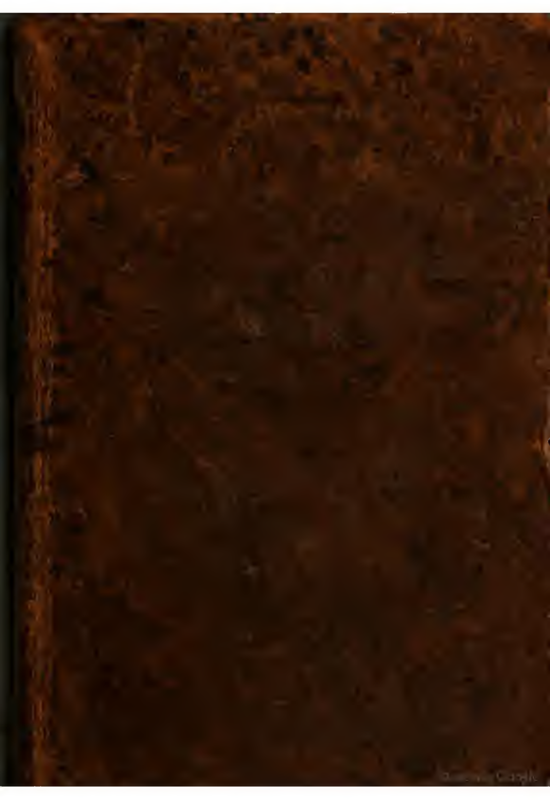
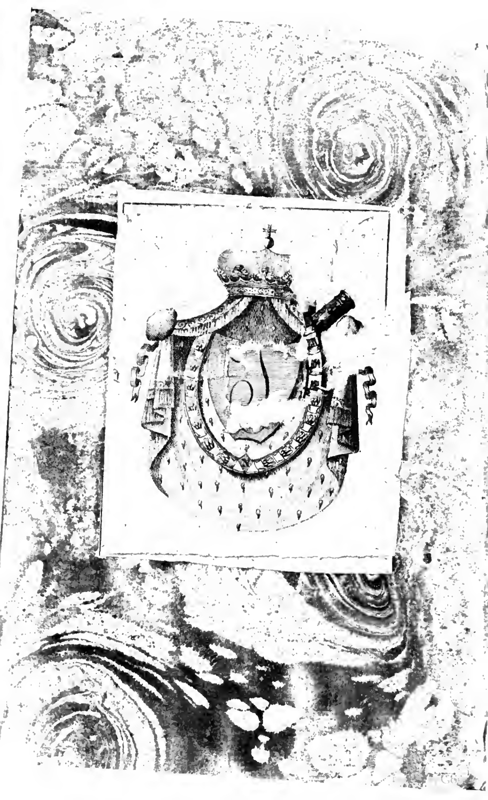







3763


Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,

Et Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise.

Edition revue & corrigée par l'Auteur.

TOME DIX-SEPTIÈME.

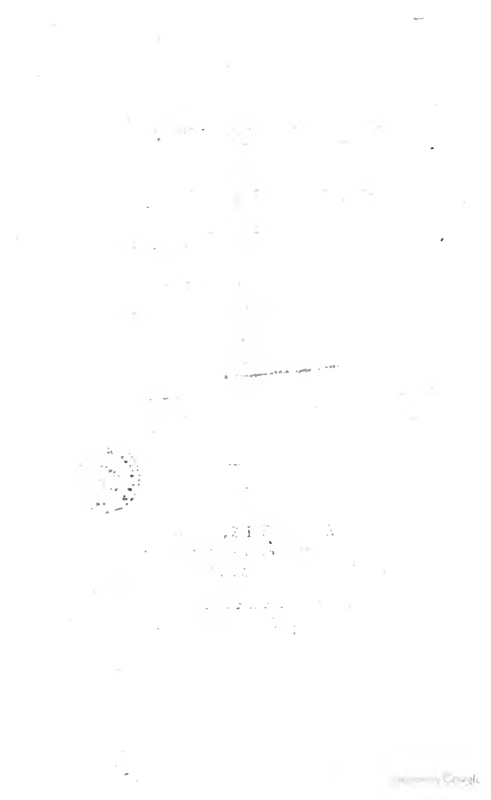


A PARIS,

Chez Née de la Rochelle, Libraire, rue du Hurepoix, près du Pont S. Michel, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



MÉLANGES

DE

PROSE ET DE POÉSIE.

M. DCC. LXXXVII.


Digitized by Google

OUVRAGES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

MÉLANGES

DE PROSE.

DISCOURS

DISCOURS

DE M. MARMONTEL

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Lorsqu'il y fut reçu à la place de M. de Bougainville, le Jeudi 22 Décembre 1763.

Messieurs,

Lorsque des hommes qui ont éclairé leur ſiècle, illuſtré leur patrie, enrichi & conſacré la Langue par des ouvrages immortels, obtiennent l'honneur d'être aſſis parmi vous, ils vous apportent leur gloire en échange de vos ſuffrages ; & le nouveau luſtre qu'ils donnent à l'Académie, ſe joint à l'éclat qu'elle répand ſur eux.

Mais le talent foible & timide qui vient ſe jetter dans vos bras, que vous daignez y

recevoir, & à qui vous rendez l'efpoir & le courage, vous doit tout avant d'avoir rien mérité ; & moins vous avez exigé de lui, plus vous avez droit d'en attendre. Ma reconnoiffance envers vous, MESSIEURS, n'eft donc pas le tribut d'un moment ; c'eft le devoir de toute ma vie : je l'emploierai à juftifier mon ambition & vos efpérances. Heureux, fi je pouvois adoucir vos regrets fur la perte de l'Homme de Lettres dont je viens occuper la place !

Dans fes Ecrits, comme dans fes mœurs, tout fut louable, & rien n'annonçoit le vain defir d'être loué. Avec les talens qui rendent célèbre, il n'afpira qu'à l'honneur d'être utile.

Sans lui le poëme de l'Anti-Lucrèce feroit peut-être encore étranger parmi nous. Ce poëme, écrit en latin, étoit une efpèce d'injure faite à notre Langue par l'un des hommes qui la parloit avec le plus de grace & de facilité. M. le Cardinal de Polignac regardoit la pompe & l'harmonie des vers latins, comme un avantage qu'il étoit dan-

gereux de laiſſer à ſon ennemi; & pour l'attaquer, il prit les mêmes armes.

M. de Bougainville oſa croire que la vérité dans tout ſon éclat, pouvoit ſe paſſer de l'illuſion; que les deux objets les plus ſublimes où l'intelligence humaine pût s'élever, la Religion & la nature, n'avoient pas beſoin, pour nous attacher, du foible artifice des vers. A ce preſtige il ſubſtitua le charme d'une proſe nombreuſe, & il eut ſoin d'y réunir la préciſion, la clarté, la juſteſſe, l'élégance & le coloris: qualités qu'il eût été peut-être impoſſible de concilier avec la gêne de traduire en vers un poëme qui demandoit l'exactitude la plus fidelle.

Il fit plus encore, & dans la crainte d'avoir affoibli les graces de l'original, il voulut du moins y ſuppléer par un nouveau degré de force & de lumière. Il donna donc à l'Anti-Lucrèce un frontiſpice auſſi éclatant que ſolide, le parallèle raiſonné de la doctrine d'Epicure & des anciens Matérialiſtes, avec celle de ſon auteur: expoſé fidèle & frappant, où l'on voit l'erreur ſe détruire

elle-même, & tomber confondue aux pieds de la Religion, pour en assurer le triomphe.

Ce service rendu aux Lettres lui obtint les suffrages d'une Académie qui doit, MESSIEURS, sa naissance à la vôtre, & qui soutient avec tant d'éclat la gloire de son origine; Société savante & laborieuse que l'on croit voir, le flambeau à la main, errant sur les débris du monde, lutter sans cesse contre le tems, pour lui arracher la vérité qu'il s'efforce d'ensevelir.

Après avoir partagé ces travaux avec autant de succès que de zèle, M. de Bougainville fut chargé du soin d'en rédiger l'histoire. Les volumes qu'il en a donnés attestent la variété & l'étendue de ses connoissances, l'exactitude, la netteté, la facilité de son esprit, la précision & la pureté de son style.

Mais un soin plus touchant pour lui fut d'honorer, par des éloges, la mémoire des Hommes recommandables que la mort enlevoit à sa Compagnie. Et qui mieux que lui pouvoit s'acquitter d'un emploi qui demande

un cœur droit, un difcernement jufte, une plume éloquente, une ame également au-deffus des baffeffes de l'envie & de celles de l'adulation ?

Dans ces Eloges il s'eft peint lui-même : on y voit par-tout le goût du vrai, l'amour du bien, une fenfibilité délicate pour le mérite & la vertu, quelquefois même la franchife d'un bon citoyen, qui, dans les grandes chofes, dédaigne les petits égards ; efpèce de courage qu'on doit regarder comme l'héroïfme des Gens de Lettres.

Avec le même zèle qu'il loua les talens, il loua ceux qui les avoient aimés. Dans l'éloge qu'il a fait de M. le Cardinal de Rohan, c'eft la vérité qui peint la vertu, mais la vertu avec tous fes attraits, parée des graces de l'efprit, unie à tous les dons de plaire, décorée de tout l'éclat des dignités & de la naiffance, telle enfin qu'elle fe montre aux hommes, quand elle veut rentrer dans tous fes droits. Je vous rappelle, MESSIEURS, une perte fenfible ; mais vous en êtes dédommagés : le plus doux de vos vœux eft

rempli; le même nom revit dans vos fastes; les Muses reposent sous le même ombrage.

Tant qu'il y aura des Grands dignes de l'être, jamais les Muses ne manqueront d'appui. L'amour des Lettres est, de tous les goûts, le plus naturel aux belles ames: il tient à l'amour de la gloire & à l'amour de l'humanité. Qu'on ne s'étonne donc pas de voir dans tous les siècles éclairés, & singuliérement dans le nôtre, les Rois, les Peuples se disputer la possession des hommes de génie. Cet honneur, que plusieurs d'entre vous, MESSIEURS, ont si modestement reçu, est comme un droit acquis aux Hommes éloquens & aux Sages. La nature leur a donné l'empire de l'opinion; leur voix est celle de la renommée; & de tout le bruit qu'auront fait dans leur tems les plus belles actions des mortels, la postérité n'entendra que le témoignage des Gens de Lettres, placés d'âge en âge comme autant d'échos qui retentissent dans l'avenir. Ce n'est point en passant de bouche en bouche, que les faits, que les noms dignes de mémoire peuvent échapper

aux outrages de la barbarie & du tems. Il faut, pour les en garantir, qu'un Hiſtorien vrai les écrive, qu'un digne Orateur les célèbre, qu'un Poëte inſpiré les chante, qu'un Philoſophe les apprécie. Eux ſeuls ſe ſoutiennent par eux-mêmes au-deſſus du vaſte abîme de l'oubli, & rien n'y ſurnage qu'avec eux & par eux.

Cette vérité, MESSIEURS, ſi flatteuſe pour les Lettres, ſemble avoir frappé votre illuſtre Fondateur. Tandis qu'occupé des plus grandes vues, il repouſſoit la guerre au-dehors, enchaînoit la diſcorde au-dedans, affermiſſoit le trône de ſon Roi, & conſommoit, à force de courage, de conſtance & d'habileté, le grand deſſein de ramener l'Etat à l'unité de pouvoir & d'obéiſſance; ce Miniſtre, à qui la flatterie compare tous ceux qu'elle veut louer, comptoit au nombre de ſes projets celui de fonder cette Académie. Il étoit bien juſte qu'après le ſoin de mériter ſa gloire, il n'en eût pas de plus preſſant que celui de l'éterniſer.

Plus le témoignage des Lettres lui devoit

être avantageux, plus il voulut le rendre imposant; & pour donner aux talens plus d'autorité, il en fit un Corps honorable. Il sentit combien il étoit important qu'une classe d'hommes sur la foi desquels les siècles se jugent l'un l'autre, qu'une Société dispensatrice de la louange & du blâme, & qui donne ou refuse à son gré la plus belle des récompenses, la gloire & l'immortalité, eût dans sa constitution même un caractère de dignité qui lui imposât la loi d'être juste. C'est dans cette vue qu'il vous réunit; & ce fut dès-lors, MESSIEURS, que les Lettres formèrent un état dans l'ordre public; époque mémorable pour elles. Mais leur titre le plus glorieux fut la protection immédiate de nos Rois accordée à l'Académie.

Les Muses affligées autour du tombeau de Séguier, ne savoient plus quel seroit leur appui. LOUIS XIV les voit, les appelle, leur tend une main triomphante, & les invite à venir s'asseoir au pied du trône, à l'ombre des lauriers. Quelle faveur plus signalée! mais aussi quel en sera le prix! Je n'ai garde

de vouloir honorer les Lettres aux dépens de la renommée de ce grand Roi : il la mérita toute entière. Mais c'étoit aux Lettres à la perpétuer.

En vain la Nature sembloit avoir exprès choisi son règne & ses Etats, pour y faire naître les arts & le génie dans tous les genres; en vain ce Monarque lui-même, par son discernement dans le choix des hommes, par son habileté dans l'emploi des talens, avoit su mettre en valeur l'ouvrage de la Nature, & en seconder les efforts; sa mémoire l'eût suivi de près au tombeau, si les Lettres ne l'en avoient sauvée. Ce Roi fit fleurir l'Eloquence & la Poésie; l'Eloquence & la Poésie le feront revivre à jamais; & le marbre & l'airain qui nous le rappellent, seront réduits en poudre, lorsque les écrits où sa gloire est vivante feront l'entretien & l'admiration de tous les peuples de l'univers.

Oublions toutefois l'intérêt qu'ont eu les grands hommes à protéger les Lettres, & n'en considérons que le charme & l'attrait.

Quelle jouiſſance plus douce pour celui qui les encourage, que de développer les germes du génie? La Nature a-t-elle des productions plus rares? Eſt-il un ſpectacle plus digne d'une ame élevée & ſenſible, que de voir la Poéſie animer ſes tableaux, l'Eloquence déployer ſes reſſorts, l'Hiſtoire percer la nuit des tems, la Philoſophie lever le voile de la Nature, de nouvelles générations d'idées éclorre du ſein d'un petit nombre d'hommes, & ſe répandre dans tous les eſprits? Les Lettres, ſous ce point de vue, peuvent-elles ne pas attacher les regards des Rois, des Héros & des Sages?

Mais c'eſt à ceux mêmes qui cultivent les Lettres que le commerce en eſt précieux. Que ne puis-je en exprimer l'avantage comme je le ſens! Que ne puis-je, avec tous les vrais citoyens de la république littéraire, voir ce qu'ils ont tant ſouhaité, la Concorde étouffer l'Envie! Non, ce n'eſt point un vœu chimérique. L'amitié, ce lien des cœurs, eſt des dons du ciel le plus rare: il l'eſt parmi les Gens de Lettres, comme il

l'eſt dans tous les états. Mais le commerce, l'accord des eſprits, ce goût mutuel qui les attire, ce beſoin de ſe communiquer, ce plaiſir délicat qu'ils éprouvent à s'éclairer, à s'animer l'un l'autre; cette union, dis-je, a fait, dans tous les tems, le bonheur & la gloire des Lettres. Le ſiècle paſſé la vit régner parmi ſes Ecrivains les plus célèbres. Elle eſt la même, & plus paiſible encore, entre les premiers talens de nos jours. Pluſieurs en ont goûté les charmes auprès de ce génie aimable qui manque ici à mon bonheur, auprès de cet homme univerſel qui m'a permis de l'appeler mon maître, lui qui dans Athènes auroit eu pour diſciples les Euripides & les Xénophons. Pourquoi ſon exemple & le vôtre, MESSIEURS, n'engageroit-il pas les Gens de Lettres à s'honorer par une heureuſe intelligence ? Leur gloire en dépend, leur beſoin les en preſſe, leurs ſuccès y ſont attachés.

Je ne parle point du goût que leur commerce épure, des fineſſes de l'art qu'il décèle, des replis de la nature qu'il développe,

des traits délicats qu'il y fait saisir; je me borne au courage, à l'émulation qu'il inspire, à l'essor qu'il fait prendre aux idées, à l'enthousiasme qu'il donne aux talens; le dirai-je? à cette espèce d'électricité que les esprits se communiquent, si-tôt que l'intérêt de l'art vient les animer & les mettre en action.

Voyez l'homme de Lettres dans sa solitude: épuisé de fatigue & de veilles, plein d'inquiétudes & d'alarmes, ayant sans cesse devant les yeux un public difficile & sévère, découragé, tantôt par les difficultés de l'art, tantôt par les variations du goût, une ombre l'effraie; il se craint lui-même: s'il lui vient une lueur d'espoir, c'est un trait de présomption; il se défie de sa confiance. Livré à lui-même, il ne sent pas ses forces: il n'osera jamais tout ce qu'il peut. Qui levera le foible obstacle qui l'arrête au milieu de sa course? Qui le ramenera dans la voie, d'où peut-être il n'est éloigné que d'un pas au moment même qu'il se croit égaré? Sera-ce celui qui s'amuse des Lettres? Non, mais

celui qui s'en occupe. Le monde eſt pour un Ecrivain une école de bienſéance, de délicateſſe, de politeſſe & d'agrément; mais pour les coups de lumière & de force, les grandes vues, les hardis deſſeins, il doit conſulter ſes pareils. Il les conſulte; il eſt ranimé. L'eſpoir renaît, les craintes ſe diſſipent, les difficultés s'applaniſſent. Ce n'eſt point une critique froide, minutieuſe, ſtérile qui préſide à leur examen; c'eſt une critique ſévère, mais lumineuſe & féconde en reſſources: c'eſt peu d'éclairer, elle inſpire; & quel eſt l'Homme de Lettres, MESSIEURS, qui n'eſt pas redevable d'une partie de ſa gloire à de telles inſpirations? Combien de traits de génie ont attendu qu'une idée étrangère les fît éclorre, ſemblables à ces feux rapides & brillans qu'une étincelle fait éclater? Qui ſait ce que Racine, Deſpréaux, Molière & La Fontaine ſe devoient réciproquement?

Mais ce commerce ſi intéreſſant du côté de l'eſprit, peut l'être encore plus du côté de l'ame; & j'oſe le dire à la gloire de mon

ſiècle, jamais l'émulation des vertus n'a plus ennobli celle des talens; jamais des mœurs ſi pures n'ont honoré les Lettres; jamais votre exemple n'a été mieux ſuivi. Et quelle épreuve n'ai-je pas faite de la ſenſibilité, de l'élévation d'ame qu'un Homme de Lettres eſt ſûr de trouver dans ceux de ſon état? Qui ſait mieux que moi avec quelle chaleur le fort y protège le foible; combien leur eſtime eſt ſolide, leur bienveillance active, leur amitié conſtante, & combien ce qui ſeroit pénible & courageux pour des ames vulgaires, paroît ſimple & facile à ces cœurs généreux? Pardonnez-moi, MESSIEURS, ce retour ſur moi-même. C'eſt peu pour moi que le ſouvenir de ce que je dois aux Gens de Lettres ſoit gravé au fond de mon cœur; je veux, pour le rendre immortel, qu'il ſoit conſacré dans vos faſtes.

Mais pourquoi, dans la ſociété littéraire, voit-on les eſprits ſe concilier, ſe rapprocher de plus en plus? C'eſt que la raiſon, quoi qu'on en diſe, fait d'heureux progrès parmi nous; c'eſt qu'à meſure que les hommes

s'éclairent, ils ſentent mieux le beſoin de s'aimer ; c'eſt que tout ſe reſſent de l'exemple d'un Roi à qui l'orgueil eſt odieux, & qui ne connoît d'autre gloire que celle d'être bienfaiſant & juſte.

Voilà, MESSIEURS, les héros que les Muſes doivent ſe plaire à célébrer. Malheur à elles, ſi elles flattoient l'ambition & la violence. C'eſt aux Furies à s'abreuver de ſang & à ſe baigner dans les larmes. Les Muſes ſont filles de la Paix ; elles doivent aimer leur mère. Leur règne eſt donc celui d'un bon Roi. C'eſt une ame ſenſible, équitable & modeſte qu'elles aiment à contempler ſur le plus beau trône de l'univers : la reconnoiſſance & les vœux de la terre ſont le tribut qu'elles lui préſentent, ſeul hommage digne d'un Roi, qui, abſolu dans ſa puiſſance, n'a pour volonté que l'amour de l'ordre, du bien public & de la paix. Avec la force, un Roi ſe fait craindre, & c'eſt un avantage que les tyrans peuvent diſputer aux héros : mais l'inébranlable empire de l'amour n'eſt réſervé qu'à la vertu

même ; & ſi LOUIS en partage la gloire ; ce n'eſt qu'avec le petit nombre de Rois modérés, ſages & bienfaiſans, qui ont fait les délices du monde.

RÉPONSE

RÉPONSE

De M. Marmontel, Chancelier de l'Académie Françoise, au Discours de M. de la Harpe, lorsqu'il y fut reçu à la place de M. le Duc de Saint-Aignan & de M. Colardeau, le Jeudi 20 Juin 1776.

Monsieur,

Vous avez à consoler l'Académie de deux pertes qui lui ont été sensibles. Mais la première lui étoit annoncée par le tems qui ne flatte point: elle a dû l'affliger, elle n'a pas dû la surprendre. La dernière, aussi prématurée qu'elle a été funeste, a dû la frapper à la fois d'étonnement & de douleur.

Lorsque M. le Duc de Saint-Aignan, dans son dix-neuvième lustre, a terminé sa carrière, l'Académie, qui depuis cinquante ans s'honoroit de le posséder, lui a donné de justes regrets; mais pour les adoucir, elle s'est souvenue de cette longue prospérité qui l'a suivi jusqu'au tombeau. Naissance,

dignités, richeſſes, emplois glorieux à remplir, tous ces biens que l'ambition recherche avec tant de fatigue, accumulés ſans peine ſur un ſiècle de vie, & cette vie, honorablement couronnée par une ſaine & tranquille vieilleſſe : tel a été le partage de M. le Duc de Saint-Aignan ; & ſoit qu'on penſe à l'inaltérable ſérénité de ſon ame, ſoit que l'on conſidère la pureté, le calme, la douce égalité du cours de ſes longues années, c'eſt bien de lui que l'on peut dire ce que La Fontaine a dit du Sage : *ſa fin eſt le ſoir d'un beau jour.*

En jettant les yeux ſur ſa vie & ſur la vie de ſon père, on voit d'abord qu'elles ont embraſſé tout l'eſpace de trois longs règnes, les plus célèbres de la Monarchie, les plus remplis de grands événemens, & les plus féconds en Grands Hommes. Quelle ample moiſſon de ſageſſe, entre un père né ſous Henri IV, & un fils mort ſous Louis XVI, ſi l'un avoit enrichi l'autre des fruits de ſon expérience ! Mais âgé de ſoixante-ſeize ans lorſqu'il lui donna le jour, à peine eut-il le tems de le voir naître. L'héritage de ſes

lumières fut donc perdu pour cet enfant. Non, MESSIEURS, il lui fut transmis par un sage dépositaire. Ce sage, destiné à servir de guide, ou plutôt de père au Duc de Saint-Aignan, étoit le Duc de Beauvilliers son frère, né trente-deux ans avant lui, le même que Louis XIV, le plus éclairé des Monarques, ou le plus heureux dans le choix des hommes, donna pour gouverneur aux enfans de son fils, ce Beauvilliers enfin, l'ami de Fénelon, son émule en vertu, & son digne collègue dans cette éducation fameuse, dont le Duc de Bourgogne fut le prodige, & qui sera long-tems le plus parfait modèle dans l'art de former de bons Rois.

L'heureuse destinée du Duc de Saint-Aignan voulut encore que son enfance répondît à celle du Duc de Bourgogne. Souvent admis à ses études (bonheur que tous les Rois du monde auroient souhaité à leurs enfans), il alloit prendre avec lui les leçons de ce Génie bienfaisant, que vous avez, MONSIEUR, dignement célébré, de ce génie à qui le ciel avoit si éminemment

accordé le don de rendre la vérité intéressante, la sagesse aimable & la vertu facile.

Est-ce dans cette source que le Duc de Saint-Aignan avoit puisé ses lumières & ses principes? Est-ce de l'ame de Fénelon qu'avoit découlé dans son ame cette piété tendre, cette égalité douce, cette aimable sérénité, cette modestie indulgente qui composoient son caractère? Etoit-ce à Fénelon que l'on devoit enfin un Politique sans artifice, un Grand sans faste & sans orgueil, un Homme de Cour sans intrigue, un Homme du monde si doux & d'un commerce si facile, que sa bonté faisoit presque oublier l'austérité de sa vertu? Quoi qu'il en soit, M. le Duc de Saint-Aignan a mérité qu'on l'ait pu croire le disciple de Fénelon; & cette opinion fait son plus grand éloge.

Mais l'inestimable avantage qu'il eut sur Fénelon lui-même, fut de n'avoir point d'ennemis. Soit à la Cour, où il s'étoit fait un port à l'abri des orages, auprès de cette Reine auguste, dont l'estime lui tenoit lieu de la plus brillante faveur; soit dans le monde,

que ſes mœurs accuſoient, mais que ſa modeſtie & ſa candeur aimable conſoloient de cette cenſure, jamais il n'a connu de la proſpérité ni les dégoûts, ni l'amertume ; & dans ſon rang, il eſt peut-être le ſeul homme de tout un ſiècle, qui, conſtamment heureux ſans trouble, & impunément vertueux, n'ait pas même irrité l'envie. Ce n'eſt donc pas lui qu'il faut plaindre, MONSIEUR : il a rempli ſa deſtinée ; & la nature a été pour lui auſſi indulgente que pouvoit le permettre l'inévitable néceſſité de ſes loix.

Mais qu'un jeune homme, à qui le ciel n'avoit donné que des talens ; que dis-je ? à qui le ciel avoit vendu ſi cher ces talens de l'eſprit, ces facultés de l'ame, cette organiſation délicate, à laquelle il devoit peut-être & la vivacité brillante de ſon imagination, & la fineſſe exquiſe de ſon goût, & cette ſenſibilité qui, de ſon cœur facile & tendre, ſe répandoit avec tant de charmes dans ſes écrits ; que ce jeune homme, à qui les Lettres tenoient lieu de tous les biens, même de la ſanté ; qui ſuſpendoit ſes douleurs

comme Orphée, digne d'en rappeller l'exemple par la douceur de ses accens ; qui n'avoit d'autre consolation dans ses maux, d'autre ambition, d'autre espérance, vous le savez, MESSIEURS, que de s'assurer du suffrage de la postérité en méritant le vôtre ; qui demandoit, comme la récompense de ses veilles, si douloureuses, l'honneur d'être assis parmi vous ; qui tournoit ses regards mourans vers cette place qui l'attendoit, & dont vous l'aviez jugé digne ; que cet infortuné jeune homme vienne expirer, en vous tendant les bras, sur le seuil de ce sanctuaire, sans que l'impitoyable mort lui permette d'y pénétrer, c'est un malheur d'autant plus cruel qu'il étoit encore sans exemple.

Nous l'avions prévu, ce malheur, quand M. Colardeau, pâle, exténué, défaillant, se traînant à peine vers nous, sembloit n'avoir quitté son lit de mort que pour venir nous demander de recevoir ses derniers soupirs. Mais nous espérions, & la voix publique encourageoit notre espérance, qu'un succès qui l'avoit touché vivement,

contribueroit à prolonger ses jours ; & quelle eût été notre joie, si la sienne eût fait ce prodige !

Vous voyez nos regrets, MONSIEUR. Les mœurs de M. Colardeau, son aménité, sa candeur, dirai-je sa foiblesse aimable, ce défaut si intéressant lorsqu'il ne va pas jusqu'au vice, & qu'il ne tient qu'à la délicatesse d'une ame tendre, simple, & docile aux mouvemens de la bonté ? son caractère enfin nous attiroient vers lui. Qu'il se rendoit peu de justice, qu'il nous connoissoit peu nous-mêmes, quand sa modestie lui faisoit craindre de n'avoir pas assez fait pour se concilier nos voix ! Il s'en excusoit dans la lettre qu'il écrivit à l'Académie, il s'en excusoit sur l'état de souffrance où il languissoit ; & quand nous avons répondu à ses timides espérances, il nous en a fait rendre graces comme d'une faveur ; ses dernières paroles ont été pour nous l'expression de sa reconnoissance ; il en a chargé son ami, comme d'une dette sacrée, dont, en expirant dans ses bras, il lui a prescrit de l'acquitter,

Hélas ! que n'a-t-il pu venir entendre de notre bouche quel prix il devoit attacher à ses écrits, qu'il estimoit si peu ! Il auroit su que nous n'étions ni assez injustes, ni assez ennemis du goût, pour exiger d'une plume élégante des productions volumineuses ; Il auroit su que dans ses essais dramatiques nous avions reconnu le talent précieux de peindre & d'émouvoir, & singuliérement ce tour d'expression noble, facile & naturel, qui, dans les belles scènes de *Caliste*, nous rappeloit la sensibilité, l'élégance & la mélodie du style enchanteur de Racine. Il auroit su que dans ses Héroïdes nous l'avions jugé digne émule des Poëtes qu'il imitoit ; & de quels Poëtes, MONSIEUR ? de Pope, du Tasse & de Quinault. Il auroit su qu'un seul ouvrage, tel que l'Epître d'Héloïse, étoit, à nos yeux, un monument du goût & de la poésie de notre siècle, plus précieux, plus honorable, que des volumes qui n'attestent que la stérile vanité du faux bel-esprit sans talent.

L'art d'imiter étoit le sien par excellence.

Il le fentoit; non qu'il manquât de verve & de fécondité : dans fon Epître à M. Duhamel, où il a peint les délices de la campagne & les impreffions de la nature fur une ame fenfible & poétique, on a pu voir avec quelle riche abondance de couleurs il a rendu les effets de cette influence. Mais, foit que par un excès de modeftie il fe défiât de fes forces, foit que le travail de la création fût en effet trop pénible pour lui, fes pinceaux ne dédaignoient pas de s'exercer fur les deffeins d'un autre; & alors, plus fûr de fon art, tout lui fembloit également poffible. Ni la trifteffe monotone des fombres efquiffes d'Young, ni le coloris déjà fi pur & fi brillant de la profe de Montefquieu dans un tableau digne de l'Albane, ni le charme que les vers de Quinault avoient fubftitué au preftige des vers du Taffe dans la peinture d'Armide, rien ne l'intimidoit. Il avoit fait une étude fi affidue & fi profonde des reffources de notre langue, & des moyens de lui donner de la fouplefle & de la grace dans fes mouvemens variés, que

les difficultés à vaincre étoient pour lui un nouvel avantage, & que ce qui auroit fait le déſeſpoir d'un autre, ne préſentoit qu'un attrait de plus à ſon émulation.

Rien ſans doute n'en étoit plus digne que le Poëme de *la Jéruſalem délivrée*, qu'il avoit deſſein de traduire en vers. Il en avoit déjà tracé les premiers livres, lorſqu'il apprit que l'un de nous s'occupoit du même travail. Dès ce moment il y renonça. L'Homme de Lettres auquel il donnoit cette marque de déférence, eut beau vouloir s'y refuſer ; M. Colardeau, plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon ouvrage, ſortit victorieux de ce combat de généroſité. Que n'a-t-il pu ſe renouveler à nos yeux, ce combat ſi honorable pour les Lettres ! L'un des deux Traducteurs du Taſſe étoit deſtiné à recevoir l'autre ; & avec quelle ſatisfaction ſon ame délicate & ſenſible ſe feroit déployée dans le tribut de louanges que ſon eſtime lui préparoit ! Le deſtin ne l'a pas permis. Mais à ce ſpectacle touchant, dont vous êtes privés, MESSIEURS, j'en puis ſubſtituer un qui ne l'eſt pas moins.

M. Colardeau n'avoit pas encore brûlé ce qu'il avoit écrit de la traduction du Tasse. Il a craint qu'après lui, l'empressement à recueillir tous les fruits de ses veilles, ne fît oublier sa résolution; l'homme du monde qui se livroit le plus volontiers à ses amis, & avec le moins de réserve, s'en est défié pour la première fois; il a senti que le courage d'anéantir un de ses écrits seroit au-dessus de leurs forces, & qu'il n'étoit réservé qu'à lui seul; il s'est levé mourant, & comme ranimé pour faire une action honnête, il s'est traîné hors de son lit, & de ses défaillantes mains saisissant ses papiers, il a consommé son sacrifice.

Ce trait seul nous peindroit, MONSIEUR, une ame élevée & sensible; & telle étoit réellement l'ame de M. Colardeau. La délicatesse en étoit l'essence. Trop foible pour être violemment agité sans douleur, il chérissoit les émotions douces. Il est des Poëtes à qui l'aspect des majestueuses horreurs de la nature, le bruit des vagues, la chûte des torrens, le mugissement des tempêtes tiennent

lieu d'inſpiration; le génie de M. Colardeau étoit ami du calme : il ſe plaiſoit dans la ſolitude, mais il vouloit qu'elle fût riante, ou doucement mélancolique. Le chant des oiſeaux étoit pour lui une harmonie délicieuſe ; il paſſoit des nuits à l'entendre. *Ecoute*, diſoit-il à ſon ami (1), qui veilloit avec lui, *écoute : que la voix du roſſignol eſt pure ! que les accens en ſont mélodieux ! Ainſi devroient être mes vers.* Le chantre du printems étoit le ſeul rival dont il ſe permît d'être envieux. Il ne ſentoit point pour la gloire cette paſſion fougueuſe, inquiète & jalouſe, qui ne ſouffre point de partage ; mais il vouloit jouir en paix des faveurs qu'elle lui accordoit. *La critique*, diſoit-il, *me fait tant de mal, que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre perſonne.*

Voilà, MONSIEUR, dans un Homme de Lettres, un caractère intéreſſant ; & je n'en vois qu'un qui ſoit digne de ſoutenir le parallèle : c'eſt celui qui, avec la même honnêteté, a plus de force & de courage. Le

(1) M. Doyen.

premier ſe conciliera plus de bienveillance, le ſecond plus d'eſtime. L'un eſt celui de ces eſprits modérés, lians & tranquilles, qui, jouiſſant de tout, ne ſe paſſionnent pour rien: timides amans de la gloire, ils lui conſacrent leurs loiſirs, ſans lui immoler leur repos; amis paiſibles de la vérité, ils lui ſeront fidèles, mais non pas dévoués; ils la ſuivront dans les ſentiers applanis de l'opinion, & ils les ſemeront de fleurs, mais ils s'arrêteront au bord des précipices. L'autre, plus véhément, eſt celui des eſprits jaloux de l'objet de leur culte, & qui, pleins d'amour pour les Lettres & pour tout ce qui les honore, ne peuvent ſe réſoudre à les voir profaner. Ce caractère eſt plus compatible qu'on ne penſe avec la bonté, car il répugne à faire le mal, comme il répugne à le ſouffrir; mais idolâtre des beaux-arts, enthouſiaſte du génie, il oſe en être le vengeur, dût-il en être le martyr. Il voit une lice où les opinions luttent enſemble, les unes en faveur de la malignité, de l'ignorance & de l'envie, les autres en faveur du mérite,

& pour la défenſe du goût, de l'eſprit & de la raiſon ; il croit voir le combat douteux, il s'en irrite, & il s'élance : ſoit qu'il eſpère contribuer à décider la victoire, ſoit qu'il veuille au moins ſe donner la gloire d'avoir combattu ; & ce caractère eſt le vôtre.

L'Homme de Lettres que vous remplacez, pacifique, indulgent, modeſte, ou du moins attentif à ne pas rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avoit de lui-même, s'étoit annoncé par des talens heureux, qui, ſans trop alarmer l'envie, gagnoient l'eſtime, & quelquefois déroboient l'admiration. Un goût pur, un eſprit facile, un naturel ingénieux, faiſoient de lui un écrivain charmant. Une ſanté languiſſante annonçoit le peu de durée de cette fleur, qu'un ſouffle alloit ſécher, & rendoit plus précieux encore l'éclat de ſes couleurs & la douceur de ſes parfums.

Vous êtes entré dans la carrière avec une réſolution plus marquée & une ardeur plus impatiente de vous ſignaler ; vous avez moins diſſimulé une ambition & des eſpérances, qui, toutes juſtes qu'elles étoient, n'ont pas

laiſſé que d'irriter l'amour-propre de vos rivaux.

Auſſi, tandis qu'il a joui ſans trouble de ſa naiſſante renommée, avec quelle obſtination ne vous a-t-on pas diſputé vos ſuccès? Nul homme n'a tous les talens; nul talent même n'eſt égal dans toutes ſes parties; en exagérer les défauts, en diſſimuler le mérite, c'eſt le ſecret de la mauvaiſe foi, c'eſt l'abrégé de l'art de nuire. A peine a-t-on voulu reconnoître dans vos écrits ce goût pur, cette raiſon ſaine, qui en écarte ſévérement & le ſophiſme ingénieux, & la vaine déclamation, & le précieux du langage, & les faux brillans de l'eſprit. Si dans *Warvick* vous avez ſoutenu, par la chaleur de l'éloquence, une action ſimple & rapide, on vous a reproché d'en avoir négligé l'intrigue; comme ſi l'objet de l'intrigue n'étoit pas rempli, quand l'intérêt croît d'acte en acte, & que l'émotion fait les mêmes progrès. Si dans *Mélanie* vous avez arraché des larmes, on a feint d'ignorer que la véritable action dramatique eſt dans les mouvemens de l'ame:

on n'a voulu voir dans ces ſcènes ſi vives & ſi déchirantes qu'un dialogue ſans action; & lorſqu'entraîné par le charme d'un ſtyle ſimple ſans négligence, plein ſans roideur, noble ſans faſte, élégant preſque ſans parure, on étoit forcé malgré ſoi de lire & de relire ce Drame attendriſſant, la malignité revoltée contre un plaiſir involontaire, s'en conſoloit, en ſe flattant de ne jamais voir *Mélanie* occuper le théâtre & y répandre ſes douleurs. Enfin, MONSIEUR, quoique la vanité des petits talens, bleſſée par votre franchiſe, & affligée par vos ſuccès, ne vous trouvât rien moins que ſéduiſant, elle vous accuſoit de nous avoir ſéduits, lorſque, tout d'une voix, nous vous décernions les couronnes de l'éloquence & de la poéſie. Le Public même ſourioit avec une maligne joie à cette foule d'ennemis obſcurs, qui s'efforçoient de vous déprimer, pour vous rendre, s'ils l'avoient pu, auſſi mépriſable qu'eux-mêmes; & cependant, dès qu'il y avoit parmi nous une place à remplir, ce Public indéfiniſſable ſe hâtoit de vous déſigner, & de la demander

pour vous : alternative de malice & d'équité bien étrange ſans doute, mais naturelle au cœur humain !

Pour nous, MONSIEUR, ſans nous *ſéduire*, vous nous avez intéreſſés, par le courage avec lequel nous vous avons vu lutter ſans ceſſe contre le torrent de l'envie, & nous lui diſons quelquefois : Tu as beau vouloir le ſubmerger ; tu ne fais qu'exercer & accroître ſes forces. *Merſes profundo ; pulchrior evenit.*

Dans ces diſputes littéraires, où vous défendiez la cauſe commune du goût, nous vous avons ſouhaité quelquefois plus de modération, jamais plus de droiture ni de ſincérité. L'étude réfléchie des grands modèles, la connoiſſance approfondie de la ſaine littérature vous donnoient aſſez d'avantage : le ſel du goût & de l'eſprit n'a pas beſoin d'être mêlé du ſel amer de la ſatyre. Vous avez laiſſé la reſſource des perſonnalités à ces ames baſſes & viles que l'envieuſe malignité tient à ſes gages ; & digne de ſentir le prix des vrais talens, comme d'en partager

la gloire, vous en avez été en même tems l'émule & le panégyriste. Voilà, MONSIEUR, ce qui vous distingue & vous ennoblit à nos yeux.

Nous avons estimé en vous le zèle qui vous animoit pour la défense d'un homme illustre qui vous aime, & qui vous a comme adopté. Ses ennemis sont devenus les vôtres, & ses ennemis sont nombreux. La supériorité du génie est peut-être la plus importune de toutes; & dans l'espèce d'ostracisme que l'on exerce contre ces esprits élevés qui dominent l'opinion, & qui pèse sur tout un siècle, leurs admirateurs trop ardens sont traités comme leurs complices. On eût voulu de vous peut-être une admiration muette. MONSIEUR, le silence est d'un lâche, quand c'est à la reconnoissance, à la justice & à la vérité que la crainte étouffe la voix. J'ose donc vous féliciter d'avoir été sincère & juste, aux dépens de votre repos. Je sais qu'on a pris ce courage pour de l'orgueil: on eût mieux aimé des bassesses; & l'on vous en auroit cruellement puni. Laissez au

tems & à votre conduite le ſoin de votre apologie, & repoſez-vous ſur la force invincible du bon goût & de la raiſon, qui vous vengeront à leur tour.

Il y a, MONSIEUR, deux ſortes de réputations littéraires : l'une eſt celle qui prend ſa ſource dans l'opinion des Gens de Lettres, & qui de-là s'étend dans la ſociété ; l'autre eſt celle qui prend ſa ſource dans ces cercles légers & ſérieuſement frivoles, qui, ſe diſperſant dans le monde, y vont annoncer le talent qu'ils honorent de leur faveur. On peut comparer l'une à ces eaux vives, qui coulent du ſein des montagnes, & qui ne tariſſent jamais. L'autre reſſemble à ces eaux dormantes, qu'une pénible induſtrie amaſſe, élève & ſuſpend à grands frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle & d'une intariſſable fécondité, mais qui, l'inſtant d'après, retombent & s'écoulent avec une langueur mourante qui annonce leur épuiſement.

Cette célébrité, ſi bruyante & ſi rapidement paſſagère, n'a pas été la vôtre, & n'a

pas été celle de M. Colardeau. Vous avez recherché l'un & l'autre, non pas l'opinion de la multitude, qui rarement remonte jusqu'aux Gens de Lettres, mais l'opinion des Gens de Lettres, qui descend vers la multitude, & qui l'entraîne tôt ou tard. Ce sont vos pairs qui les premiers ont apprécié vos talens, même celui qui vous distingue, & qui, j'ose le dire, a très-peu de vrais juges, celui de bien écrire en vers.

L'art des vers, dans sa nouveauté, avoit quelque chose de mystérieux. Ce problême si compliqué, dont la solution consiste à réunir, dans une mesure prescrite, l'artifice & le naturel, l'élégance & la précision, la contrainte & la liberté, l'harmonie & le coloris, la justesse de la pensée & de l'expression, & l'exactitude sévère de la cadence & de la rime; cet art, sans cesse déguisé sous l'apparence d'une rencontre heureuse, présentoit successivement, dans la difficulté à vaincre un nouvel objet de curiosité, & dans la difficulté vaincue un nouvel objet de surprise : ainsi le prestige du vers suffisoit alors

& au plaifir du lecteur, & au fuccès du poëte.

Tout fe déprife par l'habitude ; & depuis que le merveilleux de cette langue nous eft devenu familier, le poëte eft foumis à des loix plus févères : le goût, plus froid, plus dédaigneux, ne pardonne rien au génie : on veut bien applaudir encore à l'habileté de l'artifte, mais on exige que fon travail ne façonne que de l'or pur.

C'eft dans ce moment d'indifférence & de févérité que vous, MONSIEUR, & M. Colardeau, vous avez trouvé le goût des vers ; & vous avez eu tous les deux la gloire de le ranimer : vous, par une marche plus impofante, plus périodique, plus analogue à la haute éloquence, à laquelle vous avez fu prêter la hardieffe des tours, le relief des images, la majefté du nombre & l'éclat des couleurs ; lui, par des nuances plus douces, par une mélodie plus fenfible, par une facilité de ftyle pleine de molleffe & de grace, fans négligence & fans langueur, où rien n'eft entaffé, où rien n'eft inutile, où chaque

mot ne tient que la place de ſon idée, qu'il ſemble de lui-même être venu remplir; l'un & l'autre enfin, par ce mérite rare de penſer avant que d'écrire, de ne donner aux mots que la valeur des choſes, & de ne pas amuſer l'oreille ſans occuper l'ame ou l'eſprit.

Employez-le, MONSIEUR, cet art de plier notre langue à tous les caractères de l'expreſſion imitative; employez-le, non pas, comme on a fait ſouvent, à d'amuſantes futilités, mais à rendre ſenſible, intéreſſant, aimable, attrayant pour la multitude le langage de la raiſon, de la vertu, de la ſageſſe; à prêter à la vérité plus d'énergie & plus de charme; à répandre de plus en plus cette philoſophie des gens de bien, qui n'a, quoi qu'on en diſe, que deux grands ennemis au monde, le fanatiſme & la tyrannie, & qui n'a jamais fait d'autre mal aux hommes que de les éclairer & de les adoucir.

La vérité ſage & décente n'a plus aucun riſque à courir; & ſi elle étoit pourſuivie, ce ſeroit à l'ombre du Trône qu'elle iroit ſe refugier: aſyle bien nouveau pour elle!

Mais ſi, ſous les bons Rois, elle perd la gloire de ſe montrer courageuſe, elle acquiert l'avantage d'être plus ingénue, & de pouvoir paroître enfin dans tout l'éclat de ſa lumière. Et quelle époque, MONSIEUR, quelle époque plus favorable pour la Poéſie & pour l'Eloquence, que le règne d'un Prince devant qui, ſans ménagement & ſans crainte, on peut faire l'éloge de toutes les vertus & la ſatyre de tous les vices !

ESQUISSE
DE L'ÉLOGE
DE M. D'ALEMBERT,

Lue dans l'Assemblée publique de l'Académie Françoise, le 25 Août 1787.

MESSIEURS,

Le Prix d'Eloquence proposé pour l'Eloge de M. D'ALEMBERT, est remis encore à l'année prochaine. Les Gens de Lettres, jusqu'à présent, nous ont paru intimidés par la difficulté de traiter dignement ce qu'ils regardent comme la partie éminente de cet Eloge ; & c'est sur quoi nous avons cru devoir les rassurer.

Ce fut sans doute pour M. D'ALEMBERT un beau titre de gloire, que d'être mis au nombre des Géomètres du premier ordre,

dès l'âge de vingt-ſix ans. Mais ſous ce rapport, il n'a pu être bien loué que par ſes pareils. Toute l'éloquence d'un Orateur en diroit moins que leur ſuffrage; & ils ont eu, pour rendre à ſa mémoire ce témoignage ſolemnel, un fidèle & digne interprète. Il ſuffiroit donc à préſent d'énoncer, comme une vérité connue, & avouée par l'Envie elle-même, la ſupériorité prématurée de M. D'ALEMBERT dans les hautes ſciences.

Mais lorſqu'après avoir élevé ſes regards ſur l'homme de génie dans les Mathématiques, l'Orateur les rameneroit à l'homme de Lettres, & ſur-tout à l'homme moral, quel tableau rare & intéreſſant n'auroit-il pas à retracer!

La vie de M. D'ALEMBERT a eu trois époques, & il n'en eſt aucune qui n'ait laiſſé des ſouvenirs touchans.

Eſt-ce donc un ſujet peu favorable à cette éloquence philoſophique, dont il nous a tant de fois lui-même donné l'exemple; eſt-ce un ſujet peu riche & peu fécond, que la deſtinée d'un jeune homme, qui,

jeté dans la foule dès sa naissance, sans autre asyle que le sein d'une femme obscure & sensible, sans autre soutien que la force de son ame & de son génie, sait ennoblir son infortune, se voit, sans aigreur, rebuté & délaissé par la Nature, ne daigne s'affliger ni se plaindre de son malheur, trouve dans l'amour du travail & les délices de l'étude le dédommagement de toutes ses disgraces, & se dit à lui-même : La dignité de l'homme est un caractère que l'opinion n'a pas droit d'effacer ; consolons-nous de ses injures, faisons-lui honte de ses mépris ; j'aurai de quoi m'en venger assez, si la Nature, en me refusant ce qu'elle a de plus doux, m'a permis d'acquérir ce qu'elle a de plus rare, des lumières & des vertus ?

De-là, MESSIEURS, ce courage modeste avec lequel nous l'avons vu lutter, dans sa jeunesse, contre l'adversité ; se placer, comme je l'ai dit, au rang des premiers hommes de l'Europe dans les Mathématiques ; travailler avec ses amis à élever aux Sciences, aux Lettres & aux Arts ce vaste monument

de l'Encyclopédie, le décorer d'un frontiſpice qui ſeul immortaliſeroit la main de ſon auteur; faire preuve à la fois d'une ſaine philoſophie, d'une littérature exquiſe, d'un goût ſévère & pur, & d'une ſupériorité déjà marquée dans l'art d'écrire; multiplier, avec ſes travaux, ſes droits à l'eſtime publique; forcer la Gloire à le chercher dans ſon humble & obſcur aſyle; jetter l'éclat de ſa renommée aux extrémités de l'Europe, & inſpirer aux Souverains l'ambition de le conquérir.

Paſſons à la ſeconde époque, à celle où, attiré dans le monde, il y fit tant chérir l'homme qu'on admiroit. Eſt-ce un tableau peu intéreſſant & peu digne de l'éloquence, que le développement de ce caractère, ſagement libre & naturel, plein d'enjouement & de facilité, mais prudent, même dans ſes ſaillies, meſuré dans ſes hardieſſes, & qui, au milieu d'une ſociété timide eſclave des convenances, ſe jouoit avec leurs liens, ſans jamais en briſer aucun; de ce caractère, dont l'ingénuité avoit toutes les graces

de l'enfance & toute la vigueur de la maturité ; qui répandoit dans tous les entretiens une gaîté vive & piquante, une plaisanterie d'un sel exquis, une mémoire intarissable, & un fond de philosophie, d'où jaillissoit à chaque instant des traits de force & de lumière ? Qu'on l'interroge cette Société dont il ne laisse, hélas ! que des débris ; elle dira que jamais le savoir, le bon esprit, le goût, la raison, la vertu, & tous les agrémens d'un heureux naturel n'ont été plus contens de se trouver ensemble, & n'ont formé un plus parfait accord.

En cherchant un défaut parmi tant d'excellentes qualités, on a voulu le soupçonner de n'être pas assez sensible : on lui a reproché de manquer de chaleur. Non, sans doute, il n'avoit, ni dans ses mœurs ni dans ses écrits, cette chaleur exaltée & factice qui altère également l'ingénuité de l'esprit & de l'ame, & qui ne laisse ni au sentiment ni à la pensée sa justesse & sa vérité. Mais ce degré de sensibilité, qui est la bonté par excellence, parce qu'elle est juste, éclairée, active, la

ſenſibilité du ſage, la chaleur de l'homme de bien, qui jamais en fut mieux doué ? Il s'amuſoit du ridicule, traitoit aſſez légérement la ſottiſe & la vanité; & l'orgueil, comme la baſſeſſe, ne lui inſpiroit que du mépris. Mais qu'un abus criant, ou qu'un vice odieux vînt le frapper, ce n'étoit pas pour eux qu'il étoit froid & peu ſenſible; ce n'étoit pas pour les méchans qu'il étoit indulgent & bon; & cet homme, de qui l'humeur avoit ſi peu de fiel & d'amertume, que ſes amis rioient de ſes colères comme de celles d'un enfant, s'enflammoit d'indignation lorſqu'il voyoit l'innocent & le foible gémir ſous l'oppreſſion de l'injuſte ou du fort. L'humanité avoit ſur lui un aſcendant irréſiſtible. Le dirai-je ? les indigens lui faiſoient grace, en n'abuſant pas de ſa vertueuſe foibleſſe. S'ils avoient été auſſi indiſcrets qu'ils le trouvoient compatiſſant, ils l'auroient rendu indigent lui-même.

Mais c'étoit ſur-tout dans les gens de Lettres que la vue de l'infortune lui étoit inſupportable. Qu'un malheureux jeune homme, qui

annonçoit des talens, vînt lui expofer fa fituation ; il devenoit, dès ce moment, fon ami, fon frère, fon père : il l'accueilloit, le recommandoit, s'occupoit de lui fans relâche ; fon image le pourfuivoit, le tourmentoit dans le fommeil ; & il n'avoit point de repos qu'il ne lui eût fait un fort plus doux. C'eft à quoi lui fervoient fa modique fortune, fon crédit, fa célébrité, fes relations dans le monde, la confiance univerfelle, la faveur, l'amitié des Rois ; & ce que je dis là, MESSIEURS, eft peut-être attefté dans ce moment par les foupirs de quelqu'un de ceux qui m'écoutent.

Et quelle autre paffion que celle de la bienfaifance, a jamais dominé fon ame ? L'ambition a voulu le tenter, mais a-t-elle pu le féduire ? Venez, lui difoit un Roi couvert de gloire, venez préfider aux talens que je raffemble dans ma cour, & leur diftribuer mes graces. Je veux les juger par vos yeux, les récompenfer par vos mains ; & quant à vous, votre fortune fera celle de votre ami. Venez, lui difoit une Souveraine généreufe

& puiſſante, venez rendre à mes peuples & à moi-même le plus grand ſervice qu'un homme puiſſe rendre à une Nation, à une Reine, à une mère, former un grand Roi dans mon fils ; & comme ce bienfait n'a point de borne, je n'en mets point à ma reconnoiſſance : toute ma faveur vous attend, tous mes tréſors vous ſont ouverts.

Voilà, je crois, MESSIEURS, pour l'éloquence, un moment aſſez favorable ; & l'Orateur, pour faire éclater la modération du ſage, n'auroit pas beſoin d'employer ce faſte qui agrandit les petites choſes. M. D'ALEMBERT, diroit-il, avoit une patrie, & dans cette patrie il avoit des amis, du repos, de la liberté; il ne voulut pas d'autres biens.

L'un des liens qui le retenoient, & le plus fort de tous, après celui de l'amitié, c'étoit le commerce des Lettres, & cette ſociété choiſie qu'il s'étoit formée avec tant de ſoin auprès d'une femme célèbre, qui elle-même en faiſoit les charmes. Ah! que l'Orateur les recueille ces ſouvenirs qui nous ſont encore ſi préſens & ſi chers; il apprendra

aux Souverains ce qu'un grand Prince disoit lui-même (1), qu'aucun d'eux n'est assez puissant pour dédommager les gens de Lettres de l'avantage de vivre ensemble, s'ils sont assez heureux pour en sentir le prix. Et qui le sentoit mieux que M. D'ALEMBERT? L'Académie Françoise étoit pour lui comme une seconde patrie, dont la dignité, les succès, la gloire, le touchoient d'aussi près & aussi vivement que ses intérêts les plus chers.

Mais à ce vif amour des Lettres, qui étoit l'aliment de son ame, & qui est si rare parmi les hommes voués aux sciences exactes, il ajoutoit, ce qui est plus rare encore, des talens littéraires très-distingués; & ce phénomène, qui, depuis Platon jusqu'à lui, n'a eu d'exemple que dans Pascal, mériteroit bien d'occuper les yeux de la Philosophie & les pinceaux de l'Eloquence.

Celle-ci nous diroit du moins quelle dut être dans le rival des Bernouilli, des Clairaut, des Euler, cette organisation singulière & nouvelle, cette facilité, cette rapidité, cette

(1) Le Duc de Brunswick régnant.

force

force de conception, cette mobilité, cette souplesse, cette prodigieuse activité de l'esprit & de l'ame, cette variété de talens & d'études, qui lui faisoient presque en même tems créer la Dynamique, dénouer à l'Astronomie des difficultés que Newton lui-même avoit en vain essayé de résoudre, tracer d'une main libre & sûre le cours des sciences humaines, analyser le sentiment du goût & les principes de l'éloquence, peindre les caractères de vingt hommes de Lettres, chacun avec le ton & la couleur de son génie & de son style, démêler dans le parallèle de nos poëtes comiques & les finesses de leur art & la manière qui les distingue; & de-là, se portant sur les hauteurs de l'éloquence, juger la chaire comme le théâtre, & prendre tour-à-tour la plume de Massillon, de Fénelon, de Fléchier, de Bossuet lui-même, pour les peindre & pour les louer.

Enfin, au bout de sa carrière, quel plus attendrissant spectacle que ce déclin de la vie d'un homme, qui, toujours simple & naturel, ne met ni ostentation ni dissimulation

à soutenir sa dernière épreuve, & laisse voir ingénument, jusqu'au dernier soupir, son caractère tel qu'il est, c'est-à-dire, mêlé de force & de foiblesse, mais dont la force est de la vertu, & la foiblesse de la bonté ?

Malheureux de survivre à celle dont l'amitié lui auroit adouci toutes les peines de la vieillesse, & pour laquelle il avoit écrit ces vers aimables en lui envoyant son portrait :

De ma tendre amitié ce portrait est le gage :
Qu'il soit dans tous vos maux votre plus doux appui ;
Et dites quelquefois, en voyant cette image :
De tous ceux que j'aimai, qui m'aima comme lui ?

dans cet état de solitude, qui est la viduité de l'ame, il avoue que son courage ne suffit point à son malheur. Il ne va point fatiguer de son deuil ce monde impatient de tout ce qui l'attriste ; mais il assemble autour de lui des amis dignes de le plaindre, & il n'a pas l'orgueil de craindre leur pitié : il sait de quel respect elle est accompagnée dans le cœur de l'homme de bien. Mais toujours ennemi du faste, il n'a pas même celui de la

douleur ; & en ſe montrant affligé, il ſoulage lui-même le cœur de ſes amis du poids de ſon affliction. *J'eſpère* (diſoit-il, en ſe ſervant de ce beau mot de ſon ami Voltaire) *j'eſpère en celui qui conſole.* Ce n'eſt plus cette gaîté vive qui lui étoit ſi naturelle, c'eſt une douceur qui ſourit, amérement, mais qui ſourit encore ; c'eſt ce touchant deſir de plaire qui avoue le beſoin d'être aimé ; c'eſt une attention délicate & ſuivie de rendre ſa ſociété intéreſſante à ceux qui la compoſent, ſoit en y répandant ce qui, par intervalles, lui revient encore d'enjouement, ſoit en y jettant ces lumières dont ſon eſprit rayonne encore, & qu'il ſemble verſer avec plus d'abondance aux approches de ſon couchant.

Il y touchoit ; & ce frêle réſeau dont la Nature avoit compoſé ſes organes, ne devoit pas réſiſter long-temps aux atteintes de la douleur, de cette douleur déchirante, & d'autant plus cruelle, que ni la cauſe, ni le remède, ni la durée, ni le terme ne lui en étoit connu.

Ici, MESSIEURS, j'avoue que l'Orateur

n'aura point à vanter cette pénible & fière contenance d'un être foible & vain, qui se roidit & se met à la gêne pour l'honneur de se montrer fort. M. D'ALEMBERT, qui de sa vie n'avoit pris aucun masque, qui détestoit l'hypocrisie, & sur-tout celle de la vertu, n'affecta rien, ne dissimula rien. On l'a vu s'armer de courage contre l'adversité, parce qu'il se sentoit la force de la vaincre. Il est vaincu par la douleur, & il l'avoue en gémissant. *La Nature a laissé*, dit-il, *à l'être sensible & souffrant, le soulagement de la plainte:* & comme celle des affligés ne lui fut jamais importune, il ne peut se persuader que la sienne le soit, même aux indifférens. Il ne s'impose donc ni la contrainte du silence, ni celle de la solitude, & son ame cherche autour d'elle l'appui des cœurs compatissans.

Cependant il se reprochoit de trop affliger ses amis. *Pardonnez-moi*, leur disoit-il, *pardonnez-moi mes impatiences. Si vous saviez quel est le tourment qui les cause! .... J'ai peine à concevoir qu'un être si débile puisse tant souffrir,*

sans mourir. Et l'instant d'après, si l'accès de la douleur avoit quelque relâche, on le voyoit avec un air, je ne dis pas serein, mais où des rayons de gaîté perçoient à travers le nuage, se livrer à nos entretiens, les animer lui-même, les embellir encore; &, comme on nous dit que Socrate oublioit la ciguë, pour donner ses derniers momens aux effusions de l'amitié, notre Sage oublioit de même la mort inévitable & prochaine qui l'attendoit. Cette mort lui fut annoncée; & du moment qu'il vit le terme de la douleur, il parut se réconcilier avec la Nature, & cesser de s'en plaindre. Tant qu'il avoit fallu souffrir, il avoit eu besoin de consolation, d'assistance; mais pour mourir avec courage, sa propre force lui suffit. Son ame, recueillie en elle-même, semble déjà s'être isolée, & ne plus s'occuper de la triste dépouille qu'elle va laisser au tombeau. Ah! ce seroit ici pour l'Orateur le moment de peindre cette ame, qui, avec le calme de l'innocence & la constance de la vertu, se dispose à franchir la dernière limite du

préfent & de l'avenir, & va chercher la folution du grand problême de la vie.

Je n'ai fait, MESSIEURS, qu'indiquer les traits de l'efquiffe d'un grand tableau. Ce n'eft pas à moi de le peindre ; mais je crois en avoir dit affez pour faire voir que, fans s'étendre fur le mérite de M. D'ALEMBERT en qualité de Géomètre, fes talens littéraires, fes vertus, fa bonté, cette fimplicité de mœurs fi éloignée de toute jactance & de toute affectation, ce mélange de force & de foibleffe aimable, cette candeur intéreffante, ces agrémens fi naturels de l'efprit & du caractère, cette vie, enfin cette mort, font pour l'Eloquence un fujet auquel il ne manque qu'un Orateur.

LETTRE
DE M. MARMONTEL
A M***,
SUR LA CÉRÉMONIE DU SACRE
DE LOUIS XVI.

Reims, le 11 Juin 1775.

JE n'ai ſu, mon ami, à quoi je m'engageois, quand j'ai promis de vous décrire la cérémonie auguſte dont j'allois être le témoin. Tout ce qui n'intéreſſe que l'imagination peut ſe peindre ; mais ce qui touche & pénètre l'ame, comment le retracer ? Cela n'eſt pas poſſible : il faut le voir pour en jouir.

On croit ſe faire une aſſez haute idée de cette pompe ſolemnelle, de cette fête en même tems politique & religieuſe, dans laquelle, en face du ciel & de la nation, le Monarque vient imprimer un caractère

plus ſenſible & plus inviolable encore à ſes devoirs & à ſes droits. On ſe repréſente un jeune Roi, déjà connu pour vouloir le bien & pour s'en occuper ſans ceſſe, reçu partout comme l'objet de l'eſpérance de ſes peuples : on le ſuit des yeux ſur ſa route; dans les villes, dans les campagnes, on l'entend louer & bénir. A Reims, cent mille de ſes ſujets l'attendent; il y paroît dans tout l'éclat de la majeſté; cette multitude l'entoure & ſe preſſe autour de ſon char; l'air retentit ſur ſon paſſage d'acclamations & de vœux : juſques-là tout eſt ſimple & juſte.

On peut s'imaginer encore la cordialité des Rémois, leur empreſſement à remplir les devoirs de l'hoſpitalité, dont leur zèle paſſe les bornes : cette émulation louable n'eſt que l'effuſion de la joie : il eſt ſi naturel à l'homme heureux de deſirer que tout ſoit heureux avec lui !

On n'eſt pas plus ſurpris de la magnificence d'une ville qui met ſa gloire à recevoir ſon Roi, à le poſſéder dans ſon ſein; & quoiqu'il ſoit rare de voir, dans une ſi grande affluence,

l'ordre, le calme, la police la plus tranquille & la plus sûre, l'abondance de tout, &, dans l'enivrement de la félicité publique, une vigilance si sage, que, sans gêner la liberté, elle prévient toute licence; on ne voit là qu'un bel exemple: en l'admirant on le conçoit.

Qu'est-ce donc, allez-vous me dire, qui passe la croyance & l'imagination? Est-ce la pompe même de la cérémonie? Non, mon ami: l'objet l'annonce; & bien que dans le temple le plus majestueux, décoré d'un goût sage & noble, on ait vu réuni tout ce que le Trône & l'Autel, la Noblesse & le Sacerdoce, l'Eglise, la Cour & l'Etat ont de plus respectable & de plus imposant; bien que dans cette auguste & nombreuse assemblée, un Prélat jeune encore & déjà distingué (1), ait osé faire entendre au Roi le langage austère & sensible de la vérité courageuse, de l'humanité gémissante; ni ce prélude digne de la solemnité dont il portoit le caractère, ni cette solemnité même, dans sa religieuse splendeur, n'auroient été l'objet de votre étonnement.

(1) M. l'Archevêque d'Aix.

Vous auriez vu notre *bon* Roi, (car un ſeul an de règne lui a mérité ce titre) vous l'auriez vu, avec cet air de ſimplicité qui peint la candeur de ſon ame, ſans faſte, ſans oſtentation, ſans apparence de vaine gloire, au milieu d'une pompe ſi propre à éblouir, y conſerver cette dignité ſage qui eſt la décence de ſon rang; mais vous ſavez combien la vanité le bleſſe: il n'a fait que ſe reſſembler.

Qu'ai-je donc à vous dire encore? Ce qu'il eſt impoſſible, je le répète, d'imaginer & de décrire: l'impreſſion ſoudaine & profonde qu'a faite ſur tous les eſprits le moment où les Pairs de France, venant de placer de leurs mains & de ſoutenir ſur la tête de Louis XVI la Couronne de Charlemagne, le Roi s'eſt montré tout-à-coup, accompagné de ce noble cortège, ſur une tribune exhauſſée, ſéparant le chœur & la nef, où ſon Trône étoit élevé, & qu'il s'eſt aſſis ſur ce Trône entre ſa Nobleſſe & ſon Peuple. Repréſentez-vous ce tableau.

A peine le bruit des trompettes, des cloches, de l'artillerie annonce le couronnement;

les portes s'ouvrent, le peuple à flots pressés inonde cette Eglise immense, & dans l'instant fait retentir les voûtes d'un concert de *vive le Roi*, que répète en écho la multitude des assistans dont toute l'enceinte du chœur est remplie en amphithéâtre. Ces cris, mille fois renvoyés du fond du sanctuaire au-delà du parvis, font taire les chants de l'Eglise, absorbent le son des trompettes, couvrent le bruit des cloches & celui du canon.

C'est alors qu'un attendrissement inexprimable a saisi toute l'assemblée, & que les larmes ont coulé : c'est alors que, toutes les voix étouffées par les sanglots, un mouvement involontaire a excité des battemens de mains, qui, dans l'instant, sont devenus universels. Les Grands, la Cour, le Peuple animés du même transport, n'ont eu que la même manière de l'exprimer : l'ivresse étoit au comble ; & ce n'a plus été qu'une alternative rapide d'acclamations & d'applaudissemens. Ces marques éclatantes de joie & de tendresse ont redoublé dans le moment que les Frères du Roi & les Princes de son

Sang, qui repréfentoient les anciens Pairs laïcs, s'avançant jufqu'au pied du Trône, ont reçu du Roi le baifer de paix. Le vœu de la Nation, pour une concorde fi précieufe, a été marqué par le plus unanime & le plus doux tranfport. Enfin, dans tout ce qu'on a pu entendre des hymnes de l'Eglife, il n'y a pas un feul mot fufceptible d'allufion aux vertus du Roi, à l'amour de fon peuple, à la profpérité de fon règne, qui n'ait été faifi & relevé par des cris de *vive le Roi.*

Oublierois-je, dans ce tableau, ce qu'il y a eu de plus touchant! La Reine, qui avoit fuivi des yeux tous les détails de la cérémonie avec le plus tendre intérêt, immobile, attentive, & refpirant à peine, ne perdant pas le Roi de vue un feul inftant, foutenoit fon émotion, & fe foulageoit par fes larmes; mais au moment du grand éclat de l'allégreffe univerfelle, à ce moment du plus beau triomphe qu'ait jamais décerné l'amour, l'impreffion a été trop forte: Elle n'a pu y réfifter; & obligée de fortir pour refpirer, Elle a perdu quelques inftans du plus beau

jour de sa vie. Cette scène touchante n'a fait que redoubler l'enthousiasme de l'assemblée ; & quand la Reine a reparu, la Nation a rempli le plus cher des vœux de son Roi, & l'a fait jouir à son tour de l'hommage adressé aux vertus de la Reine.

Ainsi s'est passé, mon ami, ce spectacle auguste & sublime. Un Africain en a été presque aussi attendri que nous. Oui, l'Envoyé de Tripoli est devenu François dans ce moment ; j'étois auprès de lui, & je l'ai vu baigné de larmes.

Le Roi a été accompagné jusques à son palais par de nouvelles acclamations. Il a paru sensiblement touché des marques d'amour de son Peuple. Quel nouveau gage pour la France des soins qu'il prend de son bonheur !

Après son dîner, le Roi ayant appris que le Peuple assemblé aux portes du palais desiroit le voir encore, a fait annoncer qu'il alloit se promener dans la galerie, qui du palais conduit au vestibule de l'Eglise. Le Peuple, de lui-même, s'est rangé en deux

haies ſous ce portique. Le Roi s'eſt avancé, ſans garde, ſans cortège, &, ſeul avec la Reine, s'eſt promené long-tems au milieu de la foule, ſe laiſſant toucher par les uns, prêtant l'oreille aux vœux des autres, y répondant avec bonté, s'arrêtant même avec complaiſance ſi quelqu'un vouloit lui parler, donnant à tous, par ſes regards, des témoignages de ſon amour. Cette popularité ſi touchante n'a pas ſurpris la ville de Reims : elle lui étoit annoncée par une réponſe du Roi, lorſqu'on lui avoit demandé ſi l'on tapiſſeroit, ſelon l'ancien uſage, les rues par leſquelles Sa Majeſté devoit paſſer. *Point de tapiſſerie*, avoit répondu le Roi ; *je ne veux rien qui empêche mon Peuple & moi de nous voir.*

Avouez, mon ami, que voilà un beau jour à conſacrer dans l'hiſtoire.

Je ſuis, &c.

AVIS.

Le Difcours fuivant fut envoyé en 1757 à la Société économique de Pétersbourg. Il a été inféré depuis dans les Ephémérides du citoyen, avec cette note des Editeurs, dont on ne retranche ici que des éloges.

« La Société libre économique de Péters- » bourg reçut, au mois de Décembre 1766, » une boîte cachetée contenant mille ducats » (un peu plus de dix mille francs mon- » noie de France), avec un billet qui laif- » foit à la difpofition de la Société l'emploi » de cette fomme, en la priant néanmoins » de propofer un Prix pour le meilleur Ou- » vrage fur cette queftion politique fort im- » portante dans le Nord :

» *Eft-il avantageux pour un Etat, que le* » *Payfan poffède en propre du terrein, ou qu'il* » *ait feulement des biens meubles? Et jufqu'où le* » *droit du Payfan, fur cette propriété, devroit-il* » *s'étendre pour l'avantage de l'Etat?*

» Parmi les Difcours qui concoururent

» pour le prix proposé, celui qu'on va lire
» attira singuliérement l'attention des Juges...

» Sans apprécier les ménagemens tirés des
» lieux & des circonstances, qui firent pré-
» férer dans le tems une dissertation très-
» inférieure pour le fonds & pour la forme,
» nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs
» de conserver dans ce recueil un Discours
» plein de raison....., sur une matière très-
» intéressante».

DISCOURS

DISCOURS

EN FAVEUR

DES PAYSANS DU NORD.

Hos ſapere & ſolos aio bene vivere, quorum
Conſpicitur nitidis fundata pecunia villis.

HORAT. *Lib. I, Epiſt. 15.*

LA tutrice de la vérité, la gardienne incorruptible des droits de la nature, la plus courageuſe ennemie de l'injuſtice & de l'erreur, celle à qui jamais l'habitude, l'opinion, le préjugé n'impoſent, & qui ne connoît rien de ſacré ſur la terre que le bien, le juſte & le vrai; la Philoſophie, en un mot, a pénétré dans les climats du Nord: elle y eſt aſſiſe ſur des trônes, & ſous ſon règne fortuné, l'humanité long-tems muette dans les chaînes du deſpotiſme, élève enfin ſa voix mal aſſurée encore, & prend, pour réclamer ſes droits, le ton modeſte & réſervé du doute.

C'eſt la raiſon, l'expérience, la vérité qu'elle interroge. Puiſſent-elles, pour lui répondre, faire parler ces ſages éloquens dont le génie & les vertus ſont la gloire de notre ſiècle! Je n'ai pas leurs lumières, mais j'aurai leur courage, & mon zèle au moins touchera les amis de l'humanité.

Pour décider ce qui peut être avantageux à un Etat, déterminons d'abord quels ſont ſes avantages.

Les avantages d'un Etat, ſont la ſolidité, la force & le bonheur de ſa conſtitution.

Ces trois objets ſont ſi étroitement liés, qu'ils rentrent ſouvent l'un dans l'autre. Qu'on ne ſoit donc pas étonné ſi je les confonds quelquefois.

SOLIDITÉ.

La ſolidité d'un Etat dépend de la cohérence de ſes parties, & de leur repos reſpectif dans l'ordre où les place la loi. Or, cette union, ce repos ne peut jamais être durable qu'autant que l'Etat eſt fondé ſur des loix égales & juſtes, & que ces loix ſont affermies par le lien du bien commun.

Il eſt égal que la ſociété ſoit d'inſtitution volontaire, ou forcée; qu'elle ait choiſi ſa forme, ou qu'elle l'ait reçue; qu'un peuple ait pris chez l'étranger, comme les anciens Eſclavons (1), des chefs pour appaiſer ſes troubles domeſtiques, pour le gouverner au-dedans, & le protéger au-dehors; ou qu'il ſe ſoit livré à ſes libérateurs par amour, par eſtime & par reconnoiſſance, comme ces mêmes Eſclavons affranchis du joug des Tartares; qu'en ſe donnant des chefs il ait capitulé, qu'il ait fait un pacte avec eux (2), ou que ſa confiance entière n'ait mis ni borne ni réſerve à leur autorité ſuprême (3). Ces différences apparentes dans ce qu'on appelle le droit, n'en font aucune dans le fait. Pour ſubſiſter en paix, en bonne intelligence, & en ſûreté avec elle-même, toute ſociété n'a jamais qu'un moyen, c'eſt d'être telle que des hommes libres, éclairés ſur leurs intérêts,

(1) De Nowogorod.

(2) Comme avec le Tſar Vaſili.

(3) Comme avec Michaël Romanof.

aient pu la contracter enfemble, & y *trouver leur avantage :* car c'eft l'accord des intérêts qui fait l'accord des volontés ; & que cette condition foit expreffe ou tacite, elle n'en eft ni plus ni moins réelle : le ferment même en eft un figne fuperflu : fans lui elle eft inviolable ; & tant quil fera naturel aux hommes d'aimer, de chercher leur bien-être, il fera effentiel aux Rois de rendre leurs Peuples heureux.

Si c'eft l'artifice & la fraude qui d'abord ont furpris l'aveu d'une des claffes de l'Etat pour une convention faite à fon préjudice, & fi le tort eft grave, s'il eft injurieux, s'il eft décourageant pour elle, le droit qu'elle a de réclamer contre la furprife & l'erreur eft à jamais imprefcriptible ; il n'y a d'incertain que le tems où elle ufera de ce droit.

Si c'eft la force qui a fait la loi, & fi la loi n'eft pas équitable, le parti léfé n'y foufcrit qu'autant qu'il n'eft pas le plus fort. Si ce parti fait le plus grand nombre, on fera fans ceffe obligé de l'affoiblir en l'opprimant, & d'empêcher qu'il ne s'éclaire fur

l'iniquité de la loi, ou qu'il ne conſpire contre elle.

On ne peut penſer, ſans frémir, que Lycurgue, en formant ſon Ariſtocratie, pour aſſurer la ſupériorité du peuple roi ſur le peuple eſclave, permit aux citoyens la chaſſe des Ilotes, ſeul moyen d'empêcher qu'en ſe multipliant, ils ne devinſſent redoutables (1). On ſait que Rome, la ſuperbe

(1) Plutarque a voulu nier que cette loi, qu'on appelloit *criptia*, eût été faite par Lycurgue. L'uſage d'aller à l'affût des Ilotes ne fut établi, dit-il, qu'après leur ſoulevement en faveur des Meſſéniens; & il ſe fonde ſur la douceur & la juſtice de Lycurgue. Mais Ariſtote n'héſite point à lui attribuer cette loi; & il eſt bien aiſé de voir qu'elle lui étoit néceſſaire. Le citoyen de Sparte, politique & guerrier, ne pouvoit être, par ſes loix, ni laboureur, ni artiſan; il falloit donc lui attacher un peuple qui le fût pour lui. Il falloit s'aſſurer que ce peuple d'eſclaves ſeroit toujours plus foible que ſes maîtres, & hors d'état de s'affranchir. Or, le plus ſûr & le ſeul moyen d'empêcher un peuple cultivateur de ſe multiplier plus qu'un peuple guerrier, c'étoit d'en uſer avec lui comme avec les bêtes ſauvages; & Lycurgue étoit conſéquent. C'eſt d'après

Rome, a tremblé devant ses esclaves, dès qu'il s'est trouvé parmi eux un Spartacus pour les commander. On sait, hélas! pour le malheur & l'opprobre éternel de l'humanité, à quel prix & par quels moyens l'Europe est venue à bout de subjuguer l'Amérique.

Les efforts que l'on fait pour contenir un peuple dans la crainte, la gêne & l'asservissement, font violence à la nature; & plus l'obéissance devient pénible, plus l'autorité réprimante a besoin d'être rigoureuse (1).

---

le même principe, que Sparte, dans un besoin pressant, ayant armé ses esclaves, & deux mille d'entre eux ayant donné des preuves d'une extrême valeur, on les couronna de lauriers, on les promena autour des temples, & peu de jours après il se trouva qu'ils étoient tous morts, *sans qu'on eût su comment*, dit Plutarque. Au moins savoit-on bien pourquoi. *Voyez* Plutarque, *vie de Lycurgue*, & Thucydide, *histoire du Péloponnèse*.

(1) Dans quelques Etats de l'Europe, le Seigneur a droit de vie & de mort sur ses vassaux. Dans d'autres, ce droit seul est excepté du despotisme domestique. La loi, en livrant l'homme à l'homme, permet qu'il soit battu, meurtri de coups, pourvu

Ainſi le joug s'appeſantit juſqu'à ce qu'il ſoit accablant. Alors, ou l'on obtient (déplorable ſuccès !) que l'homme, oubliant qu'il eſt homme, endurci à la peine, inſenſible à la honte, rampe réduit au rang des bêtes ; ou s'il oſe ſe ſouvenir de ſa dignité dégradée, s'il oſe penſer à ſes droits, reſſentir ſon injure & conſulter ſes forces, dès ce moment le nœud ſocial eſt rompu, & l'Etat oppreſſeur & l'Etat opprimé deviennent ennemis irréconciliables. La Suiſſe & la Hollande ont dû leur liberté au deſpotiſme de leurs Maîtres ; & par-tout la révolte eſt née du ſein de l'oppreſſion.

Je veux cependant qu'on ait ſu donner un frein ſacré au peuple qu'on opprime, & qu'on faſſe émaner du ciel ou l'injuſte loi qu'on lui impoſe, ou le pouvoir qui l'y ſoumet. Dès-lors la conſtitution eſt appuyée ſur la

qu'il n'en meure pas ſur le champ, & qu'il lui reſte aſſez de vie pour n'expirer que dans trois jours : cela s'appelle un adouciſſement aux rigueurs de la ſervitude. Voilà cependant où conduit une première loi contraire à la nature. *Ruit per vetitum nefas.*

croyance : le reſſort du Gouvernement eſt dans les mains du Sacerdoce ; le Prince en eſt l'eſclave, & l'Etat dépendant. Or, qu'on me diſe ſi c'eſt là une politique bien ſage ? ſi le bandeau de l'opinion ne tombe jamais de lui-même ? & ſi jamais ceux qui l'ont mis n'ont intérêt à l'arracher (1) ?

On voit donc bien que ni la force, ni l'habitude, ni l'opinion, ni tous les moyens qu'on emploie pour étayer l'édifice d'un injuſte Gouvernement, rien ne peut ſuppléer à la ſolidité que ſon poids ſeul lui donneroit, s'il portoit ſur des loix étroitement unies par le lien de l'*intérêt commun*.

Rome eſt pour nous un grand exemple des révolutions qu'entraîne la rupture de ce lien. Qui peut eſpérer jamais d'avoir un meilleur peuple à gouverner? Quelles mœurs! quelle diſcipline ! quel zèle pour le bien public ! quel dévouement à la patrie ! quel reſpect pour les loix, que celui des Romains

---

(1) Qu'on ſe rappelle combien le Czar Pierre I a redouté *les longues barbes*.

ſous leurs premiers Conſuls ! D'un autre côté, quelles loix que celles qu'ils avoient puiſées chez les Sages de l'Orient (1) ! Ce peuple en ſentoit tout le prix, il étoit digne d'être libre, il adoroit ſa liberté, il déteſtoit la tyrannie. Eh bien, l'équité du Sénat ſe démentit en un ſeul point ; le partage des terres fut refuſé au peuple ; ce refus rompit tous les nœuds, tous les reſſorts de la République : liberté, patrie, honneur même, tout céda au reſſentiment de ce refus obſtiné ; & le peuple aima mieux ſervir les Marius & les Carbons, qu'un Sénat dont l'iniquité abuſoit de ſa patience, & le dépouilloit de ſes droits.

Il s'agit ici, je l'avoue, d'un peuple cultivateur, & non d'un peuple conquérant : mais le droit de ſociété ſupplée à celui de conquête. Ce droit, puiſé dans la nature, eſt commun à toutes les claſſes dont l'Etat dut ſe compoſer pour ſubvenir à ſes beſoins. Et quelle claſſe lui fut jamais plus abſolument néceſſaire que celle des cultivateurs ? Il ſeroit

---

(1) Les loix des Douze-Tables.

donc auſſi injuſte que dangereux de diſputer au payſan le droit d'aſſocié, & d'aſſocié libre.

L'égalité eſt de l'eſſence de toutes les loix ſociales; l'inégalité éventuelle ne peut donc être juſte qu'en vertu de la loi qui l'aura introduite. Par exemple, la loi permet de s'enrichir par des moyens qu'elle autoriſe, & qui ſont les mêmes pour tous. De-là, quelque inégalité qui ſurvienne dans les fortunes, la loi de la propriété ne ceſſe pas d'être équitable : elle n'a mis ni préférence, ni excluſion dans le droit.

Une autre loi, pour exciter l'émulation des vertus, aura propoſé la nobleſſe, comme un prix deſtiné au mérite éminent, & aux ſervices ſignalés: toute exceſſive que paroît cette récompenſe héréditaire, chacun ayant droit d'y prétendre, la liberté de s'en rendre digne & de l'acquérir à ce prix, fait l'égalité de la loi.

Ainſi, hors le droit de régner, que de grands intérêts ont pu rendre excluſif, l'Etat ne doit avoir ni dignité, ni rang abſolument inacceſſible à aucun ordre de citoyens.

Chez les Romains, que j'aime à citer pour exemple, tant que les vertus du Sénat justifièrent son orgueil, on souffrit l'intervalle que les loix avoient mis entre la noblesse & le peuple; mais à peine les grands eurent-ils abusé de leur prérogative injuste, qu'on s'indigna de la barrière élevée entre les deux classes; & il fallut que le Sénat consentît à la renverser.

L'obscur & simple citoyen veut bien n'avoir, pour ses enfans, que l'espérance la plus éloignée de les voir s'enrichir, s'élever, s'agrandir; mais toute foible & fugitive que peut être cette espérance, elle le flatte, le console, & lui fait prononcer le nom de patrie avec intérêt (1).

Mais plus le droit est naturel à l'égard du bien dont on est exclu, plus l'exclusion est

(1) Pierre I, en invitant la Noblesse à s'élever de grade en grade aux premiers emplois de l'Etat, laissa aux enfans du peuple l'espoir d'y arriver eux-mêmes par des services signalés: c'étoit ne pas les en exclure, & ménager entre les hommes quelque espèce d'égalité.

révoltante ; & voici le moment d'appliquer nos principes au droit qu'il s'agit d'interdire, ou d'accorder au payſan.

La terre eſt un don ſolemnel que la nature a fait à l'homme : y naître eſt pour chacun de nous un titre de poſſeſſion. L'enfant n'a pas un droit plus réel & plus ſaint ſur la mamelle de ſa mère. De cet héritage commun, le *travail* a fait des biens propres : l'ordre de la ſociété l'a voulu ; l'homme l'a permis. Mais quelle claſſe d'hommes a jamais renoncé à ſa portion de cet héritage ? & quel renverſement de l'ordre naturel, qu'une loi qui rendroit étranger à la terre le laboureur qui l'enrichit ? Ah ! donnez à cet homme brute la faculté de penſer, & vous l'entendrez dire en traçant ſon ſillon : « Les plus oiſifs, » les plus inutiles, & ſouvent les plus vils » des hommes, ont droit de poſſéder le » champ que je laboure ; & la loi l'interdit » à moi, qui l'arroſe de ma ſueur » !

Ces réflexions, me direz-vous, ne viennent point au Laboureur : content d'un modique pécule, & des biens meubles à ſon

ufage, il vit de fon falaire, & ne connoît pas mieux.

Il ne connoît pas mieux : une longue habitude le rend infenfible au malheur, je le crois; mais qui vous répond que fa ftupidité fera long-tems la même ? Quoi! ne peut-il jamais favoir qu'il eft au monde des climats où fes pareils, n'ayant pour maîtres que leur Dieu, leur prince & leurs loix, jouiffent du droit d'acquérir, & de tranfmettre à leurs enfans le champ qu'ils ont rendu fertile; où celui qui laboure le fol de l'étranger, peut efpérer un jour de labourer le fien, de s'y élever une cabane, d'y vivre indépendant au fein de fa famille, de voir dans la prairie ajoutée à fon champ par fon travail & fes épargnes, fes troupeaux fe multiplier, fes richeffes fe reproduire, & préparer à fes neveux l'aifance, le repos, peut-être le paffage de leur humble & pénible état à des conditions plus douces ?

Ces différences de fa deftinée avec celle de fes voifins (1), feront-elles pour lui un

(1) La même nation eft quelquefois mêlée d'efclaves

éternel myſtère ? Perſonne n'aura-t-il jamais l'occaſion de l'en inſtruire ? Et s'il en eſt inſtruit, ſera-t-il aſſez lâche pour ne pas en être indigné ?

Un Etat où le peuple eſt fruſtré par la loi des premiers droits de la nature, ne peut manquer d'être ſujet à de fréquentes émigrations ; il n'a, pour s'en dédommager, que les acquiſitions nouvelles. Or, comment peut-il attirer les étrangers dans ſon ſein, & ſur-tout des étrangers libres, s'il ne leur fait un ſort plus doux qu'à ſes ſujets ? Et combien cette préférence n'eſt-elle pas dénaturée ? La patrie eſt une mère pour les enfans qu'elle adopte, une marâtre pour les ſiens ! Quelle ſource de jalouſie, de haines, de diſſenſions ! Et où eſt le peuple aſſez abject, aſſez vil, aſſez inſenſible pour ſupporter patiemment une pareille iniquité ? Se repoſer ſur l'inertie &

& d'hommes libres. Les Odnodivorzi en Ruſſie ne ſont ni nobles, ni ſerfs. L'eſclave alors, pour ſentir ſes droits, ſon injure, & l'indignité de ſon ſort, n'a qu'à regarder à côte de lui.

l'ignorance de tout un peuple, c'eſt inſulter le lion qui dort, parce qu'on le voit immobile.

Quant au foible adouciſſement qu'on apporte au ſort de ce peuple, à quoi ſe réduit-il ? & qu'eſt-ce que ces biens qu'on lui permet de poſſéder ? Des biens meubles ! les uns périſſent par l'uſage, les autres n'ont rien de réel, & ne ſont qu'un moyen d'échange. Quel fruit peut produire l'argent dans les mains du cultivateur, ſuppoſé même qu'un maître avide lui permette d'en amaſſer ? Il n'en connoît le prix qu'autant qu'il le dépenſe, ou qu'il peut le réaliſer. La terre eſt le ſeul bien ſolide, le ſeul dont les fruits renaiſſans ſe perpétuent d'âge en âge, le ſeul où ſe puiſſe fonder l'eſpérance de l'avenir. Et qui le ſait mieux que celui qui, tous les ans, lui fait produire & les troupeaux & les moiſſons, qui vit attaché à ſon ſein & ne connoît d'autre bien qu'elle ? Auſſi ſa ſeule ambition eſt-elle d'avoir un domaine, & quand il l'a, c'eſt de l'étendre. Lui interdire juſqu'à l'eſpérance de cette poſſeſſion, c'eſt

le réduire au ſentiment de ſon exiſtence actuelle, & au plus ſtupide abandon de tous les ſoins de l'avenir.

Mais le préſent, me direz-vous encore, n'en eſt pour lui que plus tranquille : il eſt moins malheureux, que s'il avoit à lui quelques biens fonds, dont les impôts lui rendroient la charge onéreuſe.

En attendant que j'en vienne à l'article du bonheur, je réponds que ce n'eſt jamais par un mal, qu'un mal s'autoriſe, à moins qu'il n'y ait pas de milieu : mais ici ces deux maux ſont-ils inévitables, & l'égale diſtribution d'un impôt modéré ſur les biens fonds du peuple, ne concilieroit-elle pas l'aiſance & la propriété? On abuſe de tout ſans doute ; mais les abus ſont paſſagers, au lieu que les loix ſont durables.

L'homme injuſte mourra ; mais la loi ne meurt point. L'abus ne fait haïr que l'auteur de l'abus ; mais l'iniquité de la loi fait haïr la loi même, & l'Etat qui l'impoſe. Enfin la loi, lorſqu'elle eſt juſte, eſt le recours de l'opprimé : mais ſi c'eſt elle qui l'opprime, quel

ſera

ſera ſon refuge ? & n'eſt-il pas réduit à la déteſter en ſilence, ou à ſe révolter contre elle, s'il ſe laſſe enfin de ſouffrir ? Or, telle eſt la ſituation pénible, inquiète & violente où la loi de l'excluſion à la propriété des terres met la claſſe des payſans, la claſſe qui nourrit l'Etat, qui l'enrichit, qui le protège & au-dedans & au-dehors, qui fait ſa deſtinée, & qui peut la changer. De-là je laiſſe à décider ſi une loi déſeſpérante pour le peuple cultivateur eſt avantageuſe à l'Etat ; ſi avec cette loi il eſt ſûr de lui-même ; & s'il peut ſe croire affermi ſur de ſolides fondemens.

FORCE.

Par la ſolidité d'un Etat, j'ai entendu ſa conſiſtance, ſon repos, ſa ſtabilité : par la force, j'entends une puiſſance active, qui tend à s'accroître elle-même, ou du moins à ſe garantir, & des ſecouſſes du dedans, & des attaques du dehors. Cette force conſiſte dans le nombre des hommes, leurs facultés, leur volonté.

On a obſervé que la population étoit partout en raiſon du bien-être & des moyens de ſubſiſter.

Plus on eſt ſûr, & pour ſoi-même, & pour ceux que l'on met au jour, d'une ſubſiſtance commode, plus le deſir de ſe reproduire a de charme & d'activité : mais plus ce deſir eſt mêlé de trouble & d'inquiétude ſur le ſort des enfans à qui l'on donne l'être, plus il eſt foible & languiſſant. Ce vif & doux preſſentiment des affections de la nature, cette paternité anticipée, qui nous fait chérir nos enfans, même avant qu'ils ſoient nés, & qui, dans l'état du bien-être, nous fait ſi ardemment ſouhaiter leur naiſſance, ſe change en répugnance à leur donner la vie, lorſque nous prévoyons qu'ils ſeroient malheureux.

C'eſt à ce découragement qu'il faut attribuer la ſolitude qui par-tout environne la tyrannie.

Rappellons-nous ce que fut la Grèce, & parcourons des yeux ces campagnes ſi belles, ſi floriſſantes autrefois. Où ſont ces Peuples

Rois qui les fertilifoient ? Où font ces villes fi fuperbes ? Hélas ! fans les triftes débris de leurs palais & de leurs temples, le voyageur ne croiroit point qu'il marche à travers leurs ruines ; il ne croiroit jamais que c'étoit-là *Tempé*, là les champs de *Lariffe*, là ces ifles heureufes, dont les noms rappellent encore l'image de la liberté, de l'abondance & des plaifirs. Le defpotifme a tout détruit, il a fait de la Grèce un pays fabuleux ; & à la place de ces campagnes fi peuplées & fi fertiles, il a mis de vaftes déferts où règnent avec lui l'effroi, la folitude & le filence. Mais fans porter nos regards fi loin, comparons l'état floriffant de la Turinge, où le peuple eft libre, avec le déplorable état de la Luface, où il eft ferf. La nature femble à regret faire naître des efclaves ; elle ne fe plaît à peupler que les champs de la liberté.

Or, quoi qu'on faffe, il n'eft pas poffible que le peuple, exclu par la loi de la propriété du terrein, foit jamais réellement libre. Que toutes les loix fe réuniffent pour adoucir le tort que lui fait une feule, & pour

lui aſſurer du moins la propriété perſonnelle, celle des fruits de ſon travail & de l'épargne de ſes pères ; ce plan conſolant en idée ne s'exécutera jamais. La loi d'excluſion a mis tant d'intervalle entre le payſan ſerf & le propriétaire, elle rend l'un ſi dépendant de l'autre, & donne à celui-ci tant de détours ſecrets pour éluder les autres loix, tant de moyens d'intimider ou de punir celui qui les réclameroit, qu'on n'oſera jamais le citer devant elles: mais quand on l'oſeroit, comment vérifier l'abus du pouvoir domeſtique? Et ſi le deſpotiſme eſt par-tout établi, ſi tout un empire à la fois retentit des gémiſſemens du payſan foulé, dépouillé par ſes maîtres, quelle digue les loix peuvent-elles former contre ce déluge de maux? Dans tous les Grands d'une Nation, comment réprimer, contenir l'habitude de la licence? Et ſi l'autorité leur impoſe de près, comme en Bohême, en Moravie, leur impoſera-t-elle à ces longues diſtances, où la voix de la vérité & les plaintes de la foibleſſe ont des déſerts à traverſer pour arriver au pied du trône?

Dans les pays même où les loix ont gardé plus d'égalité, il eſt encore ſi difficile de préſerver le foible des injures du fort, de mettre un frein à la rapine, aux vexations, aux violences! quelque indépendant, quelque libre que ſoit le peuple des campagnes, les loix ont beſoin de tant de vigilance, de vigueur & d'activité pour le ſauver de l'oppreſſion! Que feroit-ce dans un Etat où ce peuple feroit à la merci des Grands; où la crainte, qui ſuit toujours la dépendance, ajouteroit encore à la timidité qui accompagne la foibleſſe; où le droit excluſif à la propriété porteroit l'orgueil des richeſſes au plus haut degré d'arrogance; où la loi même autoriſeroit l'homme à méconnoître ſon égal; où celui-ci, par ſa baſſeſſe & par ſon imbécillité, l'y autoriſeroit lui-même, & vivroit ſous ſa dépendance dans la crainte & le tremblement? Rien n'eſt ſûr pour l'homme aſſervi par la néceſſité de vivre; & le maître qui tous les jours a droit de le chaſſer du champ qui le nourrit, diſpoſe de ſon exiſtence. Que fait ce malheureux? Il cède à la dure néceſſité;

il se laisse enlever le fruit de son travail; il est né pour souffrir, & il souffre pour vivre; il dévore ses larmes, il étouffe les cris de sa femme & de ses enfans, & il dissimule ses maux, de peur de les accroître encore: mais en baignant de pleurs ces enfans malheureux, que la nature lui a surpris, il se reproche leur naissance; & le desir d'être encore père l'épouvante & le fait frémir.

Qu'on observe à présent que c'est de cette classe de laboureurs découragés que doivent naître les armées; qu'on pense que l'agriculture, comme l'a dit Xénophon, est la mère de la milice; & qu'on juge combien un Etat s'affoiblit lorsque, par une loi injuste, il lui fait un malheur de sa fécondité.

Heureux les pays où le laboureur, satisfait du présent & sûr de l'avenir, met sa prospérité, son espoir, sa richesse, dans le nombre de ses enfans! L'Etat n'a pas besoin de tirer du dehors des matelots & des soldats. Les campagnes, où surabonde une jeunesse vigoureuse, lui forment des hommes robustes, patients, courageux, dociles, accoutumés

d'avance aux plus rudes travaux, &, ſans ſe dépeupler, lui donnent tous les ans ce tribut de fécondité, qui tous les ans ſe renouvelle.

La terre ne produit que le nombre d'hommes qu'elle peut nourrir aiſément. Ainſi la population ſe met au niveau de la ſubſiſtance; & celle-ci, dans les campagnes, dépend de la fertilité. Or la terre n'eſt jamais plus fertile & plus riche que lorſque chacun a le droit d'y cultiver ſon propre champ: 1° parce que la ſeule idée de la propriété attache l'homme, & qu'on n'aime rien tant que ce qui eſt à ſoi; 2°. parce que l'on meſure ſes avances ſur le tems que l'on doit jouir; 3°. parce que la terre, diviſée en un plus grand nombre de poſſeſſions, en eſt beaucoup mieux cultivée.

La première de ces trois cauſes n'a pas beſoin d'être développée: c'eſt un ſentiment naturel, une émanation de l'amour de ſoi-même; & plus ce ſentiment eſt réfléchi, plus il eſt fort. « Cet angle de terre eſt à » moi; toute l'autorité des loix, toutes les » forces de l'Etat m'en aſſurent la jouiſſance;

» tout ce qu'il produira, le tribut prélevé, » m'appartient, n'appartient qu'à moi : j'y » vivrai, j'y mourrai tranquille, avec l'in- » faillible assurance de le laisser à mes enfans, » sans que l'usurpateur avide ose leur disputer » le champ que leur père aura cultivé, ni le » toit qui les a vu naître, & qui m'aura vu » mourir ». Voilà de quoi passionner l'ame du cultivateur, & lui donner pour le travail un goût, une ardeur inconnne à ce laboureur mercenaire qui, semblable au bœuf attelé au joug, & compagnon de ses taureaux dans le sillon de l'étranger, s'y traîne courbé sous le poids d'une éternelle dépendance.

Si toutefois la concession d'une jouissance précaire lui fait faire quelques efforts, il les mesure au tems qui lui reste à jouir; & si ce tems est incertain, s'il dépend des caprices d'un pouvoir arbitraire, il regrette comme perdus & les soins & les frais qu'il met à la culture d'un fonds qui tous les jours peut lui être enlevé.

Une des causes qui ont rendu l'agriculture si florissante en Angleterre, c'est la longue

poſſeſſion que le bail aſſure aux fermiers (1). En France, le terme plus court ne laiſſe point aſſez d'eſpace au laboureur; & cette ſeule différence, ſi l'on n'a ſoin d'y remédier, aſſure l'avantage à la culture angloiſe. Quel eſt, à plus forte raiſon, l'effet de la propriété? Quel encouragement, quelle émulation elle répand dans les campagnes! C'eſt alors qu'on n'épargne rien parce qu'on ne haſarde rien. Un fermier peut ſemer, un propriétaire plante. L'un cherche une terre fertile pour l'épuiſer & s'enrichir; l'autre s'attache même à une terre ingrate: il l'engraiſſe, il la fertiliſe, il lui confie des avances qu'elle rendra, non pas à lui, mais, après lui, à ſes enfans; il voit en elle leur richeſſe: il a peu de tems à jouir de cette grange qu'il élève, il ne ſe délaſſera point ſous ces arbres qu'il a plantés; mais il ſe voit renaître, il eſpère revivre dans ceux qui les poſſéderont.

(1) Il en eſt de même ſur le Bas-Rhin; & la plus grande proſpérité de l'agriculture s'en eſt ſuivie. Il n'eſt point rare de voir, au pays de Cologne, une famille de fermiers depuis un ſiècle ſur la même cenſe.

Le plus grand encouragement de l'agriculture, comme de la population, eſt donc la propriété du terrein accordée au cultivateur; & aux raiſons que j'en ai données ſe joint encore celle-ci, que par-tout où le payſan ſera exclu du droit de poſſéder les fonds, les fruits mêmes ſeront pour lui une poſſeſſion douteuſe; & ce ſera le coup mortel pour la population & pour l'agriculture.

La ſeule incertitude de l'impôt arbitraire, par-tout où il eſt établi, rebute les cultivateurs, & leur fait préférer une indigence oiſive à un travail dont le produit ne leur ſeroit pas aſſuré. Combien plus déſolant ſeroit encore pour eux un deſpotiſme domeſtique, toujours prêt à les dépouiller, toujours ſûr d'échapper aux loix qui les protègent? « Pour qui travaillons-nous? & que nous » ſerviroit d'épargner, d'amaſſer du bien? » Le raviſſeur attend ſa proie. Le peu que » nous aurions nous ſeroit enlevé ». A cette penſée accablante ils abandonnent la charrue, ou ſe traînent languiſſamment au bout d'un pénible ſillon. Donnez-leur un maître équitable

& doux; ce ne fera pour eux encore qu'un foulagement paffager. Demain ce bon maître, en mourant, va leur laiffer, dans fon fils impatient de jouir, un diffipateur avide, un impitoyable oppreffeur. Ainfi jamais le préfent ne leur répond de l'avenir.

Enfin, toutes chofes égales, moins on a de terrein, & mieux on le cultive, dès qu'on eft fûr qu'il eft à foi : le befoin qu'on a d'en tirer fa fubfiftance eft un aiguillon; l'efpoir d'en tirer fon aifance, & quelque moyen d'agrandir fon héritage, eft un nouvel attrait pour l'induftrie & le travail. Auffi ne voit-on les prodiges de la culture & de l'abondance, que dans les campagnes divifées entre une foule de poffeffeurs. C'eft-là qu'on voit auffi la population dans le plus haut degré poffible.

Plus les limites des champs s'étendent, plus les hameaux deviennent rares, & de vaftes poffeffions ne font que de vaftes déferts. Ce n'eft pas qu'elles foient ftériles; mais un fermier occupe feul un fonds, qui, partagé, nourriroit cent familles. Le Seigneur tient à fon fervice une foule d'hommes oififs; & les

fruits des campagnes vont nourrir dans les villes des attelages, des valets, des complaiſans, & des artiſtes, en pure perte pour l'Etat.

J'ai entendu dire ſouvent que les riches propriétaires ont plus de moyens de donner à leur fonds toute ſa valeur.

Ils ont plus de moyens; mais ils n'en uſent pas. L'opulence eſt preſque toujours diſſipatrice ou négligente: elle dédaigne les détails d'une culture économique, & ſacrifie l'utilité à l'agrément & à l'oſtentation. De-là ces immenſes enclos que le luxe condamne à la ſtérilité, & qui, pour les plaiſirs d'un homme, privent de l'exiſtence un peuple qui naîtroit pour les cultiver. Il n'en eſt pas ainſi des terres partagées entre le peuple des campagnes. Ce n'eſt point autour des hameaux, où chaque famille eſt nourrie des fruits de ſon verger, du lait de ſon troupeau, & du bled de ſon champ; ce n'eſt point là qu'on voit la terre mépriſée reſter oiſive ſous le ſable, ou ſous des tapis de gazon.

A moins que le peuple ne ſoit foulé, ce

qui n'eſt point inévitable, & qu'on ne lui ôte abſolument la faculté de ſubvenir aux frais d'une bonne culture, l'ingénieuſe néceſſité lui fait inventer des moyens de tirer, du peu qu'il poſſède, des reſſources auxquelles un deſpote opulent ne daigne pas même penſer.

Ainſi la terre produit davantage, tandis que les hommes dépenſent moins: nouvelle raiſon pour qu'il en naiſſe & qu'il en vive un plus grand nombre lorſque les fruits de la culture ſont conſommés dans les campagnes, que lorſqu'ils paſſent dans les villes par les mains des grands poſſeſſeurs.

Que l'on compare la profuſion, la prodigalité du luxe, ſes diſſipations, ſes dégâts, avec l'économie & la frugalité ruſtique, & qu'à ce calcul on ajoute cette multitude d'animaux domeſtiques dont un luxe inſenſé nourrit l'oiſiveté, & qui, dans l'enceinte des villes, tiennent la place d'autant d'hommes dont ils dévorent la ſubſtance; on ſentira combien l'Etat gagneroit à laiſſer les champs ſe peupler de cultivateurs & de conſommateurs des fruits de la culture.

A l'avantage du plus grand nombre d'hommes qui décide en faveur du partage des terres, ſe joint celui de l'eſpèce, beaucoup meilleure à tous égards dans les campagnes que dans les villes; & cet avantage eſt encore plus important que celui du nombre : car ce ne ſont jamais des hommes ſédentaires & amollis par le repos, qui font la force de l'Etat; & l'on diſtinguera toujours dans les travaux, dans les combats, & ſur-tout dans la diſcipline, l'homme docile & fort, tiré de la charrue, de l'homme énervé, diſſolu, qu'on a pris à l'ombre des murs.

La richeſſe d'un Etat fait partie de ſa force, & la richeſſe des campagnes fait la richeſſe de l'Etat. Toutes les mines du Mexique & du Pérou ne tiennent pas lieu à l'Eſpagne de ſa culture négligée; & l'Angleterre eſt beaucoup moins puiſſante par ſon commerce que par ſa fertilité. Or, les campagnes, diviſées en petites propriétés, ſont plus riches que les campagnes qui forment de vaſtes domaines: la preuve en eſt dans les produits plus abondans de la culture: donc l'Etat s'affoiblit

encore à cet égard, en s'oppoſant au ſeul moyen de diviſer les poſſeſſions.

Dans les campagnes, plus il y a de riches & moins il y a de richeſſe. Ce paradoxe en apparence devient une vérité ſimple, dès que l'on met dans la balance la ſomme des facultés. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à ſuppoſer que l'impôt ſe lève en nature comme la dîme de Vauban; le nombre des gerbes levées dans l'une & dans l'autre culture, fera voir laquelle des deux donne réellement le plus de facultés & de reſſources à l'Etat.

Je ne ſuivrai point ici les autres branches de l'induſtrie dont l'eſclavage eſt la mort. Mon ſujet me borne lui-même aux produits de l'agriculture; & il me ſuffit d'avoir démontré que dans l'état de liberté & de propriété univerſelle, ils ſont infiniment plus grands, plus utilement employés.

Mais ni les facultés du peuple des campagnes, ni l'avantage de ſon affluence, ni celui de ſon naturel, ne feroient la force publique, ſi la volonté n'y étoit pas.

Il reſte donc à examiner dans lequel de

nos deux syſtêmes le peuple des campagnes doit naturellement être le plus fidèle, le plus affectionné, le plus dévoué à l'Etat, ou lorſqu'on l'y laiſſe jouir de tous ſes droits de ſujet libre, ou lorſque les loix l'ont exclu de l'un des plus chers de ces droits. Expoſer la queſtion, c'eſt preſque la réſoudre.

La force publique eſt dans un Etat la puiſſance exécutrice de la volonté publique. Son plus haut degré d'énergie, c'eſt donc lorſque, les volontés tendant toutes au même but, toutes les forces s'y dirigent. C'eſt ce que l'on voit, par exemple, lorſqu'il s'agit du ſalut commun: alors l'égalité, l'unité d'intérêt donne la même impulſion à toutes les volontés, & réunit toutes les forces. Si, au contraire, ce qu'on appelle le bien public n'eſt que le bien d'un ſeul, ou que le bien d'un petit nombre; s'il eſt indifférent, s'il eſt contraire au bien de tout le reſte de l'Etat; la volonté publique n'eſt plus le vœu de tous, la force de l'Etat n'eſt plus le concours de toutes les forces.

On veut qu'un peuple s'intéreſſe au maintien

de

de l'ordre établi, à la grandeur, à la prospérité, à la durée de l'Etat! Mais si cet ordre n'est pour lui que le renversement des loix de la nature & des droits de l'humanité; si dans la grandeur de l'Etat il ne voit pour lui que la honte de servir des maîtres plus fiers, & que l'appesantissement du joug dont ces maîtres l'accablent; si de cette prospérité, à laquelle on veut qu'il s'immole, il ne lui revient ni repos, ni aisance, ni liberté; si pour lui le plus grand des maux, c'est la durée de cet Etat même, où il n'éprouve qu'amertume, qu'humiliation & que souffrance; quelle volonté, quelle ardeur peut-il avoir à le servir?

N'exagérons rien cependant, & bornons-nous au fait tel qu'on nous le propose, savoir, qu'un peuple soit exclus de la propriété des biens-fonds. Je dis que cette exclusion, ne fût-elle suivie d'aucune autre injustice, ce que je ne crois pas possible; en cela seul qu'elle rend l'homme étranger à la République, elle le rend indifférent à l'existence de l'Etat. On l'y nourrit pour le travail,

dans l'humiliation, l'indigence; & en quel lieu du monde ne trouveroit-il pas un ſort pareil, un ſort plus doux? Quelle condition plus dure lui impoſeroit un ennemi? Que tout s'écroule & ſe renverſe, que peut-il jamais lui arriver de plus triſte & de plus cruel, que de ſe voir ravir juſqu'à l'eſpérance d'avoir ſur la terre un eſpace libre pour repoſer & pour mourir? Aimera-t-il, défendra-t-il comme ſes foyers, & comme ſa patrie, un lieu d'eſclavage & d'exil, où il ne pourra jamais dire: Le point que j'occupe eſt à moi?

L'artifice & la violence ont trouvé le moyen de faire agir les hommes contre leurs intérêts, ou ſans autre intérêt que de fuir la peine attachée au crime de déſobéir. La religion eſt venue au ſecours de la politique; l'habitude à l'appui de l'inſtitution; l'ame, avec le tems, s'eſt pliée à une obéiſſance aveugle, & cette attitude contrainte eſt devenue enfin comme ſon état naturel. C'eſt ainſi qu'on a vu des armées d'eſclaves ſuivre leurs maîtres aux combats, avec une intrépidité

qui fait honte à des peuples libres : mais comme leur courage eſt ſans enthouſiaſme, il eſt preſque auſſi ſans ardeur : ferme & paſſif, il n'a pour lui qu'une immobile réſiſtance ; il ſeroit trop redoutable, s'il étoit plus animé. Toutefois, c'eſt moins la chaleur que la lumière qui lui manque : il eſt aveugle, & par-là dangereux pour la puiſſance qui l'emploie : c'eſt ici l'objet important.

Un homme qui ſert ſon pays parce qu'il l'aime, qu'il eſt heureux, ou qu'il eſpère au moins de l'être ; parce qu'il ne voit dans les loix ni excluſion, ni préférence qui l'empêche de ſe flatter qu'il participe au bien public ; parce qu'au deſtin de l'Etat il croit voir attaché le ſort de ſa famille, le ſien, celui de ſes amis ; cet homme, dis-je, eſt éclairé dans ſon zèle & dans ſon courage : il peut, ſans être abſurde, aimer dans ſa patrie une mère qui le chérit ; & cet amour, porté juſqu'à l'héroïſme, peut ſe dégager à la fin de tout intérêt perſonnel ; il peut paſſer dans tous les cœurs, devenir la vertu du peuple ·

& plus ce peuple eſt courageux, plus l'Etat doit compter ſur lui.

Mais le ſoldat qui n'obéit que parce qu'un chef lui commande, obéira ſans diſcernement à qui oſera lui commander. Etranger à tous les partis, tous les partis lui ſont égaux. Semblable au canon d'un rempart que l'on tourne contre la place, & qui, dès ce moment, foudroie les aſſiégés qu'il défendoit, une armée que rien n'attache à la conſtitution préſente, la défend aujourd'hui, l'attaquera demain, ſuivant l'impulſion ou la direction du moment.

On compte ſur un faux inſtinct d'attachement, d'obéiſſance; mais quoi que l'on ait fait pour étouffer dans l'homme le ſentiment de ce qui lui eſt dû, la nature n'eſt qu'aſſoupie, un ſeul cri la peut réveiller.

Qu'au milieu de ce peuple ſtupide & vaillant, qui va combattre ſans ſavoir pourquoi, tout-à-coup il s'élève un chef aſſez ambitieux & aſſez téméraire pour lui dire: « Arrêtez, » reconnoiſſez vos droits & le digne emploi » de vos forces. La terre qui vous a vus naître

» vous a répudiés : les loix vous ont exclus » de cet héritage commun : vous l'avez dé» friché ; mais d'autres le possèdent ; vous & » le bœuf, qui sous le joug est attaché à la » charrue, vous êtes mis au même rang. La » nature vous appelloit au partage de son » domaine, la tyrannie vous a repoussés, & » vous a dit : *Vous n'êtes point des hommes ;* » *vivez comme ces animaux, pour me servir &* » *m'obéir.* O mes amis ! est-il donc vrai que » vous soyez pareils aux animaux serviles ? » Est-il vrai que comme eux vous trembliez » sous vos maîtres, vous qui ne tremblez » point devant vos ennemis ? Ah ! vos en» nemis sont vos maîtres, & c'est pour eux » que vous voulez aller répandre votre sang ! » Connoissez mieux le prix de ce sang qu'on » prodigue. C'est votre liberté ravie qu'il sera » beau de racheter. Vous avez laissé dans les » fers vos pères, vos enfans, vos femmes ; » & vous cherchez d'autres périls que celui » de les délivrer ! Peut-être un exacteur avide » les dépouille dans ce moment.... Suivez» moi, venez réclamer les droits sacrés de

» la nature ; forcez les loix à rétracter l'in-
» jure qu'elle vous ont faite, & l'Etat à la
» réparer ».

A ces mots, je demande s'il est avantageux, pour ce qu'on appelle l'Etat, que cette armée ait du courage ; si le frein de la discipline est un garant bien sûr de sa fidélité (1)?

(1) Pour s'attacher le peuple, & affoiblir ses maîtres, on lui a offert contre eux le refuge des loix & de l'autorité publique. En Bohême & en Moravie, on lui a donné des Avocats chargés de prendre sa défense, & des Tribunaux pour juger entre ses despotes & lui. Mais les Tribunaux établis pour protéger le foible contre l'homme puissant, seront-ils toujours vigilans, fermes, justes, incorruptibles ? Et en supposant la faveur, ou plutôt l'équité des loix constamment assurée à de pauvres esclaves contre des maîtres opulens, ceux-ci n'auront-ils pas encore le moyen de se venger par mille chagrins domestiques ? Favoriser un peuple esclave, ce n'est que pallier le mal. L'affranchir est le vrai remède. D'ailleurs, *diviser pour régner* est une politique affligeante & pénible pour les Souverains qui l'emploient : il faut unir, & dominer par l'ascendant de la justice & de l'intérêt général.

Celui de la religion ſera plus reſpecté peut-être; mais combien n'eſt-il pas facile de convaincre un peuple opprimé, que la religion ne peut autoriſer ce qui outrage la nature; que tous les hommes ſont égaux devant l'Être éternel dont ils ſont tous l'ouvrage, & que tout ce qui porte le caractère de l'iniquité ne vient point de lui? Ce qui répugne le plus à l'homme, c'eſt de croire à un Dieu injuſte. Et quoi de plus injuſte, que le Dieu qui auroit fait des eſclaves & des tyrans?

L'excluſion donnée au peuple laboureur, pour la propriété des terres, nuiroit donc autant à la force qu'à la ſolidité de la conſtitution. Mais c'eſt peu qu'un Etat ſoit ſolide & puiſſant, il faut encore qu'il ſoit heureux; & cet avantage lui ſeul balanceroit les deux autres, s'il leur étoit oppoſé. Il nous reſte à voir s'ils s'accordent.

BONHEUR.

Quand on eſt bien ſoi-même, croire que tout eſt bien, c'eſt le calcul de l'amour-propre, que la politique a ſouvent adopté.

Le bonheur de l'Etat, comme chacun l'entend, n'eſt bien ſouvent que le bonheur de la claſſe que l'on conſulte, ou de l'homme qu'on interroge. Tâchons ici de le voir dans toute ſon étendue, ſans excluſion ni préférence, avec les yeux de l'équité.

Le bonheur de l'Etat n'eſt excluſivement ni le bonheur du Souverain, ni le bonheur des Grands, ni le bonheur du peuple ; c'eſt le bonheur de tous les ordres de l'Etat, ſurtout celui du plus grand nombre dans le plus haut degré poſſible ; & le ſyſtême qui concilie le plus facilement & le plus ſûrement tous ces intérêts diviſés & contraires en apparence, eſt le plan qu'on doit préférer.

D'abord on ſent bien que la force & la ſolidité de la conſtitution doivent être la baſe du bonheur de l'Etat, puiſque ſa ſûreté, ſon repos en dépendent, & que ſa conſidération, d'où réſultent mille agrémens, lui vient du reſpect qu'il imprime, de l'aſcendant qu'il peut avoir, & du poids dont il eſt dans la grande balance des intérêts des Nations. Mais à ce bonheur collectif, qui réſulte

de ſon repos, de ſa ſûreté, de ſa gloire, ſe joint un bonheur de détail, diſtribué ſelon les rangs, & qu'un Légiſlateur ne doit pas négliger.

Les hommes cherchent leur bien-être ; ils ont cru le trouver dans la ſociété, & la ſociété s'eſt formée. Il a fallu des loix, & un dépoſitaire des loix ; il a fallu une force publique, & un dépoſitaire de cette force. Si la balance & le glaive avoient été remis en des mains différentes, la force auroit été ſans frein, & la loi ſans vigueur. On a réuni l'une & l'autre. Tel peuple, ſelon ſon génie, a pris pour dépoſitaire un Sénat ; tel autre un Roi, plus ou moins abſolu ; mais chacun d'eux, en ſe donnant un tuteur, un modérateur, n'a conſulté que ſon bien-être.

Dans le nombre des aſſociés, il s'en eſt trouvé de plus ſages, de plus vaillans, de plus utiles, que l'Etat regardoit comme ſes bienfaiteurs. Soit eſtime, ou reconnoiſſance, ou deſir d'exciter par eux une noble émulation, la multitude a pu vouloir les élever au-deſſus d'elle, par des honneurs, des privilèges

& des poſſeſſions diſtinguées ; mais c'eſt encore ſon intérêt qu'elle a conſulté en les favoriſant.

Enfin elle s'eſt fait un ſort à elle-même des avantages les plus naturels, & qui doivent lui être communs avec les claſſes privilégiées. Voilà donc trois rangs établis d'inſtitution primitive, & par conſéquent trois degrés de bien-être ; car le bien-être eſt la jouiſſance des avantages attachés à la condition de chacun.

Il eſt aiſé de preſſentir les conſéquences de cette hypothèſe ; mais on peut m'objecter d'abord qu'elle eſt gratuite, en ce qu'elle ſuppoſe le peuple inſtituteur de la ſociété & diſtribuant le bien-être, lui qui, ſelon toute apparence, commença par être aſſervi.

Je réponds à cela que dans l'ordre établi rien n'eſt juſte, & rien n'eſt durable que ce qui fut convenu ſelon la nature, l'équité, la ſaine raiſon, ou qui put l'être, dès la première inſtitution entre des aſſociés libres. Il eſt donc du plus grand intérêt pour l'Etat que la convention ait été libre, ou paſſe pour

l'avoir été, ſans quoi l'engagement commun ſeroit nul de droit naturel. La diſtinction des trois ordres établis par le plus nombreux, le plus utile & le plus fort, & ſur-tout par celui des trois qu'elle a le moins favoriſé, eſt donc ce qu'il y a de plus juſte, de plus prudent à ſuppoſer. Je paſſe aux conſéquences, & d'abord j'examine quels ſont les biens auxquels le plus grand nombre n'a jamais pu renoncer de plein gré, à moins d'erreur & de ſurpriſe : je le ſuppoſe auſſi modeſte qu'il put l'être dans le partage, & je le reduis à deux biens, la ſûreté & la liberté.

Par la ſûreté du peuple, j'entends pour lui le droit de vivre en paix du fruit de ſon travail, exempt de trouble & de dommage.

Or, à l'égard du cultivateur, ce droit exige l'aſſurance de poſſéder le fonds qu'il aura cultivé. Je crois avoir prouvé que l'un dépend de l'autre. Donc, pour ne pas laiſſer ſa vie à la merci de ſes aſſociés, la claſſe des cûltivateurs dut s'aſſurer d'abord un fonds ſuffiſant à ſa ſubſiſtance ; & pour elle la propriété fut de première inſtitution.

Cette propriété n'intéresse pas moins la liberté que la vie; car il n'eſt point de liberté dans la dépendance abſolue; & l'homme attaché à la terre, dépend de ceux qui la poſſèdent, & n'eſt libre qu'autant qu'il la peut poſſéder. C'eſt encore un point ſur lequel il ne doit reſter aucun doute.

Quelque humble & modéré que fût le plus grand nombre, il ne put donc pas s'interdire la propriété des biens-fonds; & ſi le peuple fondateur, ou n'avoit pas été appellé au partage, ou n'y avoit pas conſenti, ou ſi même il avoit été aſſez foible, aſſez inſenſé, aſſez ennemi de lui-même, pour ſe priver des premiers droits que la nature attache à ſa condition, ſes deſcendans ſeroient diſpenſés de plein droit de ſubir une loi ſi dure: ſelon les loix civiles même, une léſion exceſſive rend nul un contrat frauduleux.

Mais ſi la liberté, ſi la propriété ſont de l'apanage du peuple, quels ſeront les privilèges de la Nobleſſe & des Grands? Qu'on n'en ſoit pas en peine, il leur en reſte aſſez pour nourrir leur orgueil, leur pareſſe &

leur faste, & plus que les vertus, les talens n'en exigent, lorsqu'ils ont le mieux mérité. On peut voir si dans les Etats où le peuple est libre, & jouit des droits de la propriété, les Grands sont dépouillés de tous leurs avantages; s'il n'est plus ni distinctions, ni prérogatives pour eux.

Voyons cependant s'ils entendent les intérêts de leur bonheur, & que l'un d'eux nous dise ici ce qui les attache si fort à ce droit exclusif à la propriété.

« Ce droit, nous dira-t-il, nous vient de nos ancêtres; il est le prix de leur conquête, & le titre de leur grandeur : maîtres des enfans des vaincus, nous régnons sur un peuple esclave; il rampe & tremble devant nous; riches du fruit de son travail, nous lui en laissons ce qui suffit aux premiers besoins de la vie; le reste fait notre opulence, entretient notre faste, & paye nos plaisirs ».

Eh bien, rassurez-vous, hommes durs & superbes, ce faste & ces plaisirs vous seront conservés. Ce peuple qui pour vous, soutient le poids du jour, ce peuple qui trempe son

pain dans sa sueur & dans ses larmes, n'exige pas que l'on retranche des délices de votre vie ce qui peut adoucir les rigueurs de la sienne. Vous êtes opulens, vous le serez encore, & vous le serez beaucoup plus. Le tribut qu'il vous doit, il veut vous le payer; en se multipliant, en peuplant vos campagnes, il veut les rendre plus fertiles, & ajouter à vos richesses le nouveau tribut des moissons dont il couvrira ces déserts. Il ne demande que le droit de ne plus craindre vos caprices, vos vexations, vos insultes; de pouvoir dire, en labourant le champ que vous lui aurez cédé : Il est à moi, la loi le garde & veille à ma propriété.

La propriété, dites-vous, *suppose la liberté; je n'aurai donc plus d'esclaves.* Des esclaves, cruel! & qu'en voulez-vous faire? Attenter à leur vie? Vous êtes donc un tigre. Au bien qu'ils auront amassé? Vous êtes donc un brigand. A l'innocence, à la pudeur de leurs femmes & de leurs filles? Vous êtes donc un vil & lâche corrupteur. Si vous n'exigez d'eux que l'amour, le respect, le

zèle à vous ſervir, ſachez que vos bienfaits, vos ſoins à protéger & à ſoulager leur foibleſſe, vous en répondent mieux que tous vos titres vains de conquête & de deſpotiſme. *Vos ancêtres les ont ſoumis!* Je ne conteſte point ce titre, dont on connoît la vanité : mais les ſoldats de vos ancêtres ont fait la conquête avec eux, leurs enfans ſont parmi ce peuple; voyez ſi vous avez auſſi le droit d'opprimer le vainqueur. Que dis-je? Et que vous ſerviroit ce droit frivole & chimérique, ſi jamais un bon Roi, laſſé de vos refus, diſoit à ce peuple : « Armez-vous, la loi vous » affranchit, & l'Etat vous protège ». Entre la loi qui déſavoue votre dureté tyrannique, & la nature, qui s'en indigne, & demande à s'en délivrer, quelle eſt donc votre confiance? Seuls au milieu d'un peuple que vous rendez farouche, vous croyez-vous en ſûreté? Je ne vous parle point encore des vices attachés à la ſervitude, comme la fourberie & la baſſeſſe d'ame, la perfidie & la noirceur. Je ſuppoſe, en faveur de ce peuple aſſervi, qu'il ſoit honnête malgré vous; que la bonté

du naturel l'ait emporté ſur l'habitude de la honte & de l'aviliſſement ; je veux que tout ce qu'on a fait pour le dépraver, le corrompre, n'ait pu étouffer dans ſon ame le germe de l'honneur & celui des vertus. Malheur à vous, ſi jamais ce germe ſe développe ; & ſi, avec lui, ſe raniment les ſentimens de nobleſſe, d'égalité, de liberté. Ce ſera le moment de la révolution ; & ce moment peut-être approche. Voilà preſque toute l'Europe ſortie de l'abrutiſſement. Les ſciences, les arts & la philoſophie chaſſent pas à pas devant eux la barbarie comme un nuage (1) ; & déja leurs rayons éclairent les climats où vous dominez. Appellez-vous heureuſe une ſituation où tout ſera perdu pour vous, ſi la raiſon, ſi la nature ſe fait entendre à vos vaſſaux, & les tire de cette enfance brutalement imbécille où vous les avez retenus ?

(1) La ſervitude eſt abolie dans la Carinthie & dans la Stirie. Ces provinces ſont diviſées en bien nobles & en biens vaſſaux. La liberté de la Poméranie eſt un bienfait du Roi de Pruſſe. Par-tout on ſent l'avantage d'avoir des citoyens plutôt que des eſclaves.

Vainement

Vainement efpéreriez-vous leur faire aimer la fervitude par les ménagemens, la bonté, l'indulgence, dont vous uferiez envers eux: il eft auffi dangereux pour vous d'être doux, que d'être barbares; & vous le favez bien, vous qui dites fans ceffe, qu'ils font féroces & rebelles, & que jamais on ne les dompte que par la gêne & la rigueur. Vous dites vrai. Quand on fait tant que de tenir un peuple vigoureux à la chaîne, il faut que fa chaîne l'accable: plus légère, il la briferoit. Son ame n'eft rampante qu'autant qu'elle eft flétrie, atterrée par le malheur. S'il refpire, il réfléchira; s'il réfléchit, il frémira de honte en voyant fon abaiffement. Tenez fa tête affujettie & inclinée fous le joug, de peur qu'il ne lève les yeux & n'ofe regarder le ciel, fon origine. Ah Dieu! quel deftin que le vôtre! Vous êtes condamnés à faire fans relâche une foule de malheureux. La nature peut-être vous avoit fait un cœur doux, fenfible, compatiffant; & jamais vous ne goûterez le charme de la bienfaifance: jamais vous n'oferez relever le courage de

l'infortuné qui vous ſert : ce ſeroit vous trahir que de lui révéler qu'il eſt né votre égal, que vous êtes ſon frère. Il repouſſeroit juſqu'aux marques d'une indigne & fauſſe pitié. « Si nous ſommes égaux, & ſi nous » ſommes frères, rends-moi libre, vous » diroit-il, & pour premier bienfait ceſſe de » me ravir les dons que m'a faits la nature ».

Eh quoi ! l'orgueil invétéré d'un deſpotiſme héréditaire vous auroit-il endurci l'ame au point de vous rendre inſenſibles au cri de la nature indignée & ſouffrante, aux larmes de l'humanité ! Si le droit d'avilir, d'écraſer vos ſemblables vous rend heureux, c'eſt vous qui n'êtes plus des hommes, & c'eſt vous qu'il faut enchaîner.

Mais je veux, comme vous, ne penſer qu'à vous-mêmes, & ne voir que vos intérêts. La première de vos richeſſes, ce ſont ces hommes avilis ; & ſans le travail de leurs mains, vous ſeriez auſſi pauvres qu'eux : il eſt donc important pour vous de vous les attacher ; il en eſt deux moyens, ou la contrainte, ou le bien-être.

Par la contrainte il eſt poſſible de retenir ceux qui ſont nés ; mais elle n'agit point ſur ceux qui ſont à naître, ou plutôt elle les repouſſe, s'il eſt permis de le dire, dans le néant, d'où l'eſpérance du bonheur les eût fait ſortir. Ainſi tout ce qu'elle dérobe à la vie, eſt perdu pour vous, & retranché de vos richeſſes.

A l'égard du peuple exiſtant, la contrainte le retient-elle ? La fuite eſt la reſſource des foibles opprimés. La nature la leur ménage, & la loi s'y oppoſe en vain. En vain vous demandez à la force publique de s'élever & de ſévir contre une évaſion ruineuſe pour vous. Dans l'alternative preſſante, ou de négliger la pourſuite de vos eſclaves échappés, ou de révolter la nature, en les ramenant dans vos chaînes, pour y vieillir déſeſpérés, la loi, honteuſe d'elle-même, ſe relâche de ſa rigueur : pour n'être pas atroce, elle demeure oiſive. Les loix de Sparte dormirent un jour ; celle-ci, plus dénaturée, doit dormir éternellement. Ainſi vous perdez à la fois l'homme & le fruit de ſon travail ;

ainſi vos campagnes déſertes ſont des biens ſtériles pour vous.

Le changement prodigieux qu'apporteroit dans ces campagnes le bien-être du payſan devenu poſſeſſeur & libre ; la population, l'abondance, qui ſeroient tour-à-tour l'effet l'une de l'autre ; l'accroiſſement de vos richeſſes, qui ſeroit la ſuite infaillible de la culture encouragée ; tout cela, dis-je, eſt éloigné & ne vous touche que foiblement. L'intérêt du moment l'emporte, & vous ne conſultez que lui. Cet intérêt qui vous ſéduit eſt le tribut de l'induſtrie & du travail de vos eſclaves : tribut décourageant pour eux, & par-là ruineux pour l'Etat & pour vous. « Quand les Sauvages de la Louiſiane veulent » cueillir les fruits d'un arbre, ils l'abattent, » dit Monteſquieu ; c'eſt l'image du deſpo- » tiſme » : c'eſt ſur-tout l'image du vôtre. Votre avarice impatiente ſe trahit elle-même en voulant s'aſſouvir.

Non, dans l'état de liberté, de propriété univerſelle, vos vaſſaux n'acheteroient point de vous le droit de s'enrichir, d'enrichir

leur patrie ; mais en y verſant les produits de l'induſtrie & du commerce, ils donneroient chez vous aux fruits de la culture plus de débit & de valeur : ils ne feroient plus condamnés à laiſſer ſubmerger & périr leurs moiſſons, pour aller recueillir les vôtres (1) ; vous feriez obligés d'en partager les fruits avec d'heureux cultivateurs ; mais alors même ce partage vous feroit plus avantageux que ne l'eſt aujourd'hui la pleine jouiſſance des fruits d'un ſervile travail. La terre à regret cultivée, ſemble être fertile à regret ; & ſous des mains avares de leurs peines, elle eſt avare de ſes dons.

Enfin, ſi vous vous refuſez à cette eſpérance éloignée, ſerez-vous ſans inquiétude ſur les dangers que vous courez, entourés de ces malheureux que tout ſemble inviter

(1) Les corvées feront toujours une ſource de vexation. Telle journée du payſan dérobée à ſon propre champ lui fera perdre ſa récolte. Il eſt à ſouhaiter que jamais, dans aucun pays, on ne charge la terre que d'une redevance en fruits, ou que d'une rente en argent.

au crime, & que vous avez mis au point de ne pouvoir être punis ?

J'ai ſuppoſé juſqu'à préſent vos eſclaves exempts des vices attachés à leur condition : mais s'ils ſont tels que leur baſſeſſe & votre dureté l'annoncent, avilis, dépravés, aigris par le malheur, effarouchés par la ſouffrance, rendus fourbes & traîtres par leur abjection, durs & cruels par votre exemple, ſans aucun ſentiment, ni d'honneur, ni de honte, ne connoiſſant de droit que celui de la force, tel que vous l'exercez ſur eux, preſſés par la miſère & par le déſeſpoir ; quel eſt, pour eux, le frein du crime ? Quel en ſera le châtiment ? La mort ? Elle n'eſt effrayante qu'autant que l'on tient à la vie ; & celui dont la vie eſt un cercle de maux, doit craindre bien peu de mourir. Rien de plus commun que d'entendre les ſcélérats s'encourager par ce mot conſolant pour eux, *la mort n'eſt qu'un inſtant.*

Il eſt des peines plus durables, plus effrayantes que la mort pour l'homme accoutumé à une vie heureuſe ; mais à des hommes

opprimés dans leur état d'innocence, quelle peine infliger lorfqu'ils font criminels ? L'homme étranger par-tout ne connoît point d'exil. Où fera-t-il plus malheureux que dans les lieux qui l'ont vu naître ? Condamné en naiffant au plus dur efclavage, il ne peut qu'en changer ; & vous l'avez réduit à défier les loix de le rendre plus miférable. Il lui eft égal de traîner la chaîne de l'Etat, ou celle d'un maître ; & forçat de l'un ou de l'autre, il ne voit jamais devant lui que travail, mifère & tourment.

Toutes les peines font relatives à la condition habituelle des hommes : ainfi, dans un Etat où le peuple eft heureux, des peines modérées font refpecter les loix, & l'intervalle entre le fort de l'innocent & du coupable eft affez effrayant pour arrêter le crime. Mais lorfque la condition de l'homme irréprochable touche à celle du criminel, le paffage de l'une à l'autre n'intimide point celui-ci : on eft forcé de recourir aux fupplices les plus horribles, de renoncer à la clémence, d'être cruel par humanité. Encore

la mort eſt-elle un terme où le coupable eſt sûr que ſes maux finiront; & ſon courage devient atroce, comme les peines qu'on lui deſtine. Tremblez donc, vous qui réduiſez les hommes au courage du déſeſpoir: vos biens, vos jours, rien n'eſt en ſûreté au milieu d'un troupeau d'eſclaves, qui, n'ayant rien à regretter, n'ont auſſi preſque rien à craindre: à moins que d'être auſſi ſtupides, & auſſi abrutis qu'eux-mêmes, vous ne ſerez jamais heureux.

Quant au Souverain, ſi ſon cœur n'eſt pas abſolument pervers, il doit trouver ſon plus grand bien dans le plus grand bien de ſes peuples. Son vrai bonheur conſiſte à être aimé & obéi de ſes ſujets, à être libre pour le bien, & auſſi puiſſant qu'il eſt juſte. Et qui ne voit que tous ces avantages ſont du côté des loix qui laiſſeront aux hommes le plus de liberté poſſible, en ne prenant jamais ſur l'*égalité* que ce qu'elle a d'incompatible avec le droit, l'ordre & le bien public?

Or, ni la liberté, ni la propriété accordée à la claſſe d'hommes la plus nombreuſe, la

plus utile, la plus précieuſe à l'Etat, n'ont rien d'oppoſé, de nuiſible à l'ordre & au maintien de la ſociété. Si donc un Souverain conſent lui-même à l'excluſion que la loi donne à cette claſſe dédaignée, il ſe reconnoît foible, ou ſe déclare injuſte ; & ſi c'eſt impuiſſance, il ſe fait mépriſer ; ſi c'eſt abandon volontaire, il autoriſe à le haïr.

Plus le peuple eſt heureux, plus le Prince eſt puiſſant : c'eſt une règle invariable. Plus l'autorité ſubalterne eſt limitée & reſtreinte, plus l'autorité dominante a de liberté, d'énergie, de conſiſtance & de vigueur. Ces petits pouvoirs diſperſés ſont autant d'écueils & d'obſtacles pour la volonté ſouveraine ; & la raiſon en eſt ſenſible : l'objet naturel de la volonté ſouveraine eſt le bien public dont ces pouvoirs ſont ennemis, parce qu'ils ſont autant d'abus & de calamités publiques. Ainſi, tout ce qu'un Prince entreprend de plus juſte & de plus utile à l'Etat eſt traverſé par l'intérêt de ceux qui ſont heureux du malheur de ſes peuples.

Mais que dis-je, *ſes peuples?* ils ne ſeront

à lui que du moment qu'ils seront libres : leur dépendance immédiate absorbe leur soumission. Aveugles instrumens des volontés d'un maître, ils ne connoissent de devoir qu'une obéissance servile, de vertu que la patience, de raison que l'habitude & que la nécessité. Rois, ils vous seront dévoués, si on leur ordonne de l'être ; si on leur dit de vous trahir, de se soulever contre vous, ils croiront aussi le devoir. Ainsi vous dépendez de ceux dont ils dépendent ; & votre liberté ne vous sera rendue qu'avec celle de vos sujets. Ne vous laissez point éblouir par cet appareil de puissance que peuvent vous donner de nombreuses armées, qu'on envoie à la mort quand vous le commandez. Que vous importe d'étaler toutes ces forces au-dehors, si au-dedans vous êtes foibles, si vous l'êtes sur-tout pour opérer le bien ? Une loi sage & salutaire vous honoreroit plus que dix combats sanglans ; & cette loi, vous n'avez pas l'autorité de l'établir, s'il faut l'établir aux dépens de cette classe despotique qui domine sur vos sujets. Voilà quelle est pour vous la

peine de laiſſer votre peuple dans l'eſclavage. Avec un cœur ſenſible, une ame bienfaiſante, pourriez-vous être heureux, & les voir opprimer ?

Non ſans doute : on en p t juger par les efforts que vous faites pour affranchir vos ſujets, pour attirer la liberté, & tout le bien qu'elle produit dans les champs où la barbarie avoit traîné la ſervitude.

O rives du Volga ! plaines de Saratof, où trente mille familles, que l'infortune a chaſſées de leur pays, trouvent une heureuſe patrie, & forment un peuple nouveau ! avez-vous vu le deſpotiſme leur impoſer les loix d'un honteux eſclavage ? C'eſt à la voix de la Nature & de l'Humanité qu'elles ont accouru. « Venez, leur a dit cette voix, venez être » heureuſes & libres. Voilà des champs » qui ne demandent que la main du culti- » vateur : ils ſont à vous, les fruits vous en » ſont aſſurés ; l'Etat lui-même renonce pour » long-tems au tribut qui lui en ſeroit dû. De » nouveaux ſujets, qu'il s'engage à rendre » heureux comme leurs pères, ſont le ſeul

» bien qu'il veut de vous. Béniſſez votre » Souveraine, aimez-la, proſpérez en paix ; » voilà ſes loix & vos devoirs : la liberté, » l'égalité, la ſûreté la plus profonde, la » propriété inviolable & des champs qu'elle » vous accorde & des riches moiſſons dont » ils vont ſe couvrir ; voilà ſes bienfaits » & vos droits (1) ».

Ainſi le bonheur d'un Etat, ſa force, ſa ſolidité, tout réclame, en faveur du peuple des campagnes, la propriété du terrein, comme un droit d'aſſocié libre, que les loix n'ont pu lui ravir.

Mais voyons ſi tant d'avantages ne ſeroient point contrariés par quelques inconvéniens.

Le premier qui ſe préſente eſt l'apparence de deſpotiſme qu'il y auroit à dépouiller les nobles d'une longue poſſeſſion.

Je réponds que la poſſeſſion n'eſt légitime qu'autant que l'acquiſition a pu l'être, & qu'elle ne tient jamais lieu que du titre qu'elle ſuppoſe. Ce point de droit mérite d'être développé.

(1) Cette eſpérance n'a pas été remplie.

Une terre, par exemple, doit appartenir à quelqu'un ; elle eſt cenſée appartenir à celui qui la poſſède, juſqu'à ce qu'il ſoit prouvé qu'elle ne lui appartient pas ; il doit même y avoir un terme au-delà duquel cette preuve ne ſoit plus admiſe ; & comme il n'eſt point de titres qui ne périſſent avec le tems, la ſûreté publique exige que le tems tienne lieu des titres que lui-même il aura détruits. C'eſt ainſi qu'eſt fondé le droit de preſcription : il ſuppoſe, comme l'on voit, la poſſibilité d'une acquiſition légitime ; & par la raiſon contraire, le droit de réclamer un bien évidemment uſurpé, ne preſcrit jamais. Or, la propriété de ſoi-même, ou la liberté perſonnelle, eſt un bien dont jamais un peuple n'a pu ſe deſſaiſir, à moins que, par la fraude, ou par la violence, on ne l'en ait dépouillé. Le droit qu'il a d'y rentrer ne peut donc jamais preſcrire. Il en eſt de même du droit de poſſéder des biens-fonds, auquel, comme on vient de le voir, il n'a jamais pu renoncer, & que nulle autre claſſe ne peut s'attribuer à l'excluſion d'un peuple libre.

La propriété des biens-fonds eſt toujours conditionnelle. Les biens ſont, pour l'Etat, la ſource de la vie ; & il faut que l'Etat ſubſiſte à quelque prix que ce ſoit : il a donc le droit d'exiger qu'ils ne demeurent pas incultes, & de dire à la claſſe qui les poſſède : « Ou cultivez-les vous-mêmes, ou hâtez-vous » de les céder à qui les cultivera ». Or, ſi le peuple eſt libre, on ne peut exiger qu'il cultive des champs qui ne ſont point à lui ; & ſi, pour prix de ſon labeur, il demande ſa part à la propriété, il faudra bien qu'on la lui rende. La loi qui la lui rend ne fait donc qu'obliger le propriétaire à prévenir la juſte demande du peuple, & à ſubir la condition que le peuple lui impoſeroit.

Le droit de rendre la liberté & la propriété au peuple eſt encore plus manifeſte dans un Etat où la Nobleſſe vient elle-même d'être affranchie, & de prouver, par ſon exemple, que pour rendre les hommes libres, l'Etat n'a beſoin que d'un acte de ſa ſuprême volonté (1).

(1) Je conviens que l'opinion, l'uſage, l'habitude,

Le ſecond inconvénient eſt le danger de ruiner les nobles, ſi on affranchit leurs vaſſaux. Ceux-ci doivent haïr leurs maîtres; & s'ils ſont livrés à eux-mêmes, leur premier mouvement ſera de les quitter. Dès-lors la liberté des uns, ſeroit la ruine des autres; & cette déſertion ſeroit ſur-tout à craindre dans un pays où le Monarque auroit d'immenſes territoires à donner aux cultivateurs: car ils y ſeroient attirés par la conceſſion gratuite, par la franchiſe & les ſecours que l'Etat leur accorderoit.

Mais il eſt aiſé d'empêcher que la loi de propriété ne cauſe aux Grands ce préjudice. La liberté d'acquérir peut d'abord avoir pour

---

un attachement obſtiné à d'anciens abus, exigent des ménagemens; mais quand on a pour ſoi la raiſon, la juſtice, l'intérêt public, le bien même de ceux qu'on y trouve oppoſés, les ménagemens qu'on leur doit ſe bornent à ne rien preſſer, & à donner le tems aux eſprits prévenus de revenir au vrai par la plus douce voie. C'eſt le cas du précepte *feſtina lentè*, à l'exemple de la Nature, qui procède dans ſes ouvrages avec conſtance & lenteur.

limites celles du territoire où le payſan ſera né. Ce territoire, évalué par des arbitres publics, le Seigneur ſeroit obligé de le céder à ſes vaſſaux, à des conditions preſcrites & réglées ſur ſa valeur; & le payſan n'auroit droit d'aller s'établir au-dehors que ſur le refus du Seigneur de l'établir dans ſon domaine. Par-là leurs intérêts ſeroient conciliés: le Seigneur, au lieu d'un eſclave, auroit un tributaire libre; & ſon droit, plus juſte & moins dur, en ſeroit bien plus aſſuré.

Le troiſième inconvénient eſt le déſordre que peut cauſer cette grande révolution. Un peuple, ou par ſon naturel, ou par la dureté de ſon inſtitution, peut avoir des mœurs ſi abjectes & ſi fortes en même tems, qu'il ſeroit dangereux peut-être de lui rendre la liberté.

Ce paſſage, en effet, peut être inquiétant; mais l'expérience raſſure. On voit en Ruſſie une claſſe d'hommes naturels du pays, qui ne ſont ni nobles ni eſclaves: ce ſont des payſans libres qui poſſèdent en propre, & cultivent eux-mêmes, ou font cultiver leur

terrein

terrein (1). Ces ſujets de l'Etat, les plus heureux ſans doute, ſont-ils & ſans mœurs & ſans frein? L'empire & le pouvoir que les loix ont ſur eux, elles l'auront ſur leurs ſemblables. Il eſt abſurde de prétendre que l'homme ſoit plus intraitable lorſqu'il devient plus heureux.

Des eſclaves accoutumés à la hauteur du deſpotiſme, ſoupçonnent, dit-on, de foibleſſe & de timidité celui qui les ménage : la rigueur eſt pour eux le ſigne de la force ; indociles à la douceur, ils ne cèdent qu'à la menace & à la crainte des châtimens.

Cela doit être ainſi ; & c'eſt une raiſon pour leur donner des loix ſévères, & dont la rigueur leur impoſe : mais il faut que ces loix réprimantes ſoient juſtes. Car ſi la loi n'eſt envers eux que dure, impérieuſe,

(1) Le nombre en eſt conſidérable dans les Gouvernemens de Woronez, de Cazan, de Moſcou, & dans la petite Ruſſie : il y en a, dit-on, juſqu'à 450000 qui paient la capitation ; c'eſt cette eſpèce de Tiers-Etat, qu'on appelle Odnodwortzi.

inique, elle se fera craindre encore moins que haïr; il faut qu'on la craigne & qu'on l'aime.

Malgré la dégradation de la nature dans un tel peuple, on a remarqué qu'il estime la droiture & la probité; on l'a vu, dans les armées, rejetter avec mépris un chef qui l'avoit trompé, même en des choses légères, refuser de lui obéir, & demander qu'on lui donnât un homme plus digne de le commander. Ce trait de caractère indique l'ascendant qu'auroit sur ces esprits farouches, la droite & sévère équité.

Enfin, l'Esclavon se soumet aux règles de la discipline, & les respecte autant & plus qu'aucun peuple de l'Univers. Que l'on donne à ses loix civiles toute l'autorité de ses loix militaires, il les respectera de même, & l'on verra bientôt ces loix l'apprivoiser & l'adoucir, lui inspirer des mœurs honnêtes, des lumières & des vertus.

Le quatrième inconvénient intéresse le peuple même. On peut craindre, non sans raison, que les paysans affranchis & devenus

propriétaires, ne trouvent des tyrans publics plus avides, plus inhumains, & plus sûrs de l'impunité. Un maître épargne ses esclaves: par intérêt du moins, si ce n'est par justice; mais les déprédateurs publics n'ont aucun intérêt à ménager leur proie. Contre eux le refuge du peuple, c'est le Seigneur qui le protège, qui reçoit sa plainte, & qui la porte au pied du Trône, où, sans lui, elle n'arriveroit jamais. Le paysan n'ayant plus de maître, n'aura plus de défenseur: livré à lui-même, il est à la merci de ces exacteurs inflexibles; & l'on voit plus d'un peuple libre écrasé sous le poids des impôts arbitraires, porter envie à la pauvreté du serf que son maître nourrit.

Entre ces deux sortes d'oppressions, je sens qu'on seroit effrayé du choix: mais je l'ai déjà dit, ni l'un ni l'autre excès n'est un malheur inévitable.

Dans toutes les grandes Monarchies où l'on a voulu assurer la liberté, la propriété, le repos, le bonheur des peuples, comme dans celle des Romains, dans celle des

Chinois, dans celle des Incas, on n'a eu qu'un moyen; & c'eſt par-tout le même. Par-tout on a vu que des Juges & des prépoſés ſédentaires ſe laiſſoient corrompre & gagner; qu'intéreſſés aux vexations, ils en devenoient les complices. On a inſtitué des Tribunaux mobiles & des ſurveillans paſſagers (1), qui, étrangers par-tout, ne contractoient jamais ni liaiſon, ni habitude, & qui, dans leur meſſage imprévu & rapide, ne donnoient pas le tems à la ſéduction de fléchir leur ſévérité. C'eſt par eux que les Princes ont fait, dans leurs Etats, l'inſpection la plus fidelle; & ces hommes intègres, affidés au Monarque, & dévoués au bien public, ont été, pour la ſageſſe & la juſtice des bons Rois, ce que le téleſcope eſt pour l'aſtronomie: ils leur ont prolongé la vue, & rendu préſens les objets que la diſtance auroit dérobés à leurs yeux. Avec ce moyen,

(1) Les Romains les appelloient *Curioſi*; les Péruviens, *Cucuiricoc*, ceux qui ont l'œil à tout; & les François *Miſſi Dominci*.

pratiqué aux extrémités des deux mondes, un Prince peut être lui-même le protecteur de ses sujets ; & ils trouveront sous ses loix un refuge plus sûr que sous le joug d'un maître.

En supposant donc le problême de la propriété résolu en faveur du peuple des campagnes, on demande jusqu'où ce droit de propriété devroit s'étendre pour l'avantage de l'Etat. A quoi je réponds : aussi loin que la faculté d'acquérir.

Hélas ! a-t-on besoin de mettre d'autres bornes à la fortune de celui qui ne peut s'enrichir qu'à force de travaux ? Et plût au ciel qu'il espérât de s'élever jusqu'à la classe du citoyen riche & puissant ! Acquérir dans le territoire auquel l'attache sa naissance, est la seule restriction qu'on puisse donner à la loi. Toute limite imposée à l'émulation des hommes rétrécit leur ame & l'attriste ; & c'est sur-tout pour l'espérance que la prison la plus vaste est toujours une prison.

Qu'il soit permis au laboureur de se flatter que ses neveux tenteront un riche commerce ;

que le commerçant à ſon tour puiſſe élever, pour la patrie, un jeune guerrier plein d'ardeur; que la carrière de la gloire ſoit ouverte à ce citoyen, & que du ſoc de la charrue juſqu'au faîte des honneurs, l'abîme ſoit comblé, l'intervalle applani; c'eſt alors que l'Etat n'eſt qu'un corps animé par l'intérêt patriotique, & que tout homme eſt citoyen, parce que les loix ſont égales, & que nul n'eſt exclu d'aucun des avantages que promet la ſociété.

Prima enim pars æquitatis eſt æqualitas.
SENEC. *Epiſt.* 30.

FRAGMENS
DE
PHILOSOPHIE MORALE.

DE LA GLOIRE.

LA gloire eſt l'éclat de la bonne renommée. L'eſtime eſt un ſentiment tranquille & perſonnel ; l'admiration, un mouvement rapide & quelquefois momentané ; la célébrité, une renommée étendue ; la gloire, une renommée éclatante, le concert unanime & ſoutenu, d'une admiration univerſelle.

L'eſtime a pour baſe l'honnête ; l'admiration, le rare & le grand dans le bien moral ou phyſique ; la célébrité, l'extraordinaire, l'étonnant pour la multitude ; la gloire, le merveilleux.

Nous appellons merveilleux ce qui s'élève

ou semble s'élever au-dessus des forces de la nature : ainsi la gloire humaine, la seule dont nous parlons ici, tient beaucoup de l'opinion : elle est vraie ou fausse comme elle.

Il y a deux sortes de fausse gloire : l'une est fondée sur un faux merveilleux ; l'autre sur un merveilleux réel, mais funeste. Il semble qu'il y ait aussi deux espèces de vraie gloire, l'une fondée sur un merveilleux agréable, l'autre sur un merveilleux utile au monde ; mais ces deux objets n'en font qu'un.

La gloire fondée sur un faux merveilleux, n'a que le règne de l'illusion, & s'évanouit avec elle : telle est la gloire de la prospérité. La prospérité n'a point de gloire qui lui appartienne ; elle usurpe celle des talens & des vertus, dont on suppose qu'elle est la compagne : elle en est bientôt dépouillée, si l'on s'apperçoit que ce n'est qu'un larcin ; & pour l'en convaincre, il suffit d'un revers : *eripitur personna, manet res.* On adoroit la Fortune dans son favori ; il est disgracié ; on le

méprife. Mais ce retour n'eft que pour le peuple : aux yeux de celui qui voit les hommes en eux-mêmes, la profpérité ne prouve rien, l'adverfité n'a rien à détruire.

Qu'avec un efprit fouple & une ame rampante, un homme né pour l'oubli, s'élève au fommet de la fortune; qu'il parvienne au comble de la faveur ; c'eft un phénomène que le vulgaire n'ofe contempler d'un œil fixe : il admire, & il fe profterne ; mais l'homme fage n'en eft point ébloui : en obfervant ce corps lumineux en apparence, il voit que ce qu'on appelle fa lumière, n'eft rien qu'un éclat réfléchi, fuperficiel & paffager.

La gloire fondée fur un merveilleux funefte, fait une impreffion plus univerfelle; &, à la honte des hommes, il faut des fiècles pour l'effacer : telle eft la gloire des talens fupérieurs, appliqués au malheur du monde.

Le genre de merveilleux le plus funefte, mais le plus frappant, fut toujours l'éclat des conquêtes. Il va nous fervir d'exemple, pour faire voir aux hommes combien il eft

abſurde d'attacher la gloire aux cauſes de leurs malheurs.

Vingt mille hommes, dans l'eſpoir du butin, en ont ſuivi un ſeul au carnage. D'abord un ſeul homme à la tête de vingt mille hommes déterminés & dociles, intrépides & ſoumis, a étonné la multitude. Ces milliers d'hommes en ont égorgé, mis en fuite, ou ſubjugué un plus grand nombre. Leur chef a eu le front de dire, *J'ai combattu, je ſuis vainqueur ;* & l'univers a répété, *Il a combattu, il eſt vainqueur :* de-là le merveilleux & la gloire des conquêtes.

Savez-vous ce que vous faites, peut-on demander à ceux qui célèbrent les conquérans ? vous applaudiſſez à des gladiateurs, qui, s'exerçant au milieu de vous, ſe diſputent le prix que vous réſervez à qui vous portera les coups les plus ſûrs & les plus terribles. Redoublez d'acclamations & d'éloges : aujourd'hui ce ſont les corps ſanglans de vos voiſins qui tombent épars dans l'arène ; demain ce ſera votre tour.

Telle eſt la force du merveilleux ſur

les esprits de la multitude. Les opérations productrices sont la plupart lentes & tranquilles ; elles ne nous étonnent point. Les opérations destructives sont rapides & bruyantes ; nous les plaçons au rang des prodiges. Il ne faut qu'un mois pour ravager une province ; il faut dix ans pour la fertiliser. On admire celui qui l'a ravagée ; à peine daigne-t-on penser à celui qui la rend fertile. Faut-il s'étonner qu'il se fasse tant de grands maux, & si peu de grands biens ?

Les peuples n'auront-ils jamais le courage, ou le bon sens de se réunir contre celui qui les immole à son ambition effrénée, & de lui dire d'un côté comme les soldats de César :

Liceat discedere, Cæsar,
A rabie scelerum. Quæris terrâque marique
His ferrum jugulis. Animas effundere viles,
Quolibet hoste, paras. (Lucan.)

de l'autre côté, comme le Scythe à Alexandre : « Qu'avons-nous à démêler avec toi ? » Jamais nous n'avons mis le pied dans ton

» pays. N'eſt-il pas permis à ceux qui vivent
» dans les bois d'ignorer qui tu es, & d'où
» tu viens » ?

N'y aura-t-il pas du moins une claſſe d'hommes aſſez au-deſſus du vulgaire, aſſez ſages, aſſez courageux, aſſez éloquens, pour ſoulever le monde contre ſes oppreſſeurs, & lui rendre odieuſe une gloire barbare ?

Les gens de lettres déterminent l'opinion d'un ſiècle à l'autre : c'eſt par eux qu'elle eſt fixée & tranſmiſe : en quoi ils peuvent être les arbitres de la gloire, & par conſéquent les plus utiles des hommes, ou les plus pernicieux.

Vixêre fortes ante Agamemnona
Multi ; ſed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Noctè, carent quia vate ſacro. (Horat.)

Abandonnée au peuple, la vérité s'altère & s'obſcurcit par la tradition ; elle s'y perd dans un déluge de fables. L'héroïque devient abſurde en paſſant de bouche en bouche.

D'abord on l'admire comme un prodige ; bientôt on le méprise comme un conte suranné, & l'on finit par l'oublier. La saine postérité ne croit des siècles reculés, que ce qu'il a plu aux Ecrivains célèbres.

Louis XII disoit : « Les Grecs ont fait » peu de choses ; mais ils ont ennobli le peu » qu'ils ont fait par la sublimité de leur » éloquence. Les François ont fait de grandes » choses & en grand nombre ; mais ils n'ont » pas su les écrire. Les seuls Romains ont eu » le double avantage de faire de grandes » choses, & de les célébrer dignement ». C'est un Roi qui reconnoît que la gloire des Nations est dans les mains des gens de lettres.

Mais, il faut l'avouer, ceux-ci ont trop souvent oublié la dignité de leur état ; & leurs éloges prostitués aux crimes heureux, ont fait de grands maux à la terre.

Demandez à Virgile quel étoit le droit des Romains sur le reste des hommes ; il vous répond hardiment,

Parcere subjectis, & debellare superbos.

Demandez à Solis ce qu'on doit penſer de Cortès & de Montézuma, des Mexicains & des Eſpagnols : il vous répond que Cortès étoit un héros, & Montézuma un tyran ; que les Mexicains étoient des barbares, & les Eſpagnols des gens de bien.

En écrivant, on adopte un perſonnage, une patrie ; & il ſemble qu'il n'y ait plus rien au monde, ou que tout ſoit fait pour eux ſeuls. La patrie d'un ſage eſt la terre, ſon héros eſt le genre humain.

Qu'un courtiſan ſoit un flatteur, ſon état l'excuſe en quelque ſorte, & le rend moins dangereux. On doit ſe défier de ſon témoignage : il n'eſt pas libre. Mais qui oblige l'homme de lettres à ſe trahir lui-même & ſes ſemblables, la nature & la vérité ?

Ce n'eſt pas tant la crainte, l'intérêt, la baſſeſſe, que l'éblouiſſement, l'illuſion, l'enthouſiaſme, qui ont porté les gens de lettres à décerner la gloire aux forfaits éclatans. On eſt frappé d'une force d'eſprit ou d'ame, ſurprenante dans les grands crimes, comme dans les grandes vertus. Les imaginations

vives n'en ont vu l'explofion que comme un développement prodigieux des refforts de la nature, comme un tableau magnifique à peindre. En admirant la caufe, on a loué les effets : ainfi les tyrans de la terre en font devenus les héros.

Les hommes nés pour la gloire, l'ont cherchée où l'opinion l'avoit mife. Alexandre avoit fans ceffe devant les yeux la fable d'Achille ; Charles XII, l'hiftoire d'Alexandre : de-là cette émulation funefte qui, de deux Rois pleins de valeur & de talens, fit des guerriers impitoyables. Le roman de Quinte-Curce a peut-être fait les malheurs de la Suède ; le poëme d'Homère, les malheurs de l'Inde ; puiffe l'hiftoire de Charles XII ne perpétuer que fes vertus !

Le fage feul eft bon poëte, difoient les Stoïciens. Ils avoient raifon : fans un efprit droit & une ame pure, l'imagination n'eft qu'une Circé, & l'harmonie qu'une Sirène.

Il en eft de l'Hiftorien & de l'Orateur comme du Poëte : éclairés & vertueux, ce font les organes de la juftice, les flambeaux

de la vérité ; passionnés & corrompus, ce ne sont plus que les courtisans de la prospérité, les vils adulateurs du crime.

Les Philosophes ont usé de leurs droits, & parlé de la gloire en maîtres.

« Savez-vous (dit Pline à Trajan) où réside » la gloire véritable, la gloire immortelle » d'un Souverain ? Les arcs de triomphe, les » statues, les temples même & les autels, » sont démolis par le tems ; l'oubli les efface » de la terre. Mais la gloire d'un Héros, qui, » supérieur à sa puissance illimitée, sait la » dompter & y mettre un frein, cette gloire » inaltérable fleurira même en vieillissant ».

« En quoi ressembloit à Hercule ce jeune » insensé qui prétendoit suivre ses traces (dit » Sénèque en parlant d'Alexandre), lui qui » cherchoit la gloire sans en connoître ni la » nature ni les limites, & qui n'avoit pour » vertu qu'une heureuse témérité ? Hercule » ne vainquit jamais pour lui-même ; il traversa le monde pour le venger, & non pour » l'envahir. Qu'avoit-il besoin de conquêtes, » ce héros, l'ennemi des méchans, le vengeur

des

» des bons, le pacificateur de la terre & des » mers ? Mais Alexandre, enclin dès l'en» fance à la rapine, fut le désolateur des » Nations, le fléau de ses amis & de ses en» nemis. Il faisoit consister le souverain bien » à se rendre redoutable à tous les hommes ; » il oublioit que cet avantage lui étoit com» mun, non-seulement avec les plus féroces, » mais encore avec les plus lâches & les plus » vils des animaux, qui se font craindre par » leur venin ».

C'est ainsi que les hommes, nés pour instruire & pour juger les autres hommes, devroient leur présenter sans cesse en opposition, la valeur protectrice & la valeur destructive, pour leur apprendre à distinguer le culte de l'amour, de celui de la crainte, qu'ils confondent le plus souvent.

Il suffit, direz-vous, à l'ambitieux d'être craint : la crainte lui tient lieu d'amour : il domine, ses vœux sont remplis. Mais ne voyez-vous pas que si l'illusion cesse, la crainte s'évanouit ? L'ambitieux, livré à lui-même, n'est plus qu'un homme foible &

timide. Perſuadez à ceux qui le ſervent qu'ils ſe perdent en le ſervant ; que ſes ennemis ſont leurs frères, & qu'il eſt leur bourreau commun ; rendez-le odieux à ceux mêmes qui le rendent redoutable ; que devient alors cet homme prodigieux devant qui tout devoit trembler ? Tamerlan, l'effroi de l'Aſie, n'en ſera plus que la fable : quatre hommes ſuffiſent pour l'enchaîner comme un furieux, pour le châtier comme un enfant. C'eſt à quoi feroit réduite la force & la gloire des conquérans, ſi l'on arrachoit au peuple le bandeau de l'opinion & les entraves de la crainte.

Quelques-uns ſe ſont crus fort ſages en mettant dans la balance, pour apprécier la gloire d'un vainqueur, ce qu'il devoit au haſard & à ſes troupes, avec ce qu'il ne devoit qu'à lui ſeul. Il s'agit bien là de partager la gloire ! C'eſt la honte qu'il faut répandre, c'eſt l'horreur qu'il faut inſpirer. Celui qui épouvante la terre, eſt pour elle un Dieu infernal ou céleſte : on l'adorera, ſi on ne l'abhorre : la ſuperſtition ne connoît point de milieu.

Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, direz-vous d'un conquérant : foible moyen de le dégrader ! Ce n'eſt pas lui qui a vaincu, mais c'eſt lui qui a fait vaincre. N'eſt-ce rien que d'inſpirer à une multitude d'hommes la réſolution de combattre & de mourir ſous ſes drapeaux ? Cet aſcendant ſur les eſprits, ſuffiroit lui ſeul à ſa gloire. Ne cherchez donc pas à détruire le merveilleux des conquêtes ; mais rendez ce merveilleux auſſi déteſtable qu'il eſt funeſte : c'eſt par-là qu'il faut l'avilir.

Que la force & l'élévation d'une ame bienfaiſante & généreuſe, que l'activité d'un eſprit ſupérieur, appliquée au bonheur du monde, ſoient les objets de vos hommages ; & de la même main qui élevera des autels au déſintéreſſement, à la bonté, à l'humanité, à la clémence, que l'orgueil, l'ambition, la vengeance, la cupidité, la fureur, ſoient traînées par les cheveux au tribunal redoutable de l'incorruptible poſtérité : c'eſt alors que vous ſerez les Néméſis de votre ſiècle, les Radamantes des vivans.

Si les vivans vous intimident, qu'avez-

vous à craindre des morts? Vous ne leur devez que l'éloge du bien ; le blâme du mal, vous le devez à la Terre : l'opprobre attaché à leur nom rejaillira ſur leurs imitateurs. Ceux-ci trembleront de ſubir à leur tour l'arrêt qui flétrit leurs modèles; ils ſe verront dans l'avenir ; ils frémiront de leur mémoire.

Mais à l'égard des vivans mêmes, quel parti doit prendre l'homme de lettres, à la vue des ſuccès injuſtes & des crimes heureux? S'élever contre, s'il en a la liberté & le courage; ſe taire, s'il ne peut, ou s'il n'oſe rien de plus.

Ce ſilence univerſel des gens de lettres ſeroit lui-même un jugement terrible, ſi on étoit accoutumé à les voir ſe réunir pour rendre un témoignage éclatant aux actions vraiment glorieuſes. Que l'on ſuppoſe ce concert unanime, tel qu'il devroit être : tous les Poëtes, tous les Hiſtoriens, tous les Orateurs ſe répondant des extrémités du monde, & prêtant à la renommée d'un bon Roi, d'un héros bienfaiſant, d'un vainqueur pacifique, des voix éloquentes & ſublimes,

pour répandre ſon nom & ſa gloire dans l'univers ; que tout homme, qui, par ſes talens & ſes vertus, aura bien mérité de ſa patrie & de l'humanité, ſoit porté comme en triomphe dans les écrits de ſes contemporains ; qu'il paroiſſe alors un homme injuſte, violent, ambitieux, quelque puiſſant, quelque heureux qu'il ſoit, les organes de la gloire ſeront muets ; la terre entendra ce ſilence, le tyran l'entendra lui-même, & il en ſera confondu. Je ſuis condamné, dira-t-il ; & pour graver ma honte en airain, on n'attend plus que ma chûte.

Quel reſpect n'imprimeroient pas le pinceau de la poéſie, le burin de l'hiſtoire, la foudre de l'éloquence, dans des mains équitables & pures ? Le crayon foible, mais hardi, de l'Arétin faiſoit trembler les empereurs.

La fauſſe gloire des conquérans n'eſt pas la ſeule qu'il faudroit convertir en opprobre ; mais les principes qui la condamnent s'appliquent naturellement à tout ce qui lui reſſemble.

La vraie gloire a pour objet l'utile, l'honnête & le juſte ; & c'eſt la ſeule qui ſoutienne les regards de la vérité. Ce qu'elle a de merveilleux conſiſte dans les efforts de talent ou de vertu dirigés au bonheur des hommes.

Nous avons obſervé qu'il ſembloit y avoir une ſorte de gloire accordée au merveilleux agréable ; mais ce n'eſt qu'une participation à la gloire attachée au merveilleux utile : telle eſt la gloire des beaux-arts.

Les beaux-arts ont leur merveilleux ; ce merveilleux a fait leur gloire. Le pouvoir de l'éloquence, le preſtige de la poéſie, le charme de la muſique, l'illuſion de la peinture, &c. ont dû paroître des prodiges, dans les tems ſur-tout où l'éloquence changeoit la face des Etats, où la muſique & la poéſie civiliſoient les hommes, où la ſculpture & la peinture imprimoient à la Terre le reſpect & l'adoration.

Ces effets merveilleux des arts ont été mis au rang de ce que les hommes avoient produit de plus étonnant & de plus utile ; & l'éclatante célébrité qu'ils ont eue, a

formé l'une des espèces comprises sous le nom générique de gloire : soit que les hommes aient compté leurs plaisirs au nombre des plus grands biens, & les arts qui les causoient, au nombre des dons les plus précieux que le ciel eût faits à la Terre ; soit qu'ils n'aient jamais cru pouvoir trop honorer ce qui avoit contribué à les rendre moins barbares ; & que les arts, considérés comme compagnons des vertus, aient été jugés dignes d'en partager le triomphe après en avoir secondé les travaux.

Ce n'est même qu'à ce titre que les talens, en général, nous semblent avoir droit d'entrer en société de gloire avec les vertus ; & la société devient plus intime, à mesure qu'ils concourent plus directement à la même fin. Cette fin est le bonheur du monde : ainsi les talens qui contribuent le plus à rendre les hommes heureux, devroient naturellement avoir le plus de part à la gloire. Mais ce prix attaché aux talens, doit être encore en raison de leur rareté & de leur utilité combinées. Ce qui n'est que difficile,

ne mérite aucune attention; ce qui eſt aiſé; quoiqu'utile, pour exercer un talent commun, n'attend qu'un ſalaire modique. Ce qui eſt en même tems d'une grande importance & d'une extrême difficulté, demande des encouragemens proportionnés aux facultés qu'on y emploie. Le mérite du ſuccès eſt en raiſon de l'utilité de l'entrepriſe, & de la rareté des moyens.

Suivant cette règle, les talens appliqués aux beaux-arts, quoique peut-être les plus étonnans, ne ſont pas les premiers admis au partage de la gloire. Avec moins de génie que Tacite & que Corneille, un Miniſtre, un Légiſlateur ſeront placés au-deſſus d'eux.

Suivant cette règle encore, les mêmes talens ne ſont pas toujours également recommandables; & leurs protecteurs, pour encourager les plus utiles, doivent conſulter la diſpoſition des eſprits & la conſtitution des choſes; favoriſer, par exemple, la Poéſie dans les tems de barbarie & de férocité, l'Eloquence dans des tems d'abattement & de déſolation, la Philoſophie dans des tems de

ſuperſtition & de fanatiſme. La première adoucira les mœurs, & rendra les ames flexibles; la ſeconde relevera le courage des peuples, & leur inſpirera ces réſolutions vigoureuſes qui triomphent des revers; la dernière diſſipera les fantômes de l'erreur & de la crainte, & montrera aux hommes le précipice où ils ſe laiſſent conduire, les mains liées & les yeux bandés.

Mais comme ces effets ne ſont pas excluſifs; que les talens qui les opèrent ſe communiquent & ſe confondent; que la philoſophie éclaire la poéſie qui l'embellit; que l'éloquence anime l'une & l'autre, & s'enrichit de leurs tréſors; le parti le plus avantageux ſeroit de les nourrir, de les exercer enſemble, pour les faire agir à propos, tour-à-tour, ou de concert, ſuivant les hommes, les lieux & les tems. Ce ſont des moyens bien puiſſans & bien négligés, de conduire & de gouverner les peuples! La ſageſſe des anciennes républiques brilla ſurtout dans l'emploi des talens capables de perſuader & d'émouvoir.

Au contraire, rien n'annonce plus la corruption & l'ivresse où les esprits sont plongés, que les honneurs extravagans accordés à des arts frivoles. Rome n'est plus qu'un objet de pitié, lorsqu'elle se divise en factions pour des pantomimes, lorsque l'exil de ces hommes perdus est une calamité, & leur retour un triomphe.

La gloire, comme nous l'avons dit, doit être réservée aux coopérateurs du bien public; & non-seulement les talens, mais les vertus elles-mêmes n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.

L'action de Virginius immolant sa fille, est aussi forte & plus pure que celle de Brutus condamnant son fils; cependant la dernière est glorieuse, la première ne l'est pas. Pourquoi? Virginius ne sauvoit que l'honneur des siens; Brutus sauvoit l'honneur des loix & de la patrie. Il y avoit peut-être bien de l'orgueil dans l'action de Brutus, peut-être n'y avoit-il que de l'orgueil; il n'y avoit dans celle de Virginius que de l'honnêteté & du courage; mais celui-ci faisoit tout pour sa

famille, & celui-là faisoit tout, ou sembloit faire tout pour Rome; & Rome, qui n'a regardé l'action de Virginius que comme celle d'un honnête homme & d'un bon père, a consacré l'action de Brutus comme celle d'un héros: rien n'est plus juste que ce retour.

Les grands sacrifices de l'intérêt personnel au bien public, demandent un effort qui élève l'homme au-dessus de lui-même; & la gloire est le seul prix qui soit digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui qui immole sa vie, comme Decius; son honneur, comme Fabius; son ressentiment, comme Camille; ses enfans, comme Brutus & Manlius? La vertu qui se suffit, est une vertu plus qu'humaine: il n'est donc ni prudent, ni juste d'exiger que la vertu se suffise. Sa récompense doit être proportionnée au bien qu'elle opère, au sacrifice qu'il lui en coûte, aux talens personnels qui la secondent, ou si les talens personnels lui manquent, au choix des talens étrangers qu'elle appelle à son secours: car ce choix, dans un homme public, renferme en lui tous les talens.

L'homme public qui feroit tout par lui-même, feroit peu de choſes. L'éloge que donne Horace à Auguſte, *cum tot ſuſtineas, & tanta negotia ſolus*, ſignifie ſeulement que tout ſe faiſoit en ſon nom, que tout ſe paſſoit ſous ſes yeux. Le don de régner avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une vertu : ils tiennent lieu de tout, & rien n'y ſupplée : cette vertu, c'eſt d'aimer les hommes ; ce talent, c'eſt de les placer. Qu'un Roi veuille courageuſement le bien ; qu'il y emploie avec diſcernement les moyens les plus infaillibles ; ce qu'il fait par inſpiration n'en eſt pas moins à lui ; & la gloire qui lui en revient ne fait que remonter à ſa ſource.

Il ne faut pas croire que les talens & les vertus ſublimes ſe donnent rendez-vous, pour ſe trouver enſemble dans tel ſiècle & dans tel pays : on doit ſuppoſer un aimant qui les attire, un ſouffle qui les développe, un eſprit qui les anime, un centre d'activité qui les enchaîne autour de lui. C'eſt donc à juſte titre qu'on attribue à un Roi,

qui a ſu régner, toute la gloire de ſon règne : ce qu'il a inſpiré, il l'a fait, & l'hommage lui en eſt dû.

Voyez un Roi qui, par les liens de la confiance & de l'amour, unit toutes les parties de ſon Etat, en fait un Corps dont il eſt l'ame, encourage la population & l'induſtrie, fait fleurir l'agriculture & le commerce, excite, aiguillonne les arts, rend les talens actifs & les vertus fécondes : ce Roi, ſans coûter une larme à ſes ſujets, une goutte de ſang à la terre, accumule, au ſein du repos, un tréſor immenſe de gloire, & la moiſſon en appartient à la main qui l'a ſemée.

Mais la gloire, comme la lumière, ſe communique ſans s'affoiblir : celle du Souverain ſe répand ſur la Nation ; & chacun des grands hommes, dont les travaux y contribuent, brille en particulier du rayon qui émane de lui. On a dit, le grand Condé, le grand Colbert, le grand Corneille, comme on a dit Louis le grand. Celui des ſujets qui contribue & participe le plus à la gloire d'un

règne heureux, c'eſt un miniſtre éclairé, laborieux, acceſſible, également dévoué à l'Etat & au Prince, qui s'oublie lui-même, & qui ne voit que le bien; mais la gloire même de cet homme étonnant remonte au Roi qui ſe l'attache. En effet, ſi l'utile & le merveilleux font la gloire, quoi de plus glorieux pour un Prince, que la découverte, & que le choix d'un digne ami?

Dans la balance de la gloire doivent entrer, avec le bien qu'on a fait, les difficultés qu'on a ſurmontées: c'eſt l'avantage des fondateurs, tels que Lycurgue & le Czar Pierre. Mais on doit auſſi diſtraire du mérite du ſuccès, tout ce qu'a fait la violence. La ſeule domination glorieuſe eſt celle que les hommes préfèrent, ou par raiſon, ou par amour: *Imperatoriam majeſtatem armis decoratam, legibus oportet eſſe armatam* (1)

De tous ceux qui ont déſolé la terre, il n'en eſt aucun qui, à l'en croire, n'en voulût aſſurer le bonheur. Défiez-vous de

(1) *Inſtit. Proem.*

quiconque prétend rendre les hommes plus heureux qu'ils ne veulent l'être ; c'eſt la chimère des uſurpateurs, & le prétexte des tyrans. Celui qui fonde un empire pour lui-même, taille dans un peuple comme dans le marbre ſans en regretter les débris ; celui qui fonde un empire pour le peuple qui le compoſe, commence par rendre ce peuple flexible, & le modifie ſans le briſer. En général, la perſonnalité dans la cauſe publique, eſt un crime de lèſe-humanité : l'homme qui ſacrifie à lui ſeul le repos, le bonheur des hommes, eſt de tous les animaux le plus cruel & le plus vorace : tout doit s'unir pour l'accabler.

Sur ce principe nous nous ſommes élevés contre les auteurs de toute guerre injuſte; nous avons invité les diſpenſateurs de la gloire à couvrir d'opprobre les ſuccès mêmes des conquérans ambitieux; mais nous ſommes bien éloignés de diſputer à la profeſſion des armes la part qu'elle doit avoir à la gloire de l'Etat dont elle eſt le bouclier, & du trône dont elle eſt la barrière.

Que celui qui ſert ſon prince ou ſa patrie, ſoit armé pour la bonne ou pour la mauvaiſe cauſe, qu'il reçoive l'épée des mains de la Juſtice ou des mains de l'Ambition, il n'eſt ni juge ni garant des projets qu'il exécute ; ſa gloire perſonnelle eſt ſans tache ; elle doit être proportionnée aux efforts qu'elle lui coûte. L'auſtérité de la diſcipline à laquelle il ſe ſoumet, la rigueur des travaux qu'il s'impoſe, les dangers affreux qu'il va courir, en un mot, les ſacrifices multipliés de ſa liberté, de ſon repos & de ſa vie, ne peuvent être dignement payés que par la gloire. A cette gloire, qui accompagne la valeur généreuſe & pure, ſe joint encore la gloire des talens, qui, dans un grand capitaine, éclairent, ſecondent & couronnent la valeur.

Sous ce point de vue, il n'eſt point de gloire comparable à celle des Guerriers : car celle même des Légiſlateurs exige peut-être plus de talens, mais beaucoup moins de ſacrifices : leurs travaux ſont aſſidus & pénibles, mais ils ne ſont pas dangereux. En ſuppoſant donc le fléau de la guerre inévitable

pour

pour l'humanité, la profeſſion des armes doit être la plus honorable, comme elle eſt la plus périlleuſe. Il ſeroit dangereux, ſur-tout, de lui donner une rivale, dans des Etats expoſés, par leur ſituation, à la jalouſie & aux inſultes de leurs voiſins. C'eſt peu d'y honorer le mérite qui commande, il faut y honorer encore la valeur qui obéit. Il doit y avoir une maſſe de gloire pour le Corps qui ſe diſtingue : car ſi la gloire n'eſt pas l'objet de chaque ſoldat en particulier, elle eſt l'objet de la multitude réunie. Un Légionnaire penſe en homme, une légion penſe en héros ; & ce qu'on appelle *l'eſprit du Corps*, ne peut avoir d'autre aliment, d'autre mobile que la gloire.

On ſe plaint que notre hiſtoire eſt froide & ſèche, en comparaiſon de celle des Grecs & des Romains. La raiſon en eſt bien ſenſible : l'hiſtoire ancienne eſt celle des hommes, l'hiſtoire moderne eſt celle de deux ou trois hommes : un Roi, un Miniſtre, un Général.

Dans le régiment de Champagne, un

Officier demande, pour un coup-de-main, douze hommes de bonne volonté : tout le Corps reſte immobile, & perſonne ne répond. Trois fois la même demande, & trois fois le même ſilence. Eh quoi, dit l'Officier, l'on ne m'entend point ! L'on vous entend, s'écrie une voix ; mais qu'appellez-vous douze hommes de bonne volonté ? Nous le ſommes tous ; vous n'avez qu'à choiſir.

La tranchée de Philisbourg étoit inondée, le ſoldat y marchoit dans l'eau plus qu'à demi-corps. Un très-jeune Officier, à qui ſon âge ne permettoit pas d'y marcher de même, s'y faiſoit porter de main en main. Un Grenadier le préſentoit à ſon camarade, afin qu'il le prît dans ſes bras : Mets-le ſur mon dos, dit celui-ci ; s'il y a un coup de fuſil à recevoir, je le lui épargnerai.

Le militaire françois a mille traits de cette beauté, que Plutarque & Tacite auroient eu grand ſoin de recueillir (1). Nous les

(1) Depuis que j'ai fait cette obſervation, un homme de lettres, qui penſe en citoyen & qui

reléguons dans des mémoires particuliers, comme peu dignes de la majesté de l'histoire. Il faut espérer qu'un Historien philosophe s'affranchira de ce préjugé.

Toutes les conditions qui exigent des ames résolues aux grands sacrifices de l'intérêt personnel, doivent avoir pour encouragement la perspective, du moins éloignée, de la gloire personnelle. On sait bien que les Philosophes, pour rendre la vertu inébranlable, l'ont préparée à se passer de tout: *non vis esse justus sine gloriâ; at, me herculè, sæpè justus esse debebis cum infamiâ.* Mais la vertu même ne se roidit que contre une honte passagère, & dans l'espoir d'une gloire à venir. Fabius se laisse insulter dans le camp d'Annibal, & déshonorer dans Rome, pendant le cours d'une campagne; auroit-il pu

voit en homme d'Etat, a été chargé par le Ministère de rassembler, pour l'école de nos Guerriers, ces faits intéressans qu'on avoit négligés. Ce recueil est le meilleur Livre qu'on ait pu mettre dans les mains de la jeunesse militaire.

se résoudre à mourir déshonoré, à l'être à jamais dans la mémoire des hommes? N'attendons pas ces efforts de la foiblesse de notre nature: la religion seule en est capable; & ses sacrifices mêmes ne sont rien moins que désintéressés. Les plus humbles des hommes ne renoncent à une gloire périssable, qu'en échange d'une gloire immortelle. Ce fut l'espoir de cette immortalité qui soutint Socrate & Caton. Un Philosophe ancien disoit: *comment veux-tu que je sois sensible au blâme, si tu ne veux pas que je sois sensible à l'éloge?*

A l'exemple de la Théologie, la Morale doit prémunir la vertu contre l'ingratitude & le mépris des hommes, en lui montrant, dans le lointain, des tems plus heureux & un monde plus juste.

« La gloire accompagne la vertu comme » son ombre, dit Sénèque; mais comme » l'ombre d'un corps tantôt le précède, & » tantôt le suit, de même la gloire tantôt » devance la vertu, & se présente la pre- » mière, tantôt ne vient qu'à sa suite,

» lorſque l'envie s'eſt retirée ; & alors elle
» eſt d'autant plus grande, qu'elle ſe montre
» plus tard ».

C'eſt donc une philoſophie auſſi dangereuſe que vaine, de combattre dans l'homme le preſſentiment de la poſtérité & le deſir de ſe ſurvivre. Cette philoſophie a trouvé quelques ames ſublimes, qui ont fait le bien dans la ſeule vue de remplir leur deſtination. Mais on ne doit jamais compter ſur des caractères de cette trempe. Il faut permettre à l'homme qui fait le bien, d'aimer la gloire ; il faut même la lui montrer au-delà du tombeau, afin que le tombeau ne ſoit pas l'écueil de ſon courage & de ſa conſtance.

Celui qui borne ſa gloire au court eſpace de ſa vie, eſt eſclave de l'opinion & des égards du moment : rebuté, ſi ſon ſiècle eſt injuſte ; découragé, s'il eſt ingrat ; impatient ſur-tout de jouir, il veut recueillir ce qu'il ſème ; il préfère une gloire précoce & paſſagère, à une gloire tardive & durable : il n'entreprendra rien de grand.

Celui qui fe tranfporte dans l'avenir & qui jouit de fa mémoire, travaillera pour tous les fiècles, comme s'il étoit immortel. Que fes contemporains lui refufent la gloire qu'il a méritée, leurs neveux l'en dédommagent : car fon imagination le rend préfent à la poftérité.

C'eft un beau fonge, dira-t-on. Eh! jouit-on jamais de fa gloire autrement qu'en fonge ? Ce n'eft pas le petit nombre de fpectateurs qui vous environnent, qui forment le cri de la renommée. Votre réputation n'eft glorieufe qu'autant qu'elle vous multiplie où vous n'êtes pas, où vous ne ferez jamais. Pourquoi donc feroit-il plus infenfé d'étendre en idée fon exiftence aux fiècles à venir, qu'aux climats éloignés ? L'efpace réel n'eft pour vous qu'un point, comme la durée réelle. Si vous vous renfermez dans l'un ou dans l'autre, votre ame y va languir abattue, comme dans une étroite prifon. Le defir d'éternifer fa gloire eft un enthoufiafme qui nous agrandit, qui nous élève au-deffus de nous-mêmes & de notre fiècle; & quiconque

le raiſonne, n'eſt pas digne de ſentir. « Mé-
» priſer la gloire, dit Tacite, c'eſt mépriſer
» les vertus qui y mènent » : *Contemptâ famâ, virtutes contemnuntur.*

DE LA GRANDEUR.

EN phyſique & en géométrie le terme de Grandeur eſt ſouvent abſolu, & ne ſuppoſe aucune comparaiſon : il eſt ſynonyme de quantité, d'étendue. En morale il eſt relatif, & porte l'idée de ſupériorité. Ainſi, quand on l'applique aux qualités de l'eſprit ou de l'ame, ou collectivement à la perſonne, il exprime un haut degré d'élévation au-deſſus de la multitude.

Mais cette élévation peut être ou naturelle, ou factice ; & c'eſt-là ce qui diſtingue la grandeur réelle de la grandeur d'inſtitution. Eſſayons de les définir.

La grandeur d'ame, c'eſt-à-dire, la fermeté, la droiture, l'élévation des ſentimens, eſt la plus belle partie de la grandeur perſonnelle. Ajoutez-y un eſprit vaſte, lumineux, profond, & vous aurez un grand homme.

Dans l'idée collective & générale de grand

homme, il ſemble que l'on devroit comprendre les plus belles proportions du corps; le peuple n'y manque jamais. On eſt ſurpris de lire qu'Alexandre étoit petit; & l'on trouve Achille bien plus grand, lorſqu'on voit dans l'Iliade, qu'aucun de ſes compagnons ne pouvoit remuer ſa lance. Cette propenſion que nous avons tous à mêler du phyſique au moral, dans l'idée de la grandeur, vient, 1°. de l'imagination, qui veut des meſures ſenſibles; 2°. de l'épreuve habituelle que nous faiſons de l'union de l'ame & du corps, de leur dépendance & de leur action réciproque, des opérations qui réſultent du concours de leurs facultés. Il étoit naturel ſur-tout que, dans les tems où la ſupériorité entre les hommes ſe décidoit à force de bras, les avantages corporels fuſſent mis au nombre des qualités héroïques. Dans des ſiècles moins barbares, on a rangé dans leurs claſſes ces qualités qui nous ſont communes avec les bêtes, & que les bêtes ont au-deſſus de nous. Un grand homme a été diſpenſé d'être beau, nerveux, & robuſte.

Mais il s'en faut bien que dans l'opinion du vulgaire, l'idée de grandeur perſonnelle ſoit réduite encore à ſa vérité philoſophique. La raiſon eſt eſclave de l'imagination, & l'imagination eſt eſclave des ſens. Celle-ci meſure les cauſes morales à la grandeur phyſique des effets qu'elles ont produits, & les apprécie à la toiſe.

Il eſt vraiſemblable que celui des Rois d'Egypte qui avoit fait élever la plus haute des pyramides, ſe croyoit le plus grand de ces Rois : c'eſt à-peu-près ainſi que l'on juge vulgairement ce qu'on appelle les grands hommes.

Le nombre des combattans qu'ils ont armés, ou qu'ils ont vaincus, l'étendue de pays qu'ils ont ravagée ou conquiſe, le poids dont leur fortune a été dans la balance du monde, ſont comme les matériaux de l'idée de grandeur que l'on attache à leur perſonne. La réponſe du Pirate à Alexandre, *Quia tu magnâ claſſe, Imperator*, exprime avec autant de force que de vérité, notre manière de meſurer & d'eſtimer la grandeur humaine.

Un Roi qui aura paſſé ſa vie à entretenir dans ſes Etats l'abondance, l'harmonie & la paix, tiendra peu de place dans l'hiſtoire. On dira de lui froidement, *Il fut bon;* on ne dira jamais, *Il fut grand.* Louis IX ſeroit oublié, ſans la déplorable expédition des Croiſades.

A-t-on jamais entendu parler de la grandeur de Sparte, incorruptible dans ſes mœurs, inébranlable par ſes loix, invincible par la ſageſſe & l'auſtérité de ſa diſcipline? Eſt-ce à Rome vertueuſe & libre que l'on penſe, en rappellant ſa grandeur? L'idée qu'on y attache eſt formée de toutes les cauſes de ſa décadence. On appelle ſa grandeur, ce qui entraîna ſa ruine, l'éclat des triomphes, le fracas des conquêtes, les folles entrepriſes, les ſuccès inſoutenables, les richeſſes corruptrices, l'enflure du pouvoir, & cette domination vaſte, dont l'étendue faiſoit la foibleſſe, & qui alloit crouler ſous ſon propre poids.

Ceux qui ont eu l'eſprit aſſez juſte pour ne pas altérer, par tout cet alliage phyſique,

l'idée morale de grandeur, ont cru du moins pouvoir la reſtreindre à quelques-unes des qualités qu'elle embraſſe. Car où trouver un grand homme, à prendre ce terme à la rigueur ?

Alexandre avoit de l'élévation dans l'eſprit & de la force dans l'ame. Mais voit-on dans ſes projets ce plan de juſtice & de ſageſſe, qui annonce une ame qui ſe poſſède, & un génie qui ſe conſulte ? ce plan qui embraſſe & diſpoſe l'avenir, où tous les ſuccès ont leur avantage, où tous les maux inévitables ſont compenſés par de plus grands biens ? *Detecto fine terrarum, per ſuum rediturus orbem, triſtis eſt.* (Sénec.) Les vues de Céſar étoient plus belles & plus ſages. Mais il faut commencer par le laver du crime de trahiſon, & oublier ou reconnoître le citoyen dans l'Empereur, pour trouver en lui un grand homme. Il en eſt à-peu-près de même de tous les Princes auxquels la flatterie ou l'admiration a donné le nom de Grands. Ils l'ont été dans quelques parties, dans la légiſlation, dans la politique, dans l'art de la guerre, dans le

choix des hommes qu'ils ont employés ; & au lieu de dire, *Il a telle ou telle grande qualité*, on a dit du Guerrier, du Politique, du Légiflateur, *C'eft un grand homme. Huc & illud accedat, ut perfecta virtus fit, æqualitas ac tenor vitæ, per omnia conftans fibi.* (Sénec.)

Il eft une grandeur factice ou d'inftitution, qui n'a rien de commun avec la grandeur perfonnelle. Il faut des Grands dans un Etat, & l'on n'a pas toujours de grands hommes. On a donc imaginé d'élever au befoin ceux qu'on ne pouvoit agrandir ; & cette élévation artificielle a pris le nom de *Grandeur*. Ce terme au fingulier eft donc fufceptible de deux fens, & les Grands n'ont pas manqué de fe prévaloir de l'équivoque. Mais fon pluriel (les Grandeurs) ne préfente plus rien de perfonnel : c'eft le terme abftrait de *Grand* dans fon acception politique : enforte qu'un grand homme peut n'avoir aucun des caractères qui diftinguent ce qu'on appelle les *Grands*, & qu'un Grand peut n'avoir aucune des qualités qui conftituent le grand homme.

Mais un Grand, dans un Etat, tient la

place d'un grand homme : il le repréſente ; il en a le volume, quoiqu'il arrive ſouvent qu'il n'en ait pas la ſolidité. Rien de plus beau que de voir réunis le mérite avec la place : ils le ſont quelquefois à beaucoup d'égards, & notre ſiècle en a des exemples ; mais ſans faire la ſatyre d'aucun tems ni d'aucun pays, nous dirons un mot de la condition & des mœurs des Grands, tels qu'il en eſt par-tout, en proteſtant d'avance contre toute alluſion & toute application perſonnelle.

Un Grand doit être auprès du peuple l'homme de la Cour, & à la Cour l'homme du peuple. L'une & l'autre de ces fonctions demandent ou un mérite recommandable, ou, pour y ſuppléer, un extérieur impoſant. Le mérite ne ſe donne point, mais l'extérieur peut ſe preſcrire : on l'étudie, on le compoſe : c'eſt un perſonnage à jouer. L'extérieur d'un Grand devroit être la décence & la dignité. La décence eſt une dignité négative, qui conſiſte à ne rien ſe permettre de ce qui peut avilir ou dégrader ſon état,

& y attacher le ridicule, ou y répandre le mépris. Il s'agit de modifier les dehors de la grandeur, ſuivant le goût, le caractère & les mœurs des Nations. Une gravité taciturne eſt ridicule en France; elle l'auroit été à Athènes. Une politeſſe légère eût été ridicule à Lacédémone; elle le ſeroit en Eſpagne. La popularité des Pairs d'Angleterre ſeroit déplacée dans les nobles Vénitiens. C'eſt ce que l'exemple & l'uſage nous enſeignent, ſans étude & ſans réflexion. Il ſemble donc aſſez facile d'être grand avec décence.

Mais la dignité poſitive, dans un Grand, eſt l'accord parfait de ſes actions, de ſon langage, de ſa conduite en un mot, avec la place qu'il occupe. Or cette dignité ſuppoſe le mérite, & un mérite égal au rang. C'eſt ce qu'on appelle *payer de ſa perſonne.* Ainſi les premiers hommes de l'Etat devroient faire les plus grandes choſes: condition toujours pénible, ſouvent impoſſible à remplir.

Il a donc fallu ſuppléer à la dignité par la décoration; & cet appareil a produit ſon

effet : le vulgaire a pris le fantôme pour la réalité ; il a confondu la perſonne avec la place. C'eſt une erreur qu'il faut lui laiſſer ; car l'illuſion eſt la reine du peuple.

Mais qu'il nous ſoit permis de le dire : les Grands ſont quelquefois les premiers à détruire cette illuſion, par une hauteur imprudente.

Celui qui, dans les grandeurs, ne fait que repréſenter, devroit ſavoir qu'il n'éblouit pas tout le monde, & ménager du moins ſes confidens, pour les engager au ſilence. Qu'un homme qui voit les choſes en elles-mêmes, qui reſpecte les préjugés, & qui n'en a point, ſe montre à l'audience d'un Grand avec ſa ſimplicité modeſte ; que celui-ci le reçoive avec cet air de ſupériorité qui protège & qui humilie, le ſage n'en ſera ni offenſé, ni ſurpris : c'eſt une ſcène pour le peuple. Mais quand la foule s'eſt écoulée, ſi le Grand conſerve ſa gravité froide & ſévère, ſi ſon maintien & ſon langage ne daignent pas s'humaniſer, l'homme ſimple ſe retire en ſouriant, & en diſant de

l'homme

l'homme ſuperbe ce qu'on diſoit du comédien Baron : *il joue encore hors du théâtre.*

Il le dit tout bas, & il ne le dit qu'à lui-même ; car le ſage eſt bon citoyen. Il ſait que la grandeur, même fictive, exige des ménagemens : il reſpectera, dans celui qui en abuſe, ou les aieux qui la lui ont tranſmiſe, ou le choix du Prince qui l'en a décoré, ou, quoi qu'il en ſoit, la conſtitution de l'Etat qui demande que les Grands ſoient en honneur, & à la Cour, & parmi le peuple.

Mais tous ceux qui ont la pénétration du ſage, n'en ont pas la modération. *Paucis imponit leviter extrinſecus induta facies.... Tenue eſt mendacium : perlucet, ſi diligenter inſpexeris* (Sénec.). Dans un monde cultivé, ſur-tout, la vanité des petits humiliée, a des yeux de lynx pour pénétrer la petiteſſe orgueilleuſe des Grands ; & celui qui, en faiſant ſentir le poids de ſa grandeur, en laiſſe appercevoir le vuide, peut s'aſſurer qu'il eſt de tous les hommes le plus ſévérement jugé.

Un homme de mérite élevé aux grandeurs, tâche de consoler l'envie, & d'échapper à la malignité. Mais malheureusement celui qui a le moins à prétendre, est toujours celui qui exige le plus. Moins il soutient sa grandeur par lui-même, plus il l'appesantit sur les autres. Il s'incorpore ses terres, ses équipages, ses aieux & ses valets, & sous cet attirail, il se croit un colosse. Proposez-lui de sortir de son enveloppe, de se dépouiller de ce qui n'est pas lui; osez le distinguer de sa naissance & de sa place; c'est lui arracher la plus chère partie de son existence: réduit à lui-même, il n'est plus rien. Etonné de se voir si haut, il prétend vous inspirer le respect qu'il s'inspire à lui-même; il s'habitue, avec ses valets, à humilier des hommes libres; & tout le monde est peuple à ses yeux.

Asperius nihil est humili qui surgit in altum.
(Claud.)

C'est ainsi que la plupart des Grands se trahissent & nous détrompent. Car un seul

mécontent, qui a leur ſecret, ſuffira pour le répandre ; & leur perſonnage n'eſt plus que ridicule, dès que l'illuſion a ceſſé.

Qu'un Grand, qui a beſoin d'en impoſer à la multitude, s'obſerve donc avec les gens qui penſent, & qu'il ſe diſe à lui-même ce que diroient de lui ceux qu'il auroit reçus avec dédain, ou rebutés avec arrogance.

« Qui es-tu donc, pour mépriſer les hom- » mes tes ſemblables ? & qui t'élève au-deſſus » d'eux ? Tes ſervices, ou tes vertus ? Mais » combien d'hommes obſcurs, plus vertueux » que toi, plus laborieux, plus utiles ? Ta » naiſſance ? On la reſpecte : on ſalue en toi » l'ombre de tes ancêtres ; mais eſt-ce à l'om- » bre à s'enorgueillir des hommages rendus » au corps ? Tu aurois lieu de te glorifier, ſi » l'on donnoit ton nom à tes aieux, comme on » donnoit au père de Caton le nom de ce fils, » *la lumière de Rome*. (Cic. off.). Mais quel » orgueil peut t'inſpirer un nom qui ne te » doit rien, & que tu ne dois qu'au haſard ? » La naiſſance excite l'émulation dans les

» grandes ames, & l'orgueil dans les pe-
» tites. Ecoute des hommes qui penſoient
» noblement, & qui ſavoient apprécier les
» hommes. *Point de Rois qui n'aient eu pour*
» *aieux des eſclaves; point d'eſclaves qui n'aient*
» *eu des Rois pour aieux* (Plat.). *Perſonne n'eſt*
» *né pour notre gloire : ce qui fut avant nous*
» *n'eſt point à nous* (Sénec.). Conſulte-toi,
» rentre en toi-même : *Nudum inſpice, animum*
» *intuere, qualis quantuſque ſit alieno an ſuo*
» *magnus.* (Idem.) ».

Il n'y a que la véritable grandeur, nous dira-t-on, qui puiſſe ſoutenir cette épreuve; la grandeur factice n'eſt impoſante que par ſes dehors. Eh bien, qu'elle ait un cortège faſtueux, & des mœurs ſimples: ce qu'elle aura de dominant ſera de l'état, non de la perſonne. Mais un Grand, dont le faſte eſt dans l'ame, nous inſulte corps à corps. C'eſt l'homme qui dit à l'homme, *Tu rampes au-deſſous de moi :* ce n'eſt pas du haut de ſon rang, c'eſt du haut de ſon orgueil qu'il nous regarde & nous mépriſe.

Mais ne faut-il pas un mérite ſupérieur,

pour conſerver des mœurs ſimples dans un rang élevé ? Cela peut être, & cela prouve qu'il eſt très-difficile d'occuper décemment les grandes places, ſans les remplir, & de n'être pas ridicule par-tout où l'on eſt déplacé.

Un Grand, lorſqu'il eſt un grand homme, n'a recours ni à cette hauteur humiliante, qui eſt le ſinge de la dignité, ni à ce faſte impoſant, qui eſt le fantôme de la gloire, & qui ruine la haute Nobleſſe par la contagion de l'exemple & l'émulation de la vanité.

Aux yeux du peuple, aux yeux du ſage ; aux yeux de l'envie elle-même, il n'a qu'à ſe montrer tel qu'il eſt. Le reſpect le devance, la vénération l'environne ; ſa vertu le couvre tout entier : elle eſt ſon cortège & ſa pompe. Sa grandeur a beau ſe ramaſſer en lui-même, & ſe dérober à nos hommages ; nos hommages vont la chercher (1). Mais qu'il faut avoir un ſentiment noble & pur de la véritable grandeur, pour ne

(1) *Voy.* La Bruyère. Du mérite perſonnel.

pas craindre de l'avilir en la dépouillant de tout ce qui lui eſt étranger ! Qui d'entre les Grands de notre âge, voudroit être ſurpris, comme Fabrice, par les Ambaſſadeurs de Pyrrhus, faiſant cuire ſes légumes ?

DES GRANDS.

ON donne en général le nom de Grands à ceux qui occupent les premières places de l'Etat, ſoit dans le gouvernement, ſoit auprès du Prince.

On peut conſidérer les Grands, ou par rapport aux mœurs de la ſociété, ou par rapport à la conſtitution politique. Nous prenons ici les Grands en qualité d'hommes publics.

Dans la démocratie pure il n'y a de Grands que les Magiſtrats, ou plutôt il n'y a de Grand que le Peuple. Les Magiſtrats ne ſont grands que par le Peuple & pour le Peuple ; c'eſt ſon pouvoir, ſa dignité, ſa majeſté, qu'il leur confie. De-là vient que dans les Républiques bien conſtituées, on faiſoit un crime autrefois de chercher à acquérir une autorité perſonnelle. Les Généraux d'armée n'étoient grands qu'à la tête des armées ; leur autorité étoit celle de la diſcipline ; ils

la dépoſoient en même tems que le ſoldat quittoit les armes ; & la paix les rendoit égaux.

Il eſt de l'eſſence de la démocratie que les grandeurs ſoient électives, & que perſonne n'en ſoit exclu par état. Dès qu'une ſeule claſſe de citoyens eſt condamnée à ſervir ſans eſpoir de commander, le gouvernement eſt ariſtocratique. La moins mauvaiſe ariſtocratie eſt celle où l'autorité des Grands ſe fait le moins ſentir. La plus vicieuſe eſt celle où les Grands ſont deſpotes, & les Peuples eſclaves. Si les Nobles ſont des tyrans, le mal eſt ſans remède. Un Sénat ne meurt point.

Si l'ariſtocratie eſt militaire, l'autorité des Grands tend à ſe réunir dans un ſeul : le gouvernement touche à la monarchie, ou au deſpotiſme. Si l'ariſtocratie n'a que le bouclier des loix, il faut, pour ſubſiſter, qu'elle ſoit le plus juſte & le plus modéré de tous les gouvernemens. Le peuple, pour ſupporter l'autorité excluſive des Grands, doit être heureux comme à Veniſe, ou abattu comme en Pologne.

De quelle ſageſſe, de quelle modeſtie la Nobleſſe Vénitienne n'a-t-elle pas beſoin, pour ménager l'obéiſſance du peuple ! De quels moyens n'uſe-t-elle pas pour le conſoler de l'inégalité ! Les courtiſannes & le carnaval de Veniſe ſont d'inſtitution politique. Par l'un de ces moyens, les richeſſes des Grands refluent, ſans faſte & ſans éclat, vers le peuple : par l'autre, le peuple ſe trouve, ſix mois de l'année, au pair des Grands, & oublie avec eux, ſous le maſque, ſa dépendance & leur domination.

La liberté romaine avoit chéri l'autorité des Rois ; elle ne put ſouffrir l'autorité des Grands. L'eſprit républicain fut indigné d'une diſtinction humiliante. Le Peuple voulut bien s'exclure des premières places, mais il ne voulut pas en être exclu ; & la preuve qu'il méritoit d'y prétendre, c'eſt qu'il eut la ſageſſe & la vertu de s'en abſtenir.

En un mot, la République n'eſt une, que dans le cas du droit univerſel aux premières dignités. Toute prééminence héréditaire y

détruit l'égalité, rompt la chaîne politique, & divise les citoyens.

Le danger de la liberté n'est donc pas que le Peuple prétende élire entre les citoyens, sans exception, ses Magistrats & ses Juges, mais qu'il les méconnoisse après les avoir élus. C'est ainsi que les Romains ont passé de la liberté à la licence, de la licence à la servitude.

Dans le gouvernement républicain, les Grands, revêtus de l'autorité, l'exercent dans toute sa force. Dans le gouvernement monarchique, ils l'exercent quelquefois, & ne la possèdent jamais : c'est par eux qu'elle passe ; ce n'est point en eux qu'elle réside : ils en sont comme les canaux ; mais le Prince en ouvre & ferme la source, la divise en ruisseaux, en mesure le volume, en observe & dirige le cours.

Les Grands, comblés d'honneurs, & dénués de force, représentent le Monarque auprès du Peuple, & le Peuple auprès du Monarque. Si le principe du gouvernement est corrompu dans les Grands, il faudra

bien de la vertu, & dans le Prince, & dans le Peuple, pour maintenir dans un juste équilibre l'autorité protectrice de l'un, & la liberté légitime de l'autre; mais si cet ordre est composé de fidèles sujets & de bons patriotes, il sera le point d'appui des forces de l'Etat, le lien de l'obéissance & de l'autorité.

Il est de l'essence du gouvernement monarchique, comme du républicain, que l'Etat ne soit qu'un, que les parties dont il est composé forment un tout solide & compacte. Cette machine vaste, toute simple qu'elle est, ne sauroit subsister que par une exacte combinaison de ses pièces; & si les mouvemens sont interrompus ou opposés, le principe même de l'activité devient celui de la destruction.

Or, la position des Grands, dans un Etat monarchique, sert merveilleusement à établir & à conserver cette harmonie & cet ensemble d'où résulte la continuité régulière du mouvement général.

Il n'en est pas ainsi dans un gouvernement

mixte, où l'autorité eſt partagée & balancée entre le Prince & la Nation. Si le Prince diſpenſe les graces, les Grands ſeront les mercenaires du Prince, & les corrupteurs de l'Etat: au nombre des ſubſides impoſés ſur le peuple, ſera compris tacitement l'achat annuel des ſuffrages, c'eſt-à-dire, ce qu'il en coûte au Prince pour payer aux Grands la liberté du Peuple. Le Prince aura le tarif des voix; & l'on calculera dans ſon Conſeil combien telle & telle vertu peuvent lui coûter à corrompre.

Mais dans un Etat monarchique bien conſtitué, où la plénitude de l'autorité réſide dans un ſeul, ſans jalouſie & ſans partage, où par conſéquent toute la puiſſance du ſouverain eſt dans la richeſſe, le bonheur & la fidélité de ſes ſujets, le Prince n'a aucune raiſon de ſurprendre le Peuple: le Peuple n'a aucune raiſon de ſe défier du Prince: les Grands ne peuvent ſervir ni trahir l'un ſans l'autre; ce ſeroit même en eux une fureur abſurde que de porter le Prince à la tyrannie, ou le Peuple à la révolte. Premiers ſujets,

premiers citoyens, ils ſont eſclaves ſi l'Etat devient deſpotique; ils retombent dans la foule, ſi l'Etat devient républicain: ils tiennent donc au Prince par leur ſupériorité ſur le peuple: ils tiennent au peuple par leur dépendance du Prince, & par tout ce qui leur eſt commun avec le peuple, liberté, propriété, ſûreté, &c. Ainſi les Grands ſont attachés à la conſtitution monarchique par intérêt & par devoir, deux liens indiſſolubles lorſqu'ils ſont entrelacés.

Cependant l'ambition des Grands ſemble devoir tendre à l'ariſtocratie. Mais quand le Peuple s'y laiſſeroit conduire, la ſimple Nobleſſe s'y oppoſeroit, à moins qu'elle ne fût admiſe au partage de l'autorité: condition qui donneroit aux premiers de l'Etat vingt mille égaux au lieu d'un maître, & à laquelle par conſéquent ils ne ſe réſoudront jamais: car l'orgueil de dominer, qui fait ſeul les révolutions, ſouffre bien moins impatiemment la ſupériorité d'un ſeul, que l'égalité d'un grand nombre.

Le déſordre le plus effroyable de la

monarchie, c'eſt que les Grands parviennent à uſurper l'autorité qui leur eſt confiée, & qu'ils tournent contre le Prince, & contre l'Etat lui-même, les forces de l'Etat, déchiré par les factions. Telle étoit la ſituation de la France, lorſque le Cardinal de Richelieu, ce génie hardi & vaſte, ramena les Grands ſous l'obéiſſance du Prince, & les Peuples ſous la protection de la loi. On lui reproche d'avoir été trop loin; mais peut-être n'avoit-il pas d'autres moyens d'affermir la monarchie, de rétablir dans ſa direction naturelle ce grand arbre courbé par l'orage, que de le plier dans le ſens oppoſé.

La France formoit autrefois un gouvernement fédératif très-mal combiné, & ſans ceſſe en guerre avec lui-même. Depuis Louis XI tous ces co-Etats avoient été réunis en un. Mais les grands vaſſaux conſervoient encore dans leurs domaines l'autorité qu'ils avoient eue ſous leurs premiers Souverains; & les Gouverneurs, qui avoient pris la place de ces ſouverains, s'en attribuoient la puiſſance. Ces deux partis oppo-

ſoient à l'autorité du Monarque, des obſtacles qu'il falloit vaincre. Le moyen le plus doux, & par conſéquent le plus ſage, étoit d'attirer à la Cour ceux qui, dans l'éloignement, & au milieu des Peuples accoutumés à leur obéir, s'étoient rendus les plus redoutables. Le Prince fit briller les diſtinctions & les graces; les Grands accoururent en foule; les Gouverneurs furent captivés, leur autorité perſonnelle s'évanouit en leur abſence; leurs gouvernemens héréditaires devinrent amovibles, & l'on s'aſſura de leurs ſucceſſeurs; les Seigneurs oublièrent leurs vaſſaux, & ils en furent oubliés; leurs domaines furent diviſés, aliénés, dégradés inſenſiblement; & il ne reſta plus du gouvernement féodal que des blaſons & des ruines.

Ainſi la qualité de Grand de la cour, n'eſt plus qu'une foible image de la qualité de Grand du royaume. Quelques-uns doivent cette diſtinction à leur naiſſance. La plupart ne la doivent qu'à la volonté du Souverain; car la volonté du Souverain fait des

Grands, comme elle fait des Nobles, & rend la grandeur ou perſonnelle, ou héréditaire à ſon gré. Nous diſons perſonnelle ou héréditaire, pour donner au titre de Grand toute l'étendue qu'il peut avoir; mais on ne doit l'entendre à la rigueur que de la Grandeur héréditaire, telle que les Princes du Sang la tiennent de leur naiſſance, & les Ducs & Pairs de la volonté de nos Rois. Les premières places de l'Etat s'appellent dignités dans l'Egliſe & dans la robe, grades dans l'épée, places dans le miniſtère, charges dans la Maiſon Royale; mais le titre de Grand, dans ſon étroite acception, ne convient qu'aux Pairs du royaume.

Cette réduction du gouvernement féodal à une grandeur qui n'en eſt plus que l'ombre, a dû coûter cher à l'Etat; mais à quelque prix qu'on achète l'unité du pouvoir & de l'obéiſſance, l'avantage de n'être plus en bute au caprice aveugle & tyrannique de l'autorité fiduciaire, le bonheur de vivre ſous la tutèle inviolable des loix, toujours prêtes à s'armer contre les uſurpations, les vexations & les violences;

violences ; il eſt certain que de tels biens ne ſeront jamais trop payés.

Dans la conſtitution préſente des choſes, il nous ſemble donc que les Grands ſont dans la monarchie Françoiſe, ce qu'ils doivent être naturellement dans toutes les monarchies de l'Univers. La nation les reſpecte ſans les craindre ; le Souverain ſe les attache ſans les enchaîner, & les contient ſans les abattre : pour le bien, leur crédit eſt immenſe ; ils n'en ont aucun pour le mal ; & leurs prérogatives même ſont de nouveaux garans pour l'Etat, du zèle & du dévouement dont elles ſont les récompenſes.

Dans le gouvernement deſpotique, tel qu'il eſt ſouffert en Aſie, les Grands ſont les eſclaves du tyran, & les tyrans des eſclaves ; ils tremblent & ils font trembler : auſſi barbares dans leur domination, que lâches dans leur dépendance, ils achètent, par leur ſervitude auprès du maître, leur autorité ſur les ſujets : également prêts à vendre l'Etat au Prince, & le Prince à l'Etat ;

chefs du peuple dès qu'il se révolte, & ses oppresseurs tant qu'il est soumis.

Si le Prince est vertueux, s'il veut être juste, s'il peut s'instruire, ils sont perdus: aussi veillent-ils nuit & jour à la barrière qu'ils ont élevée entre le trône & la vérité; ils ne cessent de dire au Souverain, vous pouvez tout, afin qu'il leur permette de tout oser; ils lui crient, Votre peuple est heureux, au moment même qu'ils expriment les dernières gouttes de sa sueur & de son sang; & si quelquefois ils consultent ses forces, il semble que ce soit pour calculer, en l'opprimant, combien d'instans encore il peut souffrir sans expirer.

Malheureusement pour les Etats où de pareils monstres gouvernent, les loix n'y ont point de tribunaux, la foiblesse n'y a point de refuge: le Prince s'y réserve à lui seul le droit de la vindicte publique; & tant que l'oppression lui est inconnue, les oppresseurs sont impunis.

Telle est la constitution de ce gouvernement déplorable, que non-seulement le

Souverain, mais chacun des Grands dans la partie qui lui eſt confiée, tient la place de la loi. Il faut donc, pour que la juſtice y règne, que non-ſeulement un homme, mais une multitude d'hommes ſoient infaillibles, exempts d'erreur & de paſſion, détachés d'eux-mêmes, acceſſibles à tous, égaux pour tous comme la loi; c'eſt-à-dire, qu'il faut que les Grands d'un Etat deſpotique ſoient des Dieux. Auſſi n'y a-t-il que la théocratie qui ait le droit d'être deſpotique; & c'eſt le comble de l'aveuglement dans les hommes, que d'y prétendre, ou d'y conſentir.

ESSAI
SUR LE BONHEUR.

GOUTER la vie, la paſſer doucement, tant qu'elle eſt exempte de douleur & de péril, c'eſt le bien-être que la Nature ſemble avoir accordé à tous les animaux, mais inégalement, ſelon les facultés dont elle a doué chaque eſpèce. Apprécier ſon exiſtence, s'y complaire, en jouir, & s'en rendre compte à ſoi-même, paroît n'avoir été donné qu'à l'homme; & c'eſt proprement le *bonheur*. Ainſi, le bien-être appartient à la ſenſibilité ſimple; & le *bonheur* eſt réſervé à la ſenſibilité réfléchie.

L'animal qui jouit, tranquillement & en liberté, de l'exercice de ſes organes & de toutes les facultés de ſon inſtinct, eſt appellé communément heureux; & il le ſeroit d'autant plus, s'il étoit ſuffiſamment doué

de réflexion ſur le préſent, qu'en lui le ſouvenir & la prévoyance s'étendent moins dans le paſſé & dans l'avenir, & qu'il eſt preſque abſolument exempt de regrets & d'inquiétude. Mais que ſes ſenſations ſoient accompagnées de cette réflexion éclairée & ſuivie, qui, dans l'homme, eſt la conſcience de ſon état heureux ou malheureux; c'eſt ce qui nous eſt inconnu, & ce qui ne nous importe guère. Qu'il nous ſuffiſe de ſavoir que les animaux ne ſont pas inſenſibles: c'en eſt aſſez pour les laiſſer en paix, au moins autant qu'ils ne nous nuiſent pas, ou que leur mal nous ſeroit inutile.

La queſtion ſur la réalité, ſur la poſſibilité du *bonheur* ſe réduit donc à l'eſpèce humaine. Or, de toutes les opinions morales, la plus ſalutaire, la plus eſſentiellement néceſſaire à établir, c'eſt que l'homme eſt né pour être heureux; comme la plus pernicieuſe & la plus déteſtable eſt de penſer que la condition de l'homme ſoit de naître pour le malheur: car dans toute ſociété (& ſans ſociété, l'on ne peut concevoir

l'eſpèce humaine ſubſiſtante) ; dans toute ſociété, dis-je, l'homme influe en bien ou en mal ſur la condition de l'homme. Si donc le malheur eſt néceſſaire & ſi l'homme eſt né pour ſouffrir, l'auteur, l'inſtrument de ſes peines peut ſe croire exempt de reproche ; celui qui peut l'en garantir, ou y apporter remède, s'en trouve diſpenſé. Le premier n'a fait que remplir l'intention de la Nature ; le ſecond n'a fait que livrer ce malheureux à ſa deſtinée ; tous deux ſont exempts de remords.

Et que ſera-ce, ſi l'homme imbu de cette opinion ſe trouve avoir une grande influence ſur le deſtin de ſes ſemblables, & ſi en rendant malheureux tout un peuple, il ſe dit à lui-même : *Il eſt fait pour cela ?*

L'Inſtituteur d'un Roi qui l'éleveroit dans ce principe, les complaiſans qui, avec ce fataliſme, raſſureroient ſon indolence & ſa pareſſe, & qui par-là tacitement applaudiroient à ſon indifférence, à ſon inſenſibilité, & l'abſoudroient du malheur public, mériteroient d'être lapidés.

C'eſt ôter à l'homme toute ſa dignité, que de le ſuppoſer deſtiné au malheur. Voyez l'abjection des peuples qui, à la naiſſance de leur ſemblable, ne ſavent que lui dire : *Enfant, je te ſalue. Tu viens au monde pour ſouffrir & pour mourir.* Il faut avoir droit de lui dire : « Enfant, tu viens au monde pour être bon & pour être heureux ».

Rien de plus commode, ſans doute, que de regarder comme inévitable le mal qu'on fait ſoi-même, & comme impraticable le bien qu'on ne fait pas ; mais auſſi rien de plus atroce que de préſenter ce calmant à la conſcience de celui dans les mains de qui la Nature ou la Fortune a mis beaucoup de bien, & encore plus de mal à faire. Il faut qu'un père de famille penſe de ſes enfans, un Grand de ſes vaſſaux, un Roi de ſes ſujets, & tout homme de ſes ſemblables, que non-ſeulement la Nature ne les condamne pas à être malheureux, mais que, dans ſon plan, le malheur eſt l'exception de ſes loix, & que le *bonheur* en eſt la règle.

Le mal exiſte, le mal eſt quelquefois néceſſaire, irrémédiable; mais ce ſont-là les accidens, non la teneur de la vie humaine. La condition commune, habituelle, univerſelle de notre eſpèce, eſt que l'alternative de la veille & du ſommeil, du travail & du repos, de la diſſipation des forces & de leur reſtauration, des appétits cauſés par le beſoin & du plaiſir d'y ſatisfaire, entretienne dans l'homme l'équilibre de la ſanté; que l'exercice modéré de ſes facultés naturelles, pour l'action & pour la penſée, le ſauvent de l'ennui; que l'uſage libre de tous ſes ſens, que les affections de ſon ame les plus familières & les plus innocentes lui procurent des jouiſſances qui le conſolent de ſes peines, & le paient de ſes travaux.

Je parle de travaux, à propos du *bonheur:* car il en eſt inſéparable. *Ut ad curſum equus, ad arandum bos, ad indagandum, canis; ſic homo ad intelligendum, ad agendum, ad laborandum natus eſt.* (Cic.)

Je parle auſſi des peines, car il en eſt, pour l'homme, de cruelles, d'inévitables;

& il ne dépend ni de lui, ni de ſes ſemblables, de l'exempter du tribut de douleur que la Nature lui impoſe. Mais je tiens que pour le plus grand nombre le fardeau en ſeroit léger, s'ils ne l'aggravoient pas eux-mêmes, ou réciproquement, en ſe faiſant des maux que ne leur fait pas la Nature.

Ce ſont ces maux que l'homme fait à l'homme, que l'homme ſe fait à lui-même; ce ſont, dis-je, ces maux qu'une éducation ſaine, qu'une bonne légiſlation, qu'une police vigilante, un gouvernement ſage, actif, modérément ſévère, détruiroient preſque abſolument, ſi on le vouloit bien, ſi on le vouloit d'une volonté ferme, agiſſante & infatigable. Or, qu'on retranche de la maſſe du malheur domeſtique & du malheur public, tous ces maux qui n'exiſtent que parce qu'on néglige de les faire ceſſer; on trouvera que des hommes vivans, les neuf dixièmes ſeroient heureux, les neuf dixièmes de leur vie.

Ne nous arrêtons point aux maux produits par le déréglement & le vice des ſociétés:

c'eſt en traitant des moyens d'établir l'opinion par l'exemple, les mœurs par l'opinion, les loix pour la garde des mœurs, les peines & les récompenſes à l'appui des mœurs & des loix, c'eſt-là qu'on peut développer & fonder en principes le ſyſtême de l'optimiſme civil, politique & moral ; & ſi l'on conſidère la ſociété comme un climat naturellement ſain, où l'on a laiſſé, çà & là, s'amaſſer & croupir des eaux extravaſées, d'où s'élèvent dans l'air de malignes vapeurs, on concevra quels peuvent être les moyens de rendre à cet air corrompu ſa première ſalubrité.

Ici je me borne à parler des maux que l'homme ſe fait à lui-même ; & je commence par lui dénoncer trois ennemis de ſon *bonheur*, l'imagination, l'opinion, & l'amour-propre : l'imagination, qui nous porte au-dehors & qui nous déplace ſans ceſſe ; l'opinion, qui nous tourmente ; & l'amour-propre, qui exagère à nos yeux l'indignité des maux qui nous arrivent, & nos droits à des biens dont nous ſommes privés.

Si on demande où eſt le *bonheur*, ſi on le cherche inceſſamment, & ſi on ne le trouve jamais, en voici la raiſon : c'eſt qu'on en a fait un fantôme ; c'eſt que ce fantôme eſt l'ouvrage de l'imagination & non de la Nature ; c'eſt qu'il excède la meſure des facultés & des moyens de l'être qui doit en jouir ; c'eſt qu'on le place hors de ſoi, loin de ſoi, au-deſſus de ſoi, dans une ſphère qui n'eſt pas la ſienne ; c'eſt que pour être heureux, on s'obſtine à vouloir ce que ne veut pas la Nature ; c'eſt qu'on met dans ſes fantaiſies l'opiniâtreté d'un enfant.

Le moyen de ſe rendre le bonheur facile, c'eſt de ſe perſuader qu'il eſt ſimple, modeſte & ſobre ; que rien de rare ne lui eſt néceſſaire ; qu'il vit de peu ; qu'il s'accommode de l'étroite médiocrité ; que les excès lui nuiſent autant que les beſoins ; qu'il eſt aiſé de le réduire aux dons communs de la Nature ; que ſa deviſe enfin eſt le vœu que formoit Horace : *Mens ſana in corpore ſano.*

La ſenſibilité phyſique, la ſenſibilité morale, quand le luxe, l'intempérance ne

viennent pas irriter l'une, la fatiguer & l'émouffer, & quand l'imagination ne vient pas exalter l'autre, l'épuifer & l'éteindre, font des fources continuelles d'émotions agréablement variées. Mais les objets qui les produifent facilement & habituellement, font autour de nous, près de nous; ils font mefurés à la foibleffe de nos organes, à celle même de notre ame, que de trop vives affections & des fecouffes trop fréquentes fatigueroient & feroient paffer du délire à l'accablement.

Le plaifir peut avoir les tranfports d'une fièvre ardente; mais le *bonheur* doit être égal, fans accès ni relâche, fans ardeur ni friffon. C'eft proprement la fanté de l'ame; & le figne infaillible en eft la faveur qu'elle trouve dans des biens communs & faciles, biens infipides au goût d'une ame malade d'imagination.

Demandez à cet homme inquiet, ennuyé, chagrin, ce qu'il defire pour récréer fa vue, de plus agréable qu'un beau jour & qu'une campagne riante. Il vous répondra : *J'ai tant*

vu le soleil! Eh! mon ami, que veux-tu donc que la Nature fasse pour toi? De nouveaux cieux?. de nouvelles campagnes? Va parcourir les sommets des Alpes, admirer leurs glaciers, leurs torrens, leurs cascades, leurs rochers & leurs précipices; voir les cratères de l'Æthna & les îles de l'Archipel; dans quelques mois, tu diras encore : *J'ai tant vu tout cela!* Ou aussi triste que le Chartreux, à qui l'on vantoit la beauté du désert qui environnoit sa cellule, tu diras : « Oui, cela est beau pour les passans », *transeuntibus*.

L'homme blasé sur les plaisirs des yeux, cherchera les plaisirs du goût. Mais c'est ici le lieu de placer le proverbe, *Que le riche dîne deux fois:* défi que lui donne le pauvre, dont le pain est assaisonné par un appétit vigoureux, tandis que toute la chimie des festins les plus rafinés ne peut suppléer à cet attrait que le riche ne connoît pas. On sait le mot affreux de ce Traitant, qui, en rentrant chez lui à l'heure du dîner, s'entendit demander l'aumône par un homme

qui lui disoit : *J'ai faim. Que ce coquin*, dit-il, *est heureux ! Il a faim.*

Dans un homme gorgé d'opulence, il en est de même de tous les sens. L'imagination, l'ennemie de toute espèce de sobriété, les excède par ses recherches; la surabondance les rassasie; le besoin, le père du plaisir, ne les sollicite jamais.

L'imagination, vainement épuisée à ranimer des goûts éteints, s'efforce de faire pour l'homme un bonheur qui ne soit qu'à elle, en procurant à la vanité d'agréables illusions. Elle conseille à un être que la Nature a mesuré à la hauteur d'une cabane, de mettre sa félicité à occuper le vuide immense d'un palais. Il élève à grands frais cette espèce de temple; mais à peine y est-il errant, qu'effrayé de sa solitude, humilié de sa petitesse, ennuyé de sa magnificence, il abandonne ces portiques, ces dômes, ces vastes enfilades aux regards des passans, *transeuntibus*, & se retire dans un étroit réduit, comme repoussé par la Nature dans les limites du besoin.

C'eſt encore pis pour les objets de cupidité, que pour ceux de luxe & de faſte. C'eſt l'imagination qui perſuade à l'homme ambitieux qu'il ne peut ſe paſſer de crédit, d'autorité, de domination; que ce n'eſt pas la peine de vivre, ſi l'on ne vit pas environné d'une multitude inférieure à ſoi, dépendante & obéiſſante; que la tranquillité, la liberté, l'égalité ſur-tout, ne ſont des biens que pour le ſtupide vulgaire; qu'il eſt de ſa nature à lui, & de l'eſſence de ſon ame de tendre ſans ceſſe plus haut.

C'eſt elle qui perſuade à l'avare que le préſent n'eſt rien, que l'avenir eſt tout; que ſa jeuneſſe ne ſauroit trop accumuler & enfouir pour raſſaſier ſa vieilleſſe; que de nouveaux beſoins l'attendent; qu'il ne ſouffre que pour jouir; que l'heure n'en eſt pas venue, mais que les privations d'aujourd'hui lui préparent les jouiſſances de ce *demain* qui n'arrive jamais.

Je ne pénètre point dans les miſères d'un ſerrail: je veux bien laiſſer ſous le voile les humiliations de la vanité châtiée par la

Nature ; mais, à l'égard de nos mœurs, j'obſerve que c'eſt encore l'imagination qui perſuade à une jeuneſſe exaltée, que le bonheur eſt dans l'agitation, l'inconſtance & la nouveauté ; que ce qui lui manque eſt toujours meilleur que ce qu'elle poſſède ; que l'inquiétude même du deſir eſt la preuve qu'elle n'a pas trouvé ce qui doit le fixer ; que tant que l'eſpérance eſt trompée, le changement eſt légitime ; que puiſque le *bonheur* ſe cache, il eſt permis de le chercher ; & que s'il nous fuit, il faut bien y renoncer, ou le pourſuivre. Enfin c'eſt l'imagination qui engendre, au ſein de l'opulence, cet eſſaim renaiſſant de goûts capricieux, de prétentions frivoles, de fantaiſies paſſionnées, eſpèces d'inſectes légers, éphémères & dévorans, qui ne laiſſent aucun repos.

Quand l'imagination a produit cette foule de biens & de maux que la Nature déſavoue, l'opinion les adopte, & les réaliſe à ſa manière, en attachant aux uns la ſuprême félicité, l'eſtime, l'honneur & la gloire ;

aux

aux autres l'idée du malheur, le mépris, l'humiliation, la honte. Alors, vous demandez ſi le *bonheur* eſt indépendant, & au-deſſus de l'opinion !

L'affirmative feroit du ſtoïciſme; & nous en ſommes loin. Mais je réponds, 1°. que les erreurs de l'opinion ſont des vices de ſociété, dont le remède eſt, comme je l'ai dit, dans de meilleures inſtitutions; & que s'il ne dépend pas de chacun de nous d'en purifier ou d'en tarir la ſource, au moins cela n'eſt-il pas impoſſible à la ſageſſe vigilante d'un gouvernement ſecondé par la Nature & par le Tems : car pour peu qu'on les aide, ou qu'on ne les contrarie pas, le Tems & la Nature ramènent tout à la Raiſon. Je réponds, 2o. que l'opinion eſt un mot équivoque, dont on abuſe tous les jours; que l'opinion, qui eſt la reine du monde, & qui a droit de l'être, n'eſt pas l'opinion fantaſque & paſſagère du petit cercle où vit chacun de nous; que l'opinion univerſelle, unanime, & durable, eſt moins injuſte qu'on ne penſe; qu'on lui donne ſouvent plus

qu'elle ne demande, qu'on ſe fait même; ſous ſon nom, mille néceſſités qu'elle n'impoſe pas; que le plus ſouvent elle ſert de prétexte à des excès qu'elle condamne, à des folies qu'elle blâme; qu'on fait ſemblant de prendre la mode pour l'uſage, la vanité pour la décence, & qu'à l'obligation d'imiter ſes ſemblables, on ajoute preſque toujours le deſir de les effacer. C'eſt ainſi que le luxe renchérit ſur lui-même, & qu'on ſe ruine en proteſtant qu'on ne donne à ſon faſte que ce qu'on ne peut refuſer aux bienſéances de ſon état. C'eſt ainſi que pour ſoutenir ſon nom & ſa naiſſance, on fait ſouvent ce que l'opinion, conſultée, appelleroit ſe dégrader & s'avilir.

L'eſtime publique eſt ſans doute un bien très-précieux; & malheur à qui la mépriſe. Mais voyez à quoi cette eſtime eſt réellement attachée. Aux richeſſes? Non: car dans les mains de l'homme avide, injuſte, ſordidement intéreſſé, les richeſſes ſont mépriſées. Aux grandes places? Non: car dans les hauts emplois, l'indignité & l'incapacité n'en ſont

que plus en évidence; & jamais la médiocrité n'eſt plus ſévérement jugée & rabaiſſée, que lorſqu'elle contraſte avec des fonctions qu'elle ne peut remplir. Au pouvoir? Non: car entre les Rois même, l'eſtime publique en choiſit & s'en réſerve un petit nombre, auxquels ſes hommages ſont dûs.

Ainſi l'opinion n'a pas tous les torts qu'on lui attribue. Au reſte, ou elle s'accorde avec la conſcience de l'homme de bien; & alors elle lui eſt ſacrée: ou elle eſt contraire à ce juge intérieur; & alors, entre ces deux guides, il n'y a point à balancer: ou elle lui eſt indifférente; & alors combien peu de circonſtances dans la vie, où elle s'oppoſe au *bonheur*?

Dans le monde même, où l'on a mis toute ſon exiſtence au-dehors, je crois voir que ſi l'on eſt eſclave de cette opinion légère, qui varie comme les modes, & qui elle-même en eſt une, ou n'en dépend qu'autant qu'on le veut bien. Ce ridicule que l'on craint tant, n'eſt pas toujours la peine de qui oſe être ſage en préſence de la folie;

& des mœurs ſimples, innocentes, d'autant plus propres au *bonheur* qu'elles s'éloignent moins de la nature, ſont encore le plus reſpectées. Ce monde eſt vain ; mais il permet d'être plus ſolide que lui. Le vice ne ſe moque que d'un vice plus mal-adroit ; la vanité, que d'une vanité plus déplacée ou plus ſotte qu'elle. Si cependant la corruption alloit au point que la vertu fût obligée de ſe cacher ou de rougir, ce ne pourroit qu'être la faute d'un gouvernement lâche & corrompu lui-même. Mais non, dans aucun tems il ne ſera honteux de ſe renfermer dans les bienſéances & les devoirs de ſon état, d'y garder cette modeſtie qui s'accorde ſi bien avec la dignité, & cette modération qui laiſſe à la fortune ſi peu de priſe & d'aſcendant ſur le *bonheur ;* de le placer dans les jouiſſances d'une ame vertueuſe & calme, dans la tendreſſe mutuelle des affections domeſtiques, dans les liens de l'amitié, de la nature, & de l'amour ; en un mot, dans des biens qui ne coûtent aucune veille à l'ambition, aucun dégoût à la fierté, aucun

ſoupir à l'innocence, aucun regret à la vertu. Et non-ſeulement ce *bonheur* n'aura rien d'humiliant aux yeux d'un monde qui ne le connoît pas ; mais il ſera, pour ce monde même, un ſpectacle impoſant, & un exemple révéré.

Mais le plus grand ennemi des choſes ſimples & communes, & par conſéquent du *bonheur*, c'eſt l'amour-propre, qui n'eſtime que les diſtinctions qui le flattent, & qui ne faiſant aucun cas des biens faciles qu'il poſſède, ſe croit toujours injuſtement fruſtré des biens qu'il ne poſſède pas.

Comment l'homme, en qui cet amour exceſſif de ſoi-même eſt difficile, épineux, jaloux, impatient; comment l'homme, perſuadé qu'il ne doit rien, & que tout lui eſt dû; comment cet homme, qui mépriſe les dons communs de la Nature, par la raiſon qu'elle en eſt prodigue; qui voudroit qu'il y eût pour lui ſeul un air, une lumière, un ſommeil exquis comme ſes vins & ſes parfums; qui de ſa vie ne s'eſt félicité de reſpirer & de voir le jour; qui compte même

pour peu de chose les avantages de la fortune, puisqu'elle en a favorisé plus que lui, & à son préjudice, mille gens qu'il en croit indignes, ou beaucoup moins dignes que lui; comment cet homme, qui, dans l'ordre & les devoirs de la société, ne voit que les gênes qu'elle lui impose, & ne daigne pas regarder aux commodités qu'elle lui procure; qui se croit spécialement destiné à être servi, protégé, maintenu dans ses jouissances, & qui gémit d'être soumis aux loix qui font sa sûreté; qui voit le cours de sa fortune comme le cours immuable des astres, & les privilèges de sa naissance comme un anneau indissoluble de la chaîne de l'Univers; comment cet homme enfin, qui croit que la Nature & la Fortune d'intelligence n'ont dû s'occuper que de lui, & en lui prodiguant tous les biens lui épargner toutes les peines; comment se croiroit-il heureux? La maladie, la douleur & la mort, sont des monstres qui l'épouvantent; un événement qui le contrarie le révolte; il ne sauroit souffrir d'obstacles à sa volonté; tout

ce qui l'afflige l'irrite; & quant aux biens dont il jouit, ce n'eſt jamais aſſez: nulle compenſation dans ſes calculs, jamais un coup-d'œil en arrière; ou s'il apperçoit l'homme inférieur à lui, c'eſt encore d'un œil d'envie. « Qu'a fait au ciel ce laboureur, » dit-il, pour être plus ſain, plus robuſte, » plus gai que moi »? Ce qu'il a fait? Il a eu, par inſtinct, la ſageſſe de Marc-Aurèle; il s'eſt accommodé à ſa condition, il a obéi à ſa deſtinée, il a trouvé dans ſon état un exercice ſalutaire, il a joui des dons de la Nature, & n'en a mépriſé aucun. Hélas! ce laboureur lui-même ne connoît pas encore aſſez le prix des biens qui lui ſont accordés, de ce ſommeil exempt de trouble, de ce réveil ſerein, de cette belle aurore dont la ville ne jouit point, de cet air pur & parfumé d'une riante matinée, de ce travail égayé par ſes chants & par les concerts des oiſeaux, de ce repas que ſa compagne lui apprête, comme Theſtilis, ou de ces mets du bon Tityre, de la fraîcheur de l'ombre qui lui donne l'aſyle contre les

ardeurs du midi, de ce retour, le ſoir, dans ſa cabane, où les careſſes de ſes enfans le délaſſent de ſon labeur. Ce qui lui manque pour être encore bien plus heureux, c'eſt une réflexion éclairée ſur la différence de ſon état avec celui de l'homme ambitieux, ou de l'opulent déſœuvré.

O fortunatos nimium, ſua ſi bona norint
Agricolas! quibus ipſa, procul diſcordibus armis,
Fundit humo facilem victum juſtiſſima tellus!
(Virg. Georg. L. II.)

Il y a, pour l'homme, un mal réel qui vient de la Nature: c'eſt la douleur. Il y en a un qui vient de la Société: c'eſt la véritable indigence. Nul être vivant & ſenſible ne peut ſe rendre inacceſſible à l'un; mais par-tout le travail doit pouvoir garantir de l'autre. Un crime irrémiſſible de la ſociété feroit que la miſère fût inévitablement attachée à la vieilleſſe de l'homme qui nourrit les hommes, ou de l'artiſan qui les ſert, ou du ſoldat qui les défend. Voilà le malheur véritable, dont ceux qui gouvernent les

peuples ſont reſponſables à la terre & au ciel. Tout le reſte eſt de fantaiſie, de caprice, de vanité, de corruption dans les mœurs, de négligence à faire prendre au naturel le pli des bonnes habitudes. De-là ces ruiſſeaux d'amertume qui ſe répandent dans tous les Etats, & qui empoiſonnent, dans le cœur des pères, des mères, des enfans, les ſources du bonheur domeſtique; &, par une influence encore plus étendue & plus funeſte, les ſources du bonheur public.

Mais juſqu'ici j'ai paſſé ſous ſilence trois grandes cauſes de malheur, qui toutes trois ſont dans le cœur de l'homme : le caractère, les paſſions, & l'ennui.

Depuis la colombe juſqu'au vautour, depuis le tigre juſqu'à l'agneau, il n'y a point de caractère dans la nature qui ne ſe trouve dans l'eſpèce humaine. Or, dans une ſociété compoſée de ce mélange, comment imaginer la ſûreté, la paix que le bonheur ſuppoſe? Comment les pigeons ſeroient-ils heureux parmi les vautours? les moutons

au milieu des loups? les daims & les chevreuils entre les lions & les tigres? C'eſt-là le prodige des loix. C'eſt par elles que la foibleſſe & la timidité ont été protégées, la force contenue, l'audace réprimée, la férocité même enchaînée, ou ſoumiſe au frein. Et cela prouve que, dans l'eſpèce humaine, la multitude eſt perfectible; que ſon caractère primitif fut ſauvage & non pas féroce; que les méchans y font le petit nombre; que non-ſeulement l'homme eſt docile & doux par foibleſſe, mais qu'en lui la raiſon, qui fit les loix, fut ſecondée du courage qui les ſoutint; que la Nature, en lui donnant de l'énergie, ne l'a décidé le plus communément ni vers le bien ni vers le mal; que ſuſceptible de l'un & de l'autre, ſon caractère primitif tient le milieu entre les deux extrêmes; & que ſa fougue même eſt celle ou du taureau ou du cheval que l'éducation peut dompter.

Si donc la volonté publique, ou la raiſon d'utilité commune, a eu la force d'aſſujettir la liberté nuiſible des individus mal-faiſans;

cet afcendant, que la Nature lui avoit donné, fubfifte encore; & c'eft aux loix à l'exercer. Elles l'exercent réellement fur des naturels indomptables & que rien ne peut adoucir. Tous les grands crimes font punis; & à mefure que la malice devient plus adroite & plus diffimulée, les loix, de leur côté, deviennent plus vigilantes & plus actives. Mais une infinité de vices leur échappent, qui font encore, en dépit des loix, le malheur des fociétés.

L'œil de la loi ne peut pénétrer dans l'intérieur des familles, pour voir la tyrannie fecrète qu'exerce un homme dur & cruel fur fa femme & fur fes enfans, pour voir les larmes que l'ingratitude ou les déréglemens d'un fils arrachent des yeux d'un bon père : il eft trop vrai. J'avouerai même, que par-tout où des vices, que les loix ne répriment pas, portent le trouble, la défolation, la honte ou la ruine, il feroit infenfé d'y chercher le bonheur ; & fi, en parcourant nos villes opulentes, on me demande s'il y a des malheureux, je répondrai

qu'elles en ſont peuplées; je répondrai que, par d'autres cauſes, nos campagnes en ſont couvertes. Mais ces malheureux, eſt-ce la Nature qui les a faits? C'eſt ce que nous cherchons.

Il eſt poſſible qu'elle ait produit quelques caractères féroces, quelques ames d'une âpreté, d'une dureté inflexible, d'une violence indomptable, d'une baſſeſſe dont le vice & l'opprobre ſoient l'aliment: *amica luto ſus.* Mais des hommes qui naiſſent tels, & que rien ne peut corriger, doivent être connus pour tels. L'enfance ni l'adoleſcence ne ſavent rien diſſimuler; & des vices auſſi marqués ſe diſtinguent parmi la foule. Pourquoi donc, ſur de tels indices, l'homme naturellement vil ou malfaiſant ne reſte-t-il pas iſolé, dans un célibat ſolitaire? Doit-il y avoir des alliances pour un être qui annonce le malheur ou la honte à tout ce qui naîtra de lui? Donner le ſoin d'une telle police au Gouvernement, ce ſeroit trop en exiger; ce ſeroit auſſi compromettre, me dira-t-on, la liberté publique. Oui, j'en

conviens. Mais les Légiſlateurs domeſtiques, les pères & les mères, peuvent-ils vouloir qu'un tel monſtre donne des enfans à leur fille ? & qu'elle-même ſoit eſclave d'un ſi déteſtable tyran ? Le mariage devroit être comme la digue qui écarteroit l'écume de la ſociété ; & le grand crime des mauvais choix, que l'orgueil, la cupidité, l'ambition, la négligence, au moins, & la légéreté font faire, ce crime une fois extirpé, où feroient les maux domeſtiques qu'on attribue à la Nature ? Où feroient bientôt la plupart des cauſes du malheur public ? Le mariage eſt la ſource commune des bonnes & des mauvaiſes mœurs : vices, vertus, tout en dérive ; c'eſt donc lui qu'il faut épurer.

A l'égard du commun des hommes, (& c'eſt la multitude qu'il faut conſidérer), s'il n'eſt pas vrai qu'ils naiſſent bons, au moins ne naiſſent-ils pas méchans. S'ils annoncent un caractère, ce caractère eſt communément indécis entre un nombre à-peu-près égal de vertus & de vices qui lui ſont analogues ; & il dépend de l'éducation, de l'exemple,

de l'habitude, de l'incliner d'un côté ou de l'autre. Il eſt comme l'Hercule de Xénophon, *in bivio*. Or, ces moyens d'améliorer, de perfectionner les mœurs publiques, ſont évidemment les moyens d'accroître la ſomme du bonheur.

Mais quels fruits peut-on recueillir des meilleures inſtitutions, ſi, avant leur maturité même, ces fruits ſont ravagés par les orages des paſſions ?

Avant de répondre à cette objection, ſi ſérieuſe en effet, commençons par rendre grace à la Nature d'avoir donné à l'homme des paſſions modérées, comme la crainte, l'eſpérance, le deſir, la douce pitié, les inclinations mutuelles de l'amitié & de l'amour. Ces affections, à l'égard de notre ame, ſont comme pour un arbre jeune & flexible, ces vents légers qui agitent ſes rameaux, & font même ployer ſa tige; mais qui, au lieu de le briſer, de l'affoiblir, de le laiſſer courbé, ne font que donner à ſa ſève une circulation plus libre & plus rapide, affermir ſes racines, développer ſes

forces, & le rendre à la fois plus ſouple & plus nerveux. Le mouvement de l'ame en eſt la vie; & tout ce qui, ſans douleur, exerce ſa ſenſibilité, la fait jouir agréablement d'elle-même : juſques-là qu'il y a des peines qu'elle reſſent avec délices, & préfère à de vains plaiſirs.

Ainſi, toutes les fois que les paſſions ſont tempérées, loin de nuire au bonheur, elles y contribuent; & ni la crainte mêlée d'eſpérance, ni l'inquiétude du deſir que flatte au moins l'illuſion, ni la tendre mélancolie qui ſe nourrit de douces larmes, ne ſont un état malheureux.

Mais le *bonheur* n'eſt-il pas lui-même la ſituation de l'ame qui jouit ſans regrets, ſans deſirs, ſans crainte? — Ajoutez donc ſans eſpérance; & vous aurez défini, non le *bonheur*, mais le ſommeil de l'ame.

Un excès d'aigreur ou d'amertume, dans les liqueurs, nous les rend odieuſes; une pointe, ou ce qu'on appelle un *ſoupçon* de l'un ou de l'autre, pique, éveille & flatte le goût. Il en eſt des voluptés de l'ame comme

de celles des ſens : *ſurgit amari aliquid;* & c'eſt ce qui corrige la fadeur des plaiſirs trop doux, des jouiſſances trop paiſibles. La ſenſibilité, plus ou moins émue, eſt du malheur ou du *bonheur* : ils ne diffèrent que par des nuances, & quelquefois leurs limites ſe touchent.

Venons aux paſſions violentes, & obſervons d'abord que celles qui nous ſont données par la Nature, pour notre propre conſervation, comme la crainte, la douleur, la colère, ou le reſſentiment, ſont preſque toujours irritées, tantôt par l'imagination, tantôt par l'amour-propre, & tantôt par la vanité : par l'imagination, qui exagère le mal qu'on appréhende, ou le mal qu'on éprouve ; par l'amour-propre, qui exagère la malice, ou la gravité du mal que nous a fait, ou qu'a voulu nous faire l'objet de nos reſſentimens ; par la vanité, qui dans la douleur eſt fanfaronne comme dans le plaiſir. La Fontaine l'a obſervé plus d'une fois.

Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs...
On dit qu'on eſt inconſolable ;
On le dit ; mais il n'en eſt rien.

L'excès

L'excès de ſenſibilité n'eſt bien ſouvent en nous qu'une jactance ; & ſi on ſe conſultoit bien, on trouveroit ſouvent qu'on eſt moins malheureux qu'on ne ſe flatte de l'être.

Or, qu'une éducation raiſonnable & ſévère, qu'une habitude priſe dès nos plus jeunes ans, d'apprécier les choſes à leur juſte valeur & notre ſenſibilité même à ſon juſte degré, que cette habitude nous familiariſe avec l'idée du mal, à commencer par celle de la mort, la plus importune de toutes, & qui, toutes les fois qu'elle vient ſe mêler au ſentiment de la douleur, nous rend ſi timides, ſi foibles, ſi impatiens dans la ſouffrance ; que cette première habitude à voir les accidens de la vie, non pas d'un œil ſtoïque, mais de l'œil dont les voit la multitude de nos ſemblables, qui ſous le chaume ſouffrent comme des Epictètes, & meurent comme des Catons ; que cette philoſophie naturelle nous faſſe recevoir le mal tel qu'il nous vient, ſans y ajouter, de notre part, les frayeurs de la prévoyance, les impatiences de l'orgueil, les réflexions irritantes

de l'amour-propre révolté, les fantômes de l'imagination, les angoiffes pufillanimes d'une ame molle & délicate; on fera étonné de voir combien la crainte, la colère, le reffentiment, la vengeance, tous les mouvemens paffionnés qui naiffent de douleur & de privation, feront plus foibles & moins fréquens.

Il eft encore bien plus facile de modérer la fougue des paffions factices, comme l'ambition, ce compofé d'orgueil & de vanité exaltée; comme l'amour, ce fentiment dont l'imagination a pris la quinteffence pour en faire un poifon fubtil & violent; comme l'envie & la jaloufie, qui, dans le même laboratoire, font devenues le *fublimé* de l'ambition & de l'amour.

Ce que les paffions, en général, ont de plus âcre & de plus cuifant eft idéal, métaphyfique: ce font des germes que le vent de l'opinion, le fouffle de la mode a jettés dans la tête des hommes, & qui, par l'affinité naturelle des fentimens avec les idées, fe font répandus dans les cœurs. Or, le

grand principe de l'inſtitution, ſoit morale, ſoit politique, c'eſt que rien d'étranger au cœur humain n'y peut jetter de profondes racines, & que les vices de l'habitude s'extirpent auſſi infailliblement par une habitude contraire, que dans un champ bien cultivé ſe détruiſent les herbes venimeuſes ou nuiſibles à la moiſſon.

Quant aux moyens de diſtinguer ce qui, dans les paſſions humaines, eſt de mode ou de fantaiſie, & ce qui en eſt inhérent & propre au naturel du cœur humain; qu'on obſerve dans des mœurs ſimples & voiſines de la Nature, à quoi ces paſſions ſe réduiſent : on verra que ni l'ambition, ni l'amour jaloux, ni l'envie n'y troublent le repos de l'homme; que s'il ſouhaite un état meilleur, c'eſt un état contigu au ſien; qu'il le ſouhaite modérément; & que ce deſir ne lui vient qu'accompagné de l'eſpérance; que dans l'amour qu'il a pour ſa compagne, & que ſa compagne a pour lui, les raffinemens d'une vanité difficile, inquiète, ombrageuſe, n'entrent pour rien; qu'une imagination

fantasque n'a pas le loisir d'analyser ce goût mutuel, ce penchant qui les attache l'un à l'autre; qu'ils ne pensent pas même à distinguer leur ame de leurs sens; qu'ils jouissent sans raisonner, & que pour être heureux, il leur suffit d'être contents. L'ennui, la maladie épidémique d'un monde corrompu par l'opulence & par l'oisiveté, ne leur est pas connu: ce qui pour nous en seroit le remède, en est pour eux le préservatif. Mais quel seroit donc ce remède? L'ennui est une inquiétude accompagnée d'inertie, un besoin vague & paresseux de changer de situation: c'est l'activité naturelle, contrariée par la mollesse; c'est le tourment d'une ame qui nage dans le vuide, qui se consume en desirs sans objet, qui voudroit jouir sans savoir de quoi, & qui, lasse du repos même, n'a pas la force d'y renoncer. L'ennui est un enfant du luxe: l'abondance, la satiété, le dégoût le font naître; de frivoles amusemens, des plaisirs artificiels & passagers l'écartent, mais pour un moment: il revient bientôt sur sa proie; & si les

paſſions la lui arrachent, ce n'eſt que pour la déchirer. Le ſeul remède facile & doux pour en guérir, c'eſt le travail; c'eſt le travail du corps, pour l'homme dont l'ame eſt dans les ſens; c'eſt le travail de l'eſprit, pour l'homme à qui l'éducation a fait une habitude de l'exercice de la penſée; & ce remède eſt infaillible.

Celui-là ſeul a donc le droit de ſe plaindre que la Nature lui a fait un tourment de l'ennui, qui, dans ſa ſituation, ne peut ſe procurer une occupation qui l'attache; & j'oſe dire que ce malheureux eſt un être dénaturé.

Je n'indiquerai point aux différentes claſſes de la ſociété, l'emploi du tems qui nous échappe: les ſeuls devoirs, & des devoirs ſacrés, le rempliroient pour la plupart des hommes; & s'ils diſent que leur état leur impoſe des ſoins qu'ils ne ſauroient goûter, & que c'eſt-là, pour eux, une ſource d'ennui, je les plaindrai comme des malades que leur ſituation incommode; mais cette maladie, je ne l'appellerai que pareſſe, ou que vanité.

Il eſt poſſible cependant que quelques ames d'une vigueur & d'une élévation rare, que quelques génies d'une étendue & d'une force extraordinaire, ſe ſentant nés pour les grandes choſes, & déplacés par la fortune, trop loin au-deſſous de leur ſphère, éprouvent le dégoût des occupations communes; & le tourment d'une activité qui cherche avec inquiétude des intérêts dignes de la fixer.

Mais à cela je crois pouvoir répondre, que très-peu d'hommes, à ce titre, ont le droit d'être malheureux; que le plus grand nombre de ceux que la fortune, à les entendre, a méconnus & déplacés, trouveroient des conſolations dans la connoiſſance d'eux-mêmes, & dans les objets qu'ils dédaignent des occupations meſurées à l'étendue de leurs talens; que la fortune eſt, à leur égard, aſſez, & bien plus qu'ils ne penſent, de concert avec la Nature, qu'ils ne ſont pas auſſi depayſés qu'ils ont le malheur de le croire; & que ſi leur ambition, plus modérée, devient plus juſte, tout ſera pour eux de niveau.

Quant à ceux qui, ſans ſe flatter, peuvent ſouffrir de n'être pas mis à leur place, ils doivent plaindre la ſociété d'être privée de leurs travaux, faire ſentir leur influence au cercle étroit qui les entoure, imprimer en petit le caractère de leur ame aux actions communes de la vie, voir de la dignité dans l'exercice obſcur d'une activité bienfaiſante, ennoblir à leurs yeux les devoirs de l'homme privé, ſe ſouvenir que Sully, Catinat, d'Agueſſeau, ont ſu s'accommoder du bonheur domeſtique; que des hommes d'une ſupériorité non moins inconteſtable, après avoir été, dans le ſénat de Rome, les lumières de la patrie, & à la tête des armées les inſtrumens de ſa grandeur, alloient, en quittant les faiſceaux, & en dépoſant au capitole les monumens de leurs victoires, goûter, dans une humble retraite, les plus grands biens qui ſoient donnés à l'homme, la vénération publique, le reſpect & l'amour d'une famille vertueuſe, & la familiarité intime d'un petit nombre de vrais amis.

Mais s'il leur faut encore d'autres conſo-

lations, qu'ils penſent que, dans les grandes places, ceux même qui en ſont les plus dignes, peuvent trouver la gloire, mais non pas le bonheur; que c'eſt bien là qu'on le mérite, mais que ce n'eſt jamais que loin de là qu'on en jouit: *Sudandum eſt his, pro communibus commodis, adeundæ inimicitiæ, ſubeundæ ſæpè pro republica tempeſtates, cum multis audacibus, improbis, nonnunquàm etiam potentibus dimicandum.* (Cic. pro Cœlio.)

MÊLANGES
DE POÉSIES.

ODE
SUR LA BATAILLE DE FONTENOI.
1745.

QUELLE épouvante foudaine,
France, a glacé tes efprits?
Et de la Meufe à la Seine,
Que nous annoncent tes cris?
Ah! c'eft la main de la Parque
Qui menace ton Monarque.
Dieux, écartez ce revers.
Oui, Grand Roi, les Deftinées
Vont prolonger tes années,
En faveur de l'Univers.

Jours de douleur & d'alarmes;
Faites place au plus beau jour.
Dans nos yeux noyés de larmes,
Brille la joie & l'amour.
De la commune allégreffe,
Jufqu'au tranfport de l'ivreffe;
L'heureux délire eft monté.
Dieux, & vous Rois, leur image,
Le voilà, ce pur hommage
Qu'obtient de nous la bonté.

Il vit, ce Roi qui nous aime;
Tout ſe ranime avec lui.
Au plaiſir la douleur même
Daigne ſourire aujourd'hui (1).
L'Avarice eſt libérale;
La Pauvreté, ſa rivale,
Fait des efforts inouïs (2).
L'Art s'épuiſant en miracles,
De mille nouveaux ſpectacles
Frappe les yeux de LOUIS.

Quel triomphe! quelle fête!
O le plus doux des vainqueurs,
Ta véritable conquête
Fut la conquête des cœurs.
Du palais à la chaumière,
Comme une vive lumière,
Le bonheur s'eſt répandu:

(1) Dans l'illumination de Paris, pour la convaleſcence de Louis XV, on vit ces mots écrits en lettres de feu à la grille d'une priſon : *Gaudet & ipſe dolor.*

(2) La même nuit l'on apperçut, au coin d'une rue, un Savoyard, qui, d'une chandelle coupée en quatre, faiſoit, ſelon ſes moyens, une illumination ſur les quatre coins de ſa ſelette, le ſeul eſpace qui fût à lui. Les filles de joie furent trois jours déſintéreſſées. Ces traits expriment naïvement quel eſprit animoit le peuple.

Ton peuple eſt une famille,
Et ta Nobleſſe une fille
A qui ſon père eſt rendu.

Il vit, mais c'eſt pour la gloire;
Et par un ſublime effort,
Il revole à la victoire,
Sortant des bras de la mort.
Tournai, puiſſante barrière,
D'une attaque meurtrière
Voit l'appareil menaçant.
L'Anglois vole à ſa défenſe;
Mais cette fière eſpérance
S'évanouit en naiſſant.

O toi, mon guide & mon maître;
Poëte illuſtre (1), après toi
M'eſt-il permis de paroître
Dans les champs de Fontenoi?
Oui, les hôtes des bocages
Voltigent ſous les feuillages
Dont leur nid eſt entouré,
Quand l'Aigle, au-deſſus des nues,
Par des routes inconnues,
Fend l'élément azuré.

(1) Voltaire.

Tel que du haut des montagnes,
Dans un ſilence effrayant,
S'avance ſur les campagnes
Un nuage foudroyant:
Le murmure du tonnerre
Bientôt annonce à la Terre
Le choc des vents en fureur;
Et déjà ſur les rivages
Que menacent leurs ravages,
Se promène la Terreur.

Telle à Fontenoi s'avance
La phalange des Anglois.
La mort repoſe en ſilence
Dans ſes bataillons épais.
De ſes flancs, à ſon paſſage,
Comme du ſein du nuage,
L'éclair commence à jaillir.
A travers ce feu rapide,
Toute une armée intrépide
Se diſpoſe à l'aſſaillir.

Pour le combat qui s'apprête,
En les voyant ſe ranger,
Grand Roi, ton fils, à leur tête,
Veut courir même danger.
A ce beau feu qui l'inſpire,
D'un ſévère & doux empire

Oppose tout le pouvoir.
Et puisse, long-tems encore,
Dans ce prince qu'on adore,
Se prolonger notre espoir !

La colonne, d'un pas ferme,
Traversant nos bataillons,
De la flamme qu'elle enferme
Vomit d'affreux tourbillons.
De cette enceinte mouvante,
Le carnage & l'épouvante
Environnent les remparts.
Sur les ailes de la foudre
La mort vole, & dans la poudre
Nos plus vaillans sont épars.

Vingt légions autour d'elle
Ont eu beau se rallier ;
Sous une grêle mortelle
L'airain les force à plier.
Maurice, qui les commande,
Les yeux au ciel, ne demande
Qu'à ranimer sa langueur ;
Et dans un corps qui succombe,
Son ame, au bord de la tombe,
Retrouve encor sa vigueur.

De ſes courſiers hors d'haleine
Bellone preſſe le flanc ;
Et des ſillons de la plaine
Leurs pieds font jaillir le ſang.
Il vole autour de l'enceinte,
Et d'une voix preſque éteinte,
Il raſſemble auprès de lui
Cette Nobleſſe guerrière,
Qui du Trône eſt la barrière,
Et qui du ſceptre eſt l'appui.

Tel, quand la tempête gronde
Sur les pâles matelots,
On nous peint, du Dieu de l'onde,
Le char roulant ſur les flots.
Sa redoutable parole
Impoſe aux enfans d'Eole ;
Le calme naît, le jour luit.
Sous lui les ondes fléchiſſent ;
Et des bords qu'elles blanchiſſent,
Elles retombent ſans bruit.

L'Anglois lui-même, au ſilence
Que Maurice a commandé,
S'étonne, héſite & balance,
Par ce calme intimidé.
« Quoi ! dans le ſang où l'on nage,
Dit-il, au ſein du carnage,

Que

Tout reſte immobile encor »!
Cependant Maurice éclaire
Cette valeur téméraire,
Dont il arrête l'eſſor.

François, dit-il, tant d'audace
Ne vous mène qu'à la mort.
Pour ébranler cette maſſe
Le fer n'eſt pas aſſez fort.
De votre ſang moins prodigue;
Laiſſez-moi rompre la digue
Que vous attaquez en vain;
Et pour vous frayer la voie,
A l'airain qui vous foudroie
Faiſons répondre l'airain.

Au même inſtant l'airain tonne;
On voit l'Anglois s'ébranler.
L'impénétrable colonne
Chancelle & va s'écrouler.
« L'effet remplit mon attente;
Dit Maurice; elle eſt flottante.
Maiſon du Roi, commencez;
Venez, enfans de l'Irlande,
Et vous, invincible bande,
Fiers Neuſtriens, avancez ».

De tous côtés ſe renverſe
Le boulevard ruiné.

Ce que la fuite en difperfe,
Par le glaive eft moiffonné.
Sous nos drapeaux qu'elle venge,
La victoire enfin fe range:
L'air retentit de fes cris ;
Et d'une armée intrépide,
Qui croyoit l'avoir pour guide,
On ne voit que les débris.

Les plaines en font couvertes ;
Et dans les mêmes fillons
La Mort étale les pertes
De nos meilleurs bataillons.
Fière, aux enfers elle envoie
L'une ainfi que l'autre proie ;
Et d'un œil indifférent,
Elle voit dans la pouffière
L'Anglois fermer la paupière
Près du François expirant.

De ce fpectacle funefte
Loin d'enivrer fon orgueil,
LOUIS, fenfible & modefte,
Fortune, y voit ton écueil.
Il fe fouvient qu'il eft homme:
En gémiffant il vous nomme,
Guerriers qu'il laiffe au tombeau ;

Et consterné de sa gloire,
Il accuse la victoire
Qui lui coûte un sang si beau.

O Victoire ! ô vaine idole !
Les voilà donc ces autels,
Où, d'âge en âge, on immole
La jeune fleur des mortels !
Est-ce pour plaire à des maîtres
Que nos barbares ancêtres
Nous ont transmis leur fureur ;
Et pour flatter quelques Princes,
Que tu changes nos provinces
En des théâtres d'horreur ?

De ta faveur inconstante
Puissent les Rois éblouis,
Te voir cruelle & sanglante ;
Te voir des yeux de LOUIS !
Puissent les peuples s'instruire,
Que ce n'est qu'à les détruire
Que servent les Conquérans ;
Et que deux lustres de guerre ;
Font plus de maux à la Terre,
Que n'en feroient vingt tyrans.

POËME

Qui remporta le Prix de l'Académie Françoife en 1746.

Le fujet, donné par l'Académie, étoit: *La gloire de Louis XIV perpétuée dans le Roi fon fucceffeur.*

LA France dans nos jours tranquille & floriffante,
D'un joug qu'elle chérit, jadis impatiente,
Fut prête à fuccomber fous fa propre valeur :
Sa funefte vertu fervoit à fon malheur.
Le mérite jaloux, inquiet, indocile,
Allumoit les flambeaux de la guerre civile.
LOUIS-LE-GRAND parut; les cœurs furent foumis.
Il remit la balance & le glaive à Thémis.
L'Europe, en l'admirant, craignit d'avoir un maître :
Cette crainte annonçoit qu'il méritoit de l'être.
Il traîna fur fes pas les peuples enchaînés,
Et demanda la paix aux vaincus étonnés.

O paix! heureufe paix! ton olivier fertile
Vit fleurir les talens fous fon ombre tranquille;
L'abondance renaître, & les Arts cultivés
Dès leur premier effor à leur comble arrivés.
Beau fiècle! où réunit la Nature féconde
Les prodiges femés dans les âges du monde.

Mais des mains des mortels, ouvrages inconſtans !
Sur un cercle rapide entraînés par le Tems,
Les empires, les arts, naiſſent, brillent, s'étendent;
S'élèvent à leur terme, & bientôt redeſcendent.
C'eſt ainſi que la mort du ſecond des Céſars
Couvrit d'un voile ſombre & le Trône & les Arts;
Que ſous Léon-le-Grand les Muſes rétablies,
Dans la tombe avec lui furent enſevelies.

De l'empire François quel ſera donc le ſort ?
LOÜIS meurt; quel eſpoir nous reſte après ſa mort ?
Les lys que cultiva la main de ce Monarque
Vont-ils être abattus ſous la faux de la Parque ?
Non, ils ſont immortels; la tige des Bourbons,
Floriſſante & féconde en dignes rejettons,
Sans ceſſe, en vieilliſſant, de rameaux ſe couronne,
Prompte à les remplacer quand le tems les moiſſonne.

France, tourne les yeux ſur ton Maître nouveau;
De ſon Aieul auguſte, auprès de ſon berceau,
Contemple le génie attentif & fidèle :
Il veille autour de lui, le couvre de ſon aile.
La Vérité dès-lors commence à l'éclairer :
Tems heureux ! où ſans crainte elle oſe ſe montrer.
Bientôt ſoutenant ſeul le poids du diadême,
Au deſtin de l'Etat il préſide lui-même;
Et rival du Héros dont il maintient les loix,
Il eſt l'appui, l'exemple, & le vainqueur des Rois.

Comme lui peu jaloux de la funeſte gloire
Que ſur ſes pas ſanglans amène la victoire,
L'aveugle Ambition n'a point armé ſon bras :
Juſte, ami de la paix, content de ſes Etats,
Il veut les rendre heureux, & non pas les étendre.
Je vous atteſte tous, peuples qu'il ſut défendre,
Remparts qu'il renverſa, trônes qu'il a donnés ;
Parlez, Belges ſoumis, Bataves conſternés,
Répondez, fiers Anglois, qu'irrite ſa puiſſance.
L'intérêt vous remit ſa trompeuſe balance ;
L'Équité met la ſienne en ſes auguſtes mains.
Tremblez, peuples jaloux du repos des humains.
En arborant l'olive il fait briller l'épée.
En vain par vos complots l'Europe fut trompée ;
Il va couper leur trame, il marche, il vient à vous.
Secondez ſa juſtice, ou bravez ſon courroux.
Choiſiſſez. Vous voulez que Bellone en décide ;
Voyez ſi le plus juſte eſt le moins intrépide.
Que tous vos bataillons uniſſent leurs efforts ;
De l'Eſcaut & du Rhin qu'ils inondent les bords ;
Fiers rivaux de ce Roi que votre ligue honore,
Son aieul vous vainquit ; ſon aieul vit encore.
Tel que vous l'avez vu ſur des murs foudroyés,
Ou ſubjuguant du Rhin les deux bords effrayés,
Tel il paroît encor dans ſa vivante image.
C'eſt lui. Reconnoiſſez ce tranquille courage.
C'eſt lui qui du Germain repouſſe la fureur,
Qui, ſortant de ce lit de triſteſſe & d'horreur,

Où la faux de la mort fut sur lui suspendue,
S'arrache aux cris plaintifs de la France éperdue,
Et du salut des siens seulement occupé,
Vient braver le trépas dont il est échappé.
Il voit cette colonne épaisse, impénétrable,
Etonner des François l'ardeur infatigable;
Il voit tout le péril, le brave & le soutient,
Anime ses guerriers, les guide, les retient;
Il triomphe, & du haut de son char de victoire
Il appelle la Paix dans le champ de sa gloire.
Aux ennemis vaincus, il daigne encor l'offrir,
Les force à l'admirer, & même à le chérir.

Cependant, loin des maux où lui-même il s'expose,
A l'ombre des lauriers son empire repose:
Une sage harmonie en meut tous les ressorts;
Le commerce fécond y répand ses trésors;
D'un éclat sans nuage, à nos yeux revêtue,
La Foi sous ses autels voit l'Erreur abattue;
Et des loix, dans l'Etat, l'inflexible équité,
Entretient la concorde & la sécurité.
Les Arts, enfans du Ciel, les Filles de mémoire,
Que LOUIS couronna des rayons de sa gloire,
Refleurissent encor par son fils éclairés:
François, vous, ni vos Rois, vous ne dégénerez.

PRIÈRE POUR LE ROI.

O toi, dont la main paternelle,
Dans une carrière immortelle,

Guida LOUIS-LE-GRAND jusqu'au bord du tombeau;
Grand Dieu ! donne à ce Roi, qui l'a pris pour modèle,
Des jours encor plus longs, un règne encor plus beau.

ODE

Qui remporta le Prix de l'Académie Françoiſe en 1747.

Le ſujet donné par l'Académie étoit : *La clémence de* LOUIS XIV *eſt une des vertus de ſon auguſte ſucceſſeur.*

ART utile & fatal au monde,
Fléau des peuples que tu ſers ;
Art des combats, ſource féconde
Et de ſuccès & de revers ;
Toi, qui, ſur les débris des armes
Arroſés de ſang & de larmes,
De la paix fondes les autels,
Soutien des loix, appui du crime,
Quelle eſt la plus triſte victime
Des maux que tu fais aux mortels ?

Eſt-ce vous, ſtériles provinces,
De meurtres théâtre fumant ;
Vous, peuples, de l'orgueil des Princes
Et le jouet & l'inſtrument ;
Vous, cités, qu'un vainqueur déſole ;
Vous, Guerriers, que la gloire immole

A de tyranniques projets?
Non, c'eſt un Roi juſte & ſenſible ;
Qui n'achète un règne paiſible,
Qu'au prix du ſang de ſes Sujets.

Les traits que la guerre leur lance ;
Sur mille têtes diſperſés,
Avec toute leur violence,
Contre lui ſeul ſont ramaſſés.
C'eſt un père équitable & tendre ;
Dont la bonté daigne s'étendre
Sur les moindres de ſes enfans ;
Qui, dans d'éternelles alarmes,
De ſes pleurs arroſe leurs armes,
Lors même qu'ils ſont triomphans.

Epouſes au deuil condamnées,
Il entend vos lugubres cris ;
Mères pâles & conſternées,
Avec vous il pleure vos fils.
Quand à ſe venger tout l'invite ;
Dans un ennemi qui l'irrite,
Homme, il chérit l'humanité ;
Et ſon bras ne peut ſe réſoudre
A laiſſer éclater la foudre
Qu'allume en ſes mains l'équité.

Tel fut ce Roi dont la puiſſance
Ne le céda qu'à ſes vertus;
Qui n'exerça que ſa clémence
Sur ſes ennemis abattus;
Ce LOUIS, qu'entouroit la gloire,
A qui les arts & la victoire
Ont fait donner le nom de Grand.
Armé pour la cauſe publique,
Il portoit un front pacifique
Sous les palmes d'un conquérant.

Tandis que, loin de nos frontières,
Son char de triomphe emporté,
Fouloit les Nations entières,
Qu'étonnoit ſa rapidité;
LOUIS en retenoit les rênes:
En butte à de jalouſes haines,
Son cœur ne les connoiſſoit pas:
Toujours prêt à verſer des graces,
La terreur devançoit ſes traces,
La pitié marchoit ſur ſes pas.

Rappelez ces grandes journées,
Peuples, qu'il vit à ſes genoux
Lui tendre vos mains enchaînées,
Et vous préſenter à ſes coups.
Vos regards, où la mort eſt peinte,
N'oſent enviſager ſans crainte

Ce front couvert de majesté.
Ah ! n'y cherchez point la colère :
Vous trouvez un Dieu tutélaire
Dans un vainqueur si redouté.

Il n'est plus, ce sage Monarque;
François, & vos pleurs sont taris!
Il revit, vainqueur de la Parque,
Vous le retrouvez dans son Fils.
Vous voyez ce héros sensible,
Forcé de se rendre terrible,
Gémir sur le sort des Guerriers;
Et quand tout fléchit sous vos armes;
Mêler de génèreuses larmes
Au sang d'où naissent vos lauriers.

Il brise d'une main stoïque
Tous les traits qui lui sont lancés;
Et de l'olive pacifique
Ses foudres sont entrelacés.
Par ses soins, les bords qu'il ravage;
Renaissent du sein du carnage,
Chargés des trésors de la paix.
Ainsi, l'Egypte plus féconde,
S'élève du milieu de l'onde
Qui vient d'engloutir ses guérets.

Qu'à ſes pieds le tombeau s'entr'ouvre,
Qu'à ſes yeux, prêts à ſe fermer,
La faulx de la mort ſe découvre;
LOUIS la voit ſans s'alarmer:
Mais que guidé par la victoire,
Du théâtre affreux de ſa gloire
Il vienne à contempler l'horreur;
O Mort, qu'il voyoit ſans ſe plaindre,
C'eſt-là qu'il apprend à te craindre,
Et qu'il gémit de ta fureur!

Vous que la victoire lui livre,
Guerriers au trépas échappés,
Ne rougiſſez point de ſurvivre
Au revers qui vous a frappés.
En vous, votre vainqueur honore
Une valeur qui brûle encore
De ſe ſignaler contre lui.
Déſarmé par votre diſgrace,
Le même bras qui vous terraſſe,
Vous tend un généreux appui.

Grand Roi, tes ennemis eux-mêmes
Connoiſſent le fond de ton cœur:
Ils ſavent trop que tu les aimes,
Et qu'ils fléchiront leur vainqueur.
Leur audace en vain réprimée,
Leur haine cent fois rallumée

Par l'efpoir de l'impunité ;
Et cette orgueilleufe affurance
Qu'ils oppofent à ta clémence ;
Rendent hommage à ta bonté.

PRIÈRE POUR LE ROI.

Grand Dieu ! toi qui connois le cœur
De ce Roi généreux & tendre,
Exauce les vœux du vainqueur,
Et fur nous la paix va defcendre.

LES CHARMES DE L'ÉTUDE,

ÉPITRE AUX POÈTES;

Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1760.

Mes bons amis, mes compagnons, mes guides;
Illuftres morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaifirs purs, délicats & folides.
Je viens jouir; je viens charmer le tems.
Ce tems, fi court, a des langueurs mortelles
Quand l'ame oifive en compte les inftans:
C'eft le travail qui lui donne des ailes.

L'homme veut être, & ne peut réfifter
Au fentiment de fa propre durée:
L'heure où l'on vit fe paffe à s'éviter;
La peine active eft fouvent préférée
Au froid loifir de fe voir exifter.
J'ai vu ce cercle où règne l'inconftance;
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaifir eft l'objet d'importance,

Où tour-à-tour on se cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croiroit, à voir cette affluence
Dans ces jardins, à ce brillant soupé,
Qu'on est heureux? L'on n'est que dissipé.
De deux soleils abréger la distance,
Est tout le soin dont on est occupé;
Et dans la foule à soi-même échappé;
L'on se dérobe à sa triste existence.

Livres chéris! Ah! qu'il m'est bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon ame,
Rapide Homère, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée & de flamme.
A ce mêlange en vain préfère-t-on
La pureté d'un goût pusillanime:
Du char brûlant du Dieu qui vous anime;
Si vous tombez, c'est comme Phaéton;
Et votre chûte annonce un vol sublime.

De l'art naissant l'essor ambitieux,
Libre du moins dans sa route incertaine,
Osoit franchir la barrière des cieux:
L'usage encor, tyran capricieux,
Ne tenoit point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Promethée,

Donner

Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'homme, embellir l'Univers;
Telle eſt la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui règne en vos écrits,
Coloſſe informe & beauté monſtrueuſe,
Par ſa grandeur fière & majeſtueuſe,
Du cenſeur même étonne les eſprits.

Le ſeul Lucain (1), cherchant une autre gloire,
Sans le ſecours des enfers ni des cieux,
D'un feu divin ſait animer l'Hiſtoire,
Et ſon génie en fait le merveilleux.
Il eſt un vrai que l'artifice énerve:
Ce vrai l'inſpire & lui donne le ton.
Qu'a-t-il beſoin de Mars & de Minerve?
Il a Céſar & Pompée & Caton.
Les paſſions de Céſar & de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate & d'Alecton:
Le ciel, l'enfer, ſont dans le cœur de l'homme.

Donne à Lucain ton ſtyle harmonieux,
Ou prends de lui ſon audace intrépide,

(1) Lucain mourut à l'âge de 27 ans, & nous laiſſa un poëme défectueux, mais plein de génie, dont le grand Corneille faiſoit ſon étude. *Voyez* Cinna, les Horaces, la mort de Pompée.

O toi, d'Homère émule trop timide (1),
Peintre touchant, Poëte ingénieux,
Sage Virgile. Et pourquoi de tes ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles ?
Ulyſſe errant deſcendit aux enfers,
Et ſur ſes pas j'y vois deſcendre Enée.
Si Caliпſo gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers....
Didon! que dis-je ? Eſt-il rien que n'efface
De ce tableau la ſublime beauté ?
Tu peins Didon, & tu n'as pas l'audace
D'aller ſans guide à l'immortalité !
Si ton rival tient le ſceptre au Parnaſſe,
Il ne le doit qu'à ta timidité.

Ah ! ſi du moins tu l'avois imité
Dans ſes deſſeins majeſtueux & vaſtes,
Dans ce grand art des grouppes, des contraſtes,
Art dont le Taſſe a lui ſeul hérité,...

J'entends Boileau qui s'écrie : O blaſphême !
Louer le Taſſe ! — Oui, le Taſſe, lui-même.
Laiſſons Boileau tâcher d'être amuſant,
Et pour raiſon donner un mot plaiſant.

(1) On ſait que les premiers Livres de l'Enéide ſont d'après l'Odyſſée, & les derniers d'après l'Iliade.

Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle
Que ce Poëme, objet de ſes mépris?
Je fais, Virgile, admirer tes écrits:
Troye, & Carthage, & la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre, & la mort d'Euriale,
Sont des tableaux dont je ſens tout le prix;
Didon ſur-tout n'eut jamais de rivale.

Mais que le Taſſe a bien mieux exprimé
Cet héroïſme ébauché par Homère!
Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la piété ſincère,
La grandeur ſimple, & la ſageſſe auſtère,
Et la valeur qui connoît le danger,
Et la fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la jeuneſſe ardente à ſe plonger
Dans les plaiſirs qu'elle craint & qu'elle aime,
Et la vertu qui la vient dégager!

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du monde,
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome, en héros ſi féconde,
Qui choiſis-tu pour père des Romains?
Ce n'eſt pas tout que d'aller fonder Rome;
Un grand deſſein demandoit un grand homme.
Compare Enée à ce héros brillant,
A ce Renaud ſi tendre & ſi vaillant.

Un foible amour eſt doucereux & fade;
Mais dans ſa force il eſt beau, généreux,
Touchant ſur-tout quand il eſt malheureux.
Si la colère a fait une Iliade,
L'amour eſt-il moins fier, moins dangereux?

Des paſſions, élémens de nos ames,
La plus active eſt celle de l'amour:
Mille couleurs en nuancent les flammes.
L'amour ſe change en colombe, en vautour;
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embraſſe, étouffe ſon deſſein;
Et de ſes traits ſe déchirant le ſein,
Il eſt le dieu, le prêtre, & la victime.

Tel eſt l'amour dans nos cœurs, dans nos vers:
Lui ſeul anime, embellit l'Univers;
Lui ſeul anime, embellit la Peinture:
La Poéſie, ainſi que la Nature,
Doit à l'amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide:
A tes beaux jours c'eſt l'aſtre qui préſide,
Et qui de fleurs a ſemé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corine (1) enſeigna l'art du chant;

(1) *Moverat ingenium totam cantata per urbem,*
Nomine non vero, dicta Corina mihi.
Triſt. L. 4, Eleg. 10.

Enfant gâté des Muses & des Graces,
De leurs trésors brillant dissipateur,
Et des plaisirs savant législateur.
Vous, ses rivaux, vous, dont il suit les traces,
Tendre Tibule, & toi, dont les douleurs
Ont tant de charme, intéressant Properce,
Pour vous l'Amour, dans les larmes qu'il verse,
En soupirant détrempe ses couleurs.
Sur vos pinceaux, qu'il transmit à Racine,
Il répandit du sang avec ses pleurs.
Quel coloris! quelle touche divine!
Peintres du cœur, n'en soyez point jaloux;
C'est votre maître : il vous surpasse tous.
L'amour l'inspire, il en fait un Apelle :
A Champmêlé, son actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit son flambeau :
Ce n'est souvent que le même modèle (1);
Mais l'attitude, à chaque instant nouvelle,
Le reproduit à chaque instant plus beau.

Eh quoi! l'amour, un songe, une folie,
Est-ce un tableau digne de l'avenir?
Par lui, dit-on, la scène est avilie;
Et du théâtre il falloit le bannir.

---

(1) C'est plus par les situations que par les caractères que Racine a varié les peintures de l'amour.

Ah ! malheureux, dont là mélancolie
Veut que l'amour à mes yeux m'humilie,
N'aimez jamais : c'eſt aſſez vous punir.
Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane, & ſi fière & ſi tendre,
Qui, reſpirant la vengeance & l'amour,
Menace, tremble, oſe & craint tour-à-tour ;
Cette Hermione, amante dédaignée,
Tantôt plaintive, & tantôt indignée.

Du cœur humain ces reflux orageux
Ne ſont, pour vous, que de frivoles jeux.
Phèdre, brûlant d'un feu qu'elle déteſte,
Phèdre, au milieu du crime & du remords,
Et la vertu luttant contre l'inceſte,
Pour vous toucher ſont de foibles reſſorts.
En vain Clairon, cette actrice ſublime,
Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime ;
Vous demandez des ſpectacles plus forts.
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide,
Quel eſt le cœur que ſa main doit percer,
Réduit au choix, frémit d'un parricide,
Sans qu'il échappe au ſang qu'il va verſer,
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puiſſant génie, étonnant créateur,
Combien de fois, ô grand homme ! ô Corneille !
De ton vol d'aigle obſervant la hauteur,
J'ai vu l'aurore interrompre ma veille !

De quel rayon le ciel t'illumina,
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes;
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moiſſonna
Paris devint la rivale d'Athènes!

Reine des arts, ſi fameuſe autrefois,
Ne vante plus ton théâtre (1) magique,
Ta Mélopée & ton maſque tragique.
Ne vante plus ces oracles menteurs,
Et ces deſtins, invincibles moteurs
D'une fatale & ſanglante aventure,
Où l'innocence eſt miſe à la torture
Pour des forfaits dont ils ſont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuſe impoſture,
S'évanouit, fait place à la nature.
L'action naît de l'ame des Acteurs;
Les paſſions ſont les dieux du théâtre.

O Rhodogune! éternel monument
Qu'avec effroi j'admire & j'idolâtre!
Où ſont puiſés ce nœud, ce dénoument,
Cet intérêt? Au ſein de Cléopatre.

Tiſſu hardi d'inviſibles rapports,
Héraclius, ſimple & vaſte machine,

(1) Le mobile de l'action théâtrale, chez les Grecs, eſt preſque toujours hors de l'intrigue.

Quel Dieu caché préſide à tes reſſorts,
Les fait mouvoir? L'ame de Léontine.

Ainſi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les preſtiges.
Crime ou vertu, tout fut grand ſous ſa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir & parler un Romain.

Fable, autrefois en tableaux ſi fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre aſyle?
Lully monta ſon luth harmonieux:
A ſes accens s'éleva ce beau temple,
Brillant théâtre où préſide l'amour,
Où tous les arts triomphent tour-à-tour,
Et dont Quinaut fut la gloire & l'exemple.
Chantre immortel d'Atys & de Renaud,
O toi, galant & ſenſible Quinaut,
L'illuſion, aimable enchantereſſe,
Mêla ſon filtre à tes vives couleurs;
Le Dieu des vers, le Dieu de la tendreſſe
T'ont couronné de lauriers & de fleurs.
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaſte, un plus riche tréſor?
En créant l'art, ton cœur fut ton génie.
En vain ta gloire en naiſſant fut ternie:
Elle renaît plus radieuſe encor.

Dans tes tableaux quelle noble magie !
Dans tes beaux vers quelle douce énergie !
Si le François, par Racine embelli,
Lui doit la grace unie à la nobleſſe,
Il tient de toi, par ton ſtyle amolli,
Un tour liant & nombreux ſans foibleſſe.
Que n'avoit-il, ton injuſte cenſeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flamme ?
Son fiel amer valoit-il la douceur
D'un ſentiment émané de ton ame ?

Mais ce Boileau, juge paſſionné,
N'en eſt pas moins légiſlateur habile.
Aux lents efforts d'un travail obſtiné
Il fait céder la nature indocile ;
Dans un terrein ſauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un ſillon fertile ;
Et ſon vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art rendu ſimple & facile,
Reſſemble au trait d'un or pur & ductile,
Par la filière en gliſſant façonné.
Que ne peut point une étude conſtante ?
Sans feu, ſans verve & ſans fécondité,
Boileau copie ; on diroit qu'il invente.
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'art jamais n'a ſu peindre la flamme :
Le ſentiment eſt le ſeul don de l'ame
Que le travail n'a jamais imité.

J'entends Boileau monter ſa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaiſant, fin moqueur,
Même léger dans ſa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau ſenſible.
Jamais un vers n'eſt parti de ſon cœur.

Que la Nature, au génie indulgente,
Traita bien mieux ce Poëte ingénu,
Ce La Fontaine, à lui ſeul inconnu,
Ce peintre-né, dont l'inſtinct nous enchante!
Simple & profond, ſublime ſans effort,
Le vers heureux, le tour rapide & fort,
Viennent chercher ſa plume négligente.
Pour lui ſa Muſe, abeille diligente,
Va recueillir le ſuc brillant des fleurs.
En ſe jouant, la main de la nature,
Mêle, varie, aſſortit ſes couleurs.
C'eſt un émail ſemé ſur la verdure,
Dont le zéphyr fait toute la culture,
Et que l'aurore embellit de ſes pleurs.

Mais ſous l'appât d'un ſimple badinage,
Quand il inſtruit, c'eſt Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air & le ton.
De l'art des vers tel eſt le digne uſage;
Mais laiſſons-lui ſa noble liberté.
A peine il ſent le frein de l'eſclavage,
Qu'il perd ſon feu, ſa grace & ſa fierté.

La Poésie eut le sort de Pandore.
Quand le génie au ciel la fit éclore,
Chacun des arts l'enrichit d'un présent.
Elle reçut, des mains de la Peinture,
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la Nature:
De l'Eloquence elle eut ces traits vainqueurs,
Ces traits brûlans qui pénètrent les cœurs:
A l'Harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les Dieux.
La Raison même, à la jeune immortelle,
Voulut servir de compagne fidelle;
Mais quelquefois invisible témoin,
Elle la suit, & l'observe de loin.

Dès que Rousseau s'élève au ton de l'Ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui règne dans les cieux (1),
L'enthousiasme est sa seule méthode.
Quand sous ses doigts commence à retentir
La harpe sainte, ou le luth de Pindare,
J'aime à penser, je crois même sentir
Qu'un feu divin de son ame s'empare:
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave & d'un air réfléchi,

(1) Voyez l'Ode II du premier Livre, Ps. 8.

A la raiſon, (1) ſi lui-même il inſulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la conſulte;
Et de ſes loix il n'eſt point affranchi.
Que dis-je? Eſt-il d'eſſor qu'elle ne règle?
Pour s'élever & planer dans les cieux,
L'enthouſiaſme a les ailes de l'aigle;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux?
Voyez Horace, & ſi, dans ſon délire,
Sa main voltige au haſard ſur ſa lyre.
Avec quel art variant ſes accords,
D'un mode à l'autre il s'élève, il s'abaiſſe!
Vrai dans ſa fougue, & ſage en ſon ivreſſe,
La raiſon même applaudit ſes tranſports.
D'un ton moins haut, ſi l'ami de Mécène,
Des mœurs de Rome ingénieux cenſeur,
A mes regards en expoſe la ſcène;
Quelle morale & plus vive & plus ſaine!
Qu'il y répand de charme & de douceur!
En le liſant avec lui je crois vivre:
A Tivoli je m'empreſſe à le ſuivre.
La liberté, l'enjoument, la raiſon,
Dans ſa retraite accourent ſur ſes traces:
L'amour y vient ſans bandeau ni poiſon,
Et la vieilleſſe y joue avec les Graces.

De nos devoirs le mutuel accord,
De nos beſoins l'intime & doux rapport,

(1) Voyez l'Ode à M. de la Faro.

Le choix du bien, sa nature immuable;
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme & les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même
Sous ces berceaux, voilà nos entretiens.

Mais à mes yeux encor plus familière,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La vérité, dans les jeux de Molière,
De ses leçons fait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime,
Lui dit Boileau, sans doute en badinant.
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Molière, a de plus étonnant?
Enseigne-nous plutôt quel microscope,
Depuis Agnès jusqu'au fier Misanthrope,
Te dévoila les plis du cœur humain,
Quel Dieu remit ces crayons dans ta main.
Dans tes écrits quelle sève féconde,
Quelle chaleur, quelle ame tu répands!
La cour, la ville, & le peuple & le monde,
Tu fais de tout une étude profonde;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le jaloux rit d'un sot qui lui ressemble;
Le Médecin se moque de Purgon;
L'Avare pleure & sourit tout ensemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon.

Le ſeul Tartuffe a peu ri, ce me ſemble.
Moi, qui n'ai point le maſque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaiſſie
S'élève autour de mon ame obſcurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la ſombre & vague inquiétude
Trouble mes ſens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotanville & Dandin,
Le bon Soſie, & Nicole & Jourdain.
Le rire alors dans mes yeux étincelle,
A pleins canaux mon ſang coule ſoudain,
De mes eſprits le feu ſe renouvelle,
Je crois renaître; & ma ſérénité,
En un jour clair me peint l'humanité.

Tous ces travers, qui m'excitoient la bile,
Ne ſont, pour moi, qu'un ſpectacle amuſant;
Moi-même enfin, je me trouve plaiſant
D'avoir tranché du cenſeur difficile.

Fruits du génie, heureux préſens des Cieux,
Embelliſſez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loiſir précieux.
Seul avec vous, je me plais en moi-même.
Par vous, guéri de cette vanité
Qui ſacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus ſolide.
De cette vie inconſtante & fluide

Je ſuis le cours avec tranquillité ,
L'œil attaché ſur un charmant rivage,
Où la Nature étale à mon paſſage
Son abondance & ſa variété.

O D E

Contre l'égoïsme d'une fausse philosophie.

1756.

« Que l'injure & la violence
Impunément bravent les loix ;
Que le glaive, sans la balance,
Soit l'aveugle arbitre des Rois.
Dans ta solitude profonde,
Libre, indépendant, seul au monde,
Goûte obscurément de vrais biens ».
C'est Aristipe qui m'invite
A fuir les écueils qu'il évite.
Je l'en crois ; je romps mes liens.

De nos regrets sources amères,
Faux biens qui m'avez ébloui,
Gloire, amour, flatteuses chimères,
Votre charme est évanoui.
Je suis libre, & tout à moi-même....
Mais quel accablant anathême
Frappe mon oreille & mon cœur ?
Suis-je sacrilège ou perfide ?
Vers moi quel fantôme livide
Se traîne abattu de langueur ?

De

De ſang, de ſueur, de pouſſière,
Son front vénérable eſt ſouillé;
Les pleurs qui baignent ſa paupière,
Inondent ſon ſein dépouillé.
Dieux! que ſes regards m'attendriſſent!
Ses bras que les chaînes meurtriſſent,
A peine en ſoulèvent le poids.
C'eſt L'HUMANITÉ qui m'appelle,
Et vient à mon ame infidelle
Reprocher l'oubli de ſes droits.

« TU DORS au ſein de la molleſſe
Exempt de trouble & de danger;
Tu dors, dit-elle, & ta foibleſſe
Te rend à moi-même étranger!
Quelle eſt cette ſageſſe impie
Qui glace ton ame aſſoupie?
Vois couler mon ſang & mes pleurs;
Regarde où le ciel t'a fait naître;
Et ſois heureux, ſi tu peux l'être,
Dans cet océan de douleurs.

Du haut des rochers où ſe briſe
Un vaiſſeau battu par les vents,
Quel eſt l'inhumain qui mépriſe
Les cris des matelots tremblans?
Et toi, tu détournes la vue!
Ton ame qui craint d'être émue,

N'ofe s'occuper de mes maux !
Être à foi, jouir de foi-même,
D'un fage eft-ce là le fyftême ?
C'eft l'inftinct des vils animaux.

Comme eux au foin de la pâture
Bornant ta penfée & tes vœux,
Quand tout gémit dans la nature,
Tu feras tranquille comme eux !
De l'Elbe les rives fumantes,
De fang les deux mers écumantes ;
Ce que n'ont point vu tes aieux,
L'affreux orage de la guerre
Enveloppant toute la terre,
Sont un vain fpectacle à tes yeux !

Viens, vois cette ville opulente,
Du Tage fuperbe ornement,
Pour qui, fous la zone brûlante,
Germent l'or & le diamant.
A fes pieds les vents & les ondes
Des plus beaux climats des deux mondes
Apportent les riches tributs.
L'Enfer allume fon tonnerre,
Il gronde, éclate, ouvre la terre ;
Cherche Lisbonne : elle n'eft plus.

Hélas ! fur un immenfe gouffre
C'eft peu que vingt peuples errans,

D'un lac de bitume & de ſoufre
Entendent mugir les torrens :
Du creux de ces voûtes profondes,
Du ſein de ces brûlantes ondes,
La mort eſt trop lente à ſortir.
Sur eux la foudre ſuſpendue,
Seroit trop long-tems attendue ;
Ils vont la preſſer de partir.

Le feu qu'allume une étincelle
A de moins rapides progrès
Que cette guerre univerſelle
Dans ſes formidables apprêts.
Arrachés du ſein de la terre
Dans le moule affreux du tonnerre
Le fer s'épanche à gros bouillons ;
Le chêne en courbe ſe dirige,
Le pin ſuperbe en mât s'érige,
Mars y ſuſpend ſes pavillons.

Déjà le démon du carnage,
Suivi des crimes triomphans,
Foule aux pieds la terre, qui nage
Dans le meurtre de ſes enfans.
De l'Elbe aux champs de l'Acadie,
Ce n'eſt plus qu'un vaſte incendie
Par un vent rapide allumé.
Et toi ſeul, couché ſur des roſes ;

Vil Sibarite, tu repofes,
Quand l'Univers eft confumé!

Dans ton afyle tout abonde ;
Et Montcalm, au-delà des mers,
Le Turenne du Nouveau-monde,
Manque de pain dans les déferts !
Affis fous un dais de verdure,
Rêvant au bruit d'une onde pure,
Tu refpires un air ferein ;
Et Mahon, fur fon roc aride,
Voit la fleur d'un peuple intrépide,
En butte à cent foudres d'airain !

Je veux qu'avec des yeux ftoïques
Tu contemples l'orgueil des Rois ;
Mais des calamités publiques
Peux-tu ne pas fentir le poids ?
Vois la Terre au loin ravagée ;
Vois la faulx en glaive changée
Du Laboureur percer le flanc ;
L'enfant, dans les bras de fa mère,
D'un fein flétri par la mifère,
Au lieu du lait, fuccer le fang.

Le vieillard courbé vers la tombe,
Où fes enfans l'ont devancé,
Relève ce front qui fuccombe
Sous les hivers qui l'ont glacé.

Il revient d'une main tremblante
Labourer la terre ſanglante;
Il marche à travers des débris....
Ah! loin du ſillon qu'il entr'ouvre,
Le bœuf recule, & lui découvre
Le corps mutilé de ſon fils.

Quand mille bleſſures pareilles
Déchirent mon cœur maternel;
Pour t'aſſurer de douces veilles,
Tu fuis un monde criminel!
Mais à ce monde qui m'offenſe,
Tu dois ta vie & ta défenſe:
N'es-tu fait que pour recevoir?
Tu l'éclaires! Triſte avantage!
Sois homme: voilà ton partage.
Sois humain: voilà ton devoir.

Eh! que m'importe tes lumières,
Et ta raiſon, ce feu divin,
Si, couché ſous d'humbles chaumières,
Mes enfans t'implorent en vain?
Dis-moi, quel eſt ton privilège
Sur le ſoldat qui te protège,
Sur le peuple qui te nourrit?
Excepté de la loi commune,
Quel droit t'a donné la fortune
Qui les accable, & te ſourit?

Je ne viens point t'offrir des armes
Pour me défendre & me venger.
Je viens te demander des larmes :
Me plaindre, c'eſt me ſoulager.
Et ne dis pas que trop ſenſible,
Tu viens, dans un oubli paiſible,
T'épargner de vaines douleurs.
Le fils ſur la tombe d'un père
Pleure encor, quoiqu'il déſeſpère
De le ranimer par ſes pleurs.

Mais pourquoi des larmes ſtériles,
Quand j'ai beſoin de tes ſecours ?
Où ſont les mortels inutiles ?
Leurs droits naiſſent de leur concours.
Le bras qui défriche la terre,
Le bras qui repouſſe la guerre,
Le Paſteur, le Juge & le Roi,
Tout me ſert, tout me rend hommage ;
Et c'eſt un monſtre que le ſage
S'il veut s'affranchir de ma loi ».

VERS

Au fils de Mme la Comteſſe de C.... le jour de ſa naiſſance.

1758.

Amour, ſoyez le bien venu.
Sans bandeau, ſans flèches cruelles;
Encor foible, timide & nu,
Vous n'avez pas même des ailes.
Mais ſur votre front ingénu
Paroît certain air de famille,
Qui ne nous eſt pas inconnu.
Je vois qu'un charme continu
Paſſant de la mère à la fille,
Au petit-fils eſt parvenu.
Vous ſerez fin ſans artifice,
Vif & ſage, tendre & décent,
Et toujours un ſel innocent
Aiguiſera votre malice:
On tient de ceux dont on deſcend.
Votre eſprit avec la ſageſſe
Unira la légéreté:
Droit au but de la vérité
Vous frapperez avec juſteſſe:
De la plus aimable Comteſſe
Ainſi vous aurez hérité.

Mais comme vous avez un père,
Et que vous lui reſſemblerez,
Je préſage que vous ſerez
De ceux que l'on n'étonne guère.
Qu'on aura beau vous dire *non*,
Et que d'une beauté ſévère
Vous affronterez la colère,
Comme il affronte le canon.
Peut-être ſerez-vous volage;
Mais malgré le goût de notre âge
Et l'attrait de la nouveauté,
Vous ſerez bientôt arrêté
Dans un éternel eſclavage:
Votre père l'a bien été.
Juſqu'au bout ſuivez ſon exemple.
Si vous trouvez jamais un cœur
Où la Décence & la Candeur
Habitent comme dans leur temple;
Un caractère ſans humeur,
Un eſprit formé par les Graces,
Une ame où l'aimable Pudeur
Dès l'enfance ait gravé ſes traces;
Croyez-moi, tenez-vous en là:
Votre ſort eſt digne d'envie.
C'eſt beaucoup, ſi ce bonheur-là
Se trouve une fois en la vie.

VERS

A Madame.... à qui l'on envoyoit une toilette.

1758.

QUE je regrette l'âge d'or !
L'homme étoit ſimple, il étoit ſage.
La beauté n'avoit point encor
Appris à ſe cacher ſous un brillant nuage :
De ſes graces, de ſes attraits
La Nature ſaiſoit les frais.
Que ne revient-il ce bel âge !
Aſſiſe ſur un gazon frais,
D'un ruiſſeau la glace argentine
Vous retraceroit tous vos traits :
Là, Flore, de ſa main divine,
Dans vos cheveux ſemés de fleurs ;
Mêleroit ſes parfums aux plus vives couleurs :
Des Amours la troupe enfantine
Draperoit un voile léger,
Que des zéphyrs l'aile badine
Feroit doucement voltiger.
Cette toilette naturelle
Ne déguiſeroit rien ; vous en ſeriez plus belle.

Mais l'âge d'or eſt loin de nous.
Un art capricieux a réduit en méthode
Ce don ſi flatteur & ſi doux,
Ce don de tout charmer, qui n'eſt qu'un jeu pour vous.
Contre une parure incommode
En vain la Nature s'inſcrit;
La laideur inventa la mode,
Et la beauté même y ſouſcrit.
Il faut bien que je me ſoumette
A ce pouvoir frivole, & pourtant abſolu.
Recevez donc une toilette,
Comme un meuble très-ſuperflu.
Vénus en avoit une, au moins on nous l'aſſure :
On dit que de s'orner elle prenoit grand ſoin.
Je ne ſais ſi Vénus eut beſoin de parure;
Mais vous n'en avez pas beſoin.
Dans l'art de cacher la Nature
Gardez-vous bien de l'imiter.
Lisbette, de Vénus euſſiez-vous la ceinture,
On ſeroit trop heureux de vous la voir quitter.

LE MIROIR DE VÉNUS,

VERS à la même, le jour de sa fête.

1759.

JAI vu l'Amour ce matin
Arriver à tire d'aile,
De l'Hymen courier fidèle,
Avec des fleurs à la main.
Chez l'Amitiè sa cousine
Il passe dans son trajet.
« Où vas-tu, mauvais sujet,
Dit-elle? — Où je vais? Devine.
Toi-même, avec tes crayons
Que fais-tu là? — Je dessine. —
Et quelle image? Voyons. —
C'est un secret. — Du mystère!
Fi donc, tu me fais pitié.
Il sied bien à l'Amitié
D'avoir l'orgueil de se taire!
C'est à moi d'être discret.
Allons, dis-moi ton secret.
Je suis connoisseur habile,
Et je puis te corriger.

Soit, dit l'Amitié docile :
M'inſtruire, c'eſt m'obliger ».

L'Amour, voyant votre image ;
« C'eſt, dit-il, en vous nommant,
Celle à qui, dans ce moment,
Je vais offrir mon hommage ;
Mais tu la peins foiblement.
C'eſt bien-là cet enjoument
Qu'en la voyant on reſpire ;
La perle au brillant émail,
Et la roſe & le corail,
Et le ſéduiſant ſourire,
Voilà ſa bouche en détail ;
Cependant on y deſire
Un certain air gracieux.
Ces yeux, où brille ma flamme ;
Où ſe peint l'eſprit & l'ame,
Me rappellent bien ſes yeux ;
Mais moins beaux que leurs modèles ;
Je n'y trouve pas aſſez
De ces vives étincelles
Dont tous les cœurs ſont bleſſés.
En tout, les traits ſont fidèles ;
Mais le teint manque d'éclat :
Ce velouté délicat,
C'eſt-là ce qu'il falloit rendre.
D'ailleurs tes crayons diſcrets

Plus loin ne peuvent s'étendre ;
Et l'Hymen a des fecrets
Que l'Amour feul peut t'apprendre.
Eh bien, lui dit l'Amitié,
Embelli donc mon hommage,
Et d'une fi chère image
Deffine l'autre moitié :
Tu vois mieux qu'on ne peut feindre ;
Et feul confident jaloux
De fes charmes les plus doux,
C'eft à toi feul de les peindre. —
Non, ce n'eft qu'à fon époux
Qu'en fecret je les expofe :
Pour fes rivaux & pour vous,
Ces charmes font lettre clofe. —
Et quel prodige nouveau
Rend donc l'amour fi févère ?
L'Albane a bien peint ta mère
Comme elle fortit de l'eau. —
Non, Lisbette avec colère
Effaceroit le tableau. —
Retouche du moins le bufte ;
Et qu'elle foit peinte en beau. —
J'y confens, rien n'eft plus jufte ;
Reprit l'Amour : effayons ».
Il dit, & prend les crayons.
Bientôt je l'entends fe plaindre
Qu'ils n'expriment aucuns traits :

Ce coloris tendre & frais
Eſt trop difficile à peindre.
A retracer tant d'attraits
Le paſtel ne peut atteindre.
« Ah! dit l'Amour, je le voi,
Tout l'art cède à la nature;
Et plus habile que moi,
Elle a, dans cette figure,
Mis certain je ne ſais quoi,
Au-deſſus de la peinture ».

Moi, qui les avoit ſuivis
Juſqu'au bout de l'aventure,
J'oſai dire mon avis:
« Amour, veux-tu de Lisbette
Rendre les traits ingénus?
Crois-moi, dérobe à Vénus
Le miroir de ſa toilette.
Qu'à Lisbette il ſoit donné:
C'eſt un bouquet digne d'elle;
Et ce miroir deſtiné
Aux charmes d'une immortelle,
Par cette image nouvelle
Ne ſera point profané.

LE SONGE VÉRIDIQUE,

VERS à Mme de V. quelques jours après celui de ſa fête.

1759.

Vous me l'expliquez ce beau ſonge
Dont je ſuis encore enchanté,
Et ſous les voiles du menſonge
J'y trouve la réalité.

La nuit, dans un profond ſilence;
Oui, la nuit même de Jeudi,
Je dormois: du brûlant midi
J'avois ſenti la violence.

Tout-à-coup mon ame s'élance;
Je crois m'élever dans les airs,
J'entends de céleſtes concerts,
Je vois un Temple magnifique,
Je m'avance, & ſur le portique
Je lis: *Le palais de l'Amour.*
J'y veux porter un pied timide;
Je ne ſais quel Garde intrépide
Veille à la porte nuit & jour.
Pour fléchir ſon humeur rigide,
Las d'uſer en vain de détour,

Je demande au moins qu'il m'enſeigne
Les beaux lieux où l'Amitié règne.
« C'eſt, dit-il, près de ce ſéjour.
Vois-tu ces colonnes d'ivoire ;
C'eſt-là le trône de ſa gloire :
Elle y tient ſa paiſible cour ».
Je vais, j'approche ; un veſtibule
D'un goût noble, ſimple & correct ;
Imprime d'abord le reſpect.
A l'entrée un pur encens brûle :
Mon cœur s'émeut à cet aſpect.

Je demande s'il eſt poſſible
D'aller à la Divinité
Offrir un cœur tendre & ſenſible.
« Oui, pour vous elle eſt acceſſible » ;
Me dit d'un air plein de bonté ;
Sa Prêtreſſe, la Vérité.
Elle m'introduit dans le Temple.
La Candeur, la Fidélité,
La Franchiſe, l'Égalité,
Sont les vertus qu'on y contemple.
La Déeſſe y voit les Mortels
A l'envi ſe donner l'exemple
Du zèle à ſervir ſes Autels.
Leurs voix la célèbrent ſans ceſſe ;
Leurs cœurs lui préſentent des vœux :
Comme l'amour elle a ſes feux,

Mais

Mais tempérés par la sageſſe.
Son Sanctuaire étoit orné
De nœuds de fleurs, & de guirlandes,
Son Autel entouré d'offrandes,
Son front de roſes couronné.
Je me proſterne, je l'adore,
Epris des ſes charmes ſecrets,
Même avant d'avoir vu ſes traits,
Qu'un voile me cachoit encore.
« O Divinité que j'implore!
Découvre à mes yeux tant d'attraits ».
Elle m'exauce, & ſon viſage
Se dévoile dans ce moment.
Jugez de mon raviſſement
Quand je reconnus votre image.

DISCOURS EN VERS

SUR LA FORCE ET LA FOIBLESSE

DE L'ESPRIT HUMAIN;

Lu à l'Assemblée publique de l'Académie Françoise, le 22 Décembre 1763, jour de la réception de l'Auteur.

QUAND je compare à ces globes sans nombre,
A ces soleils dans le ciel suspendus,
Le grain de sable informe, aride, & sombre
Où l'Homme & l'Ours habitoient confondus;
Humilié de la foiblesse humaine,
Laissant errer mes yeux autour de moi,
Je me demande: Est-ce là le domaine
Où la Nature avoit placé son Roi?

Et si l'enceinte où s'épuise ma vue,
Le cercle étroit que décrivent mes yeux,
Et dont j'ai fait la limite des Cieux,
N'étoit encor qu'un point dans l'étendue;
Loin des soleils qu'observa Cassini,

Si l'Eternel a, de ses mains fécondes,
Laissé tomber des millions de mondes,
Les a semés dans l'espace infini;
Dans cet espace immense, inaccessible,
Où te chercher, atôme imperceptible,
Monde terrestre? & nous, ses habitans,
Que sommes-nous dans l'espace & le tems?
Que peut, hélas! ce corps foible & fragile?
Dans tous ses sens quelle imbécillité!
Dans les ressorts qui meuvent cette argile,
Que de rudesse & d'indocilité!
Dans la raison, dont cette ame est si fière,
Que d'imprudence & de futilité;
Et combien peu de force & de lumière!
Tout ici-bas n'est donc que vanité!

Et cependant voyez l'homme en sa sphère:
Voyez, amis, cet être ingénieux,
De la Nature émule industrieux,
L'étudier au moment qu'elle opère;
Suivre son cours, épier son dessein,
Et de ses loix dévoilant le mystère,
Lui dérober les arts pris dans son sein.

Comme il ajoute à l'instinct qu'il imite!
Comme il fait même à ses foibles ressorts
Associer des mobiles plus forts,
Et de ses sens reculer la limite!

Armé du fer que ſes mains ont battu,
De quelle audace oſant livrer la guerre
Aux animaux, fiers tyrans de la terre,
Vainqueur du tigre à ſes pieds abattu,
De ſa dépouille il marche revêtu!
Comme il fait même à ſes loix deſpotiques
Aſſujettir des monſtres domeſtiques;
Soumettre au frein le courſier belliqueux;
Plier au joug, ſous ſa main menaçante,
Du fier taureau la tête mugiſſante,
Et partager ſes travaux avec eux!

Si l'homme eſt grand, c'eſt par ce don ſi rare
De ſuppléer à la Nature avare:
C'eſt quand le feu, ce fléau menaçant,
De l'homme ſeul eſclave obéiſſant,
Vient dans ſes mains amollir & diſſoudre
Ce fer, bientôt le rival de la foudre,
Ce fer terrible, & des préſens des Cieux
Le plus funeſte & le plus précieux.

Si l'homme eſt grand, c'eſt quand lui-même en bu[illegible]
Aux élémens contre lui déchaînés,
Par ſes travaux il réſiſte à ſa chûte,
Qu'en un palais il transforme ſa hute,
Et qu'il apprend aux marbres étonnés,
A ſe ſuſpendre, en voûte façonnés:

C'eſt quand il oſe élever ſur les ondes
Un pont flottant qui joigne les deux Mondes,
Et commander à l'humide élément,
Sous ſes vaiſſeaux, de fléchir mollement ;
Tenir les vents enchaînés dans la toile ;
Franchir les mers ſur la foi d'une étoile ;
Et ſi le ciel s'obſcurcit un moment,
Au fer mobile, animé par l'aimant,
Laiſſer le ſoin de conduire la voile.

Si l'Homme eſt grand, c'eſt quand des végétaux
Etudiant les vertus & les vices,
Il adoucit leurs ſauvages prémices,
Et qu'il enſeigne aux vallons, aux côteaux,
A ſe changer en jardins de délices ;
Qu'en feu liquide il réſout les métaux ;
Qu'il décompoſe un mélange adultère ;
Et que des ſels épurant les cryſtaux,
Il rend pour lui leur poiſon ſalutaire:
C'eſt quand d'un œil qui ſonde l'infini,
D'un pole à l'autre il meſure l'eſpace,
Et que du globe obſervant la ſurface,
Sur les deux flancs il le montre applani.
C'eſt lors qu'enfin, dans ſa frèle ſtructure,
Sa main légère & ſon regard ſubtil
Sait démêler juſques au moindre fil
De ces réſeaux tiſſus par la Nature.

Eſt-ce à l'inſtinct, ſecondé du haſard,
Que l'homme a dû ces prodiges de l'art ?
Non, c'eſt à toi, compagne du génie,
Raiſon céleſte, immortelle Uranie.
Mais l'infidèle, enclin à te trahir,
Porte avec lui ta ſecrète ennemie;
Et dans tes droits ſouvent mal affermie,
A ta rivale on te voit obéir.

Fille des ſens, aimable enchantereſſe,
Vive & féconde Imagination,
Qui ſe défend de ta ſéduction ?
Tu captivois les Sages de la Grèce,
Tu les trompois, ces crédules amans.
Pour la Nature ils prenoient tes fantômes;
Pour ſon Hiſtoire, ils donnoient tes romans:
L'un dans ton ſein puiſoit ſes élémens,
L'autre à ton gré combinoit ſes atômes.
Chacun ſe livre à tes ſonges divers:
Par une ſecte, une ſecte eſt chaſſée;
Par une erreur, une erreur effacée:
Chaque ſyſtême eſt un nouveau travers;
Et du Portique, en paſſant au Lycée,
Vous vous trouvez dans un autre univers.

Et toutefois quel reſpect fanatique,
Pour ces erreurs, n'ont pas eu nos aïeux ?
Malheur à qui leur deſſille les yeux;

Malheur à qui touche à l'idole antique.
Si Copernic ose briser les cieux
De Ptolomée, il brave le tonnerre.
Si Galilée ose apprendre à la terre
Qu'elle décrit un orbe spacieux,
Ce Galilée est un audacieux
A qui le ciel veut qu'on livre la guerre.
Que de combats n'en a-t-il pas coûté
Pour nous tirer de notre vieille enfance ?
Comme un fléau le vrai fut redouté ;
Et contre lui l'homme étoit en défense.

Bacon parut dans ces tems orageux.
Des préjugés ennemi courageux,
Sur la physique il jette un œil sévère.
C'est un abîme où d'écueil en écueil
Il voit flotter l'ignorance & l'orgueil :
A la lueur trompeuse & passagère
Des feux volans répandus dans la nuit,
Il voit voguer l'opinion légère,
Qu'un souffle élève, & qu'un souffle détruit.

« Où sommes-nous, dit-il ? quelle démence
Nous fait errer sur cette mer immense,
Sans gouvernail, & dans l'obscurité ?
Ployons la voile où finit la clarté.
C'est bien assez qu'une vaine imprudence
Ait égaré l'Univers deux mille ans.

Sachons douter. La tardive évidence
Veut qu'on la ſuive, & non qu'on la devance ;
Et la raiſon doit marcher à pas lents ».

Mais des mortels peut-être le plus digne
De l'éclairer, l'égara de nouveau.
Lui qui, joignant le compas au niveau,
De l'évidence avoit tracé la ligne,
Deſcarte oublie & ſa règle & ſes loix :
Il s'abandonne à l'attrait du génie,
Se fait un monde, & diſpoſe à ſon choix
De la matière à ſon gré définie.
Son plan, ſublime en ſa témérité,
Honoroit trop la foible humanité.
Avec nos ſens, & du point où nous ſommes,
De ce grand tout ſaiſir l'immenſité :
Projet hardi, mais en vain médité ;
Digne d'un Dieu, mais trop grand pour des hommes !
Newton, plus ſage en ſa timidité,
Autour de lui chercha la vérité.
Il a ſaiſi le fil du labyrinthe ;
Mais pas à pas il s'avance avec crainte,
Et pénétré d'un juſte étonnement,
Il ſuit des faits le long enchaînement.
Dans ſa retraite, aſyle du ſilence,
En meſurant les Cieux, il les balance.
Tout eſt ſoumis à la commune loi ;
Tout, dans le monde, attire tout à ſoi.

Que tour-à-tour la mer s'enfle & s'affaiſſe;
La même cauſe & l'élève & l'abaiſſe.
Qu'une comète aux cheveux enflammés,
Ait fait pâlir nos aieux alarmés,
Comme ils trembloient au retour d'une éclipſe
L'homme aujourd'hui la voit, ſans s'effrayer,
Hâter ſa courſe, & tracer cette ellipſe
Dont le ſoleil eſt le brûlant foyer.

Pourſuis, mortel; ſur la Nature entière
Il t'eſt permis d'étendre tes regards;
De calculer ſa marche & ſes écarts;
D'analyſer un rayon de lumière.
Mais garde-toi de ſonder les ſecrets
Que Dieu dérobe à tes yeux indiſcrets;
De demander à la cauſe première,
Quel fut ſon plan, ni quels ſont ſes décrets.

Je crains ſur-tout un ſavant dogmatique,
Qui, d'un air grave & d'un pas méthodique,
Me fait marcher dans une obſcure nuit,
En m'annonçant la clarté qui le ſuit.

Rêveurs profonds, dans l'eſſence des choſes,
Avec quel ſens croyez-vous pénétrer?
Par quel détour m'y ferez-vous entrer?
Nous éprouvons les effets; mais les cauſes,
Qui peut les voir? qui peut les démontrer?

Le mouvement, la durée, & l'efpace,
Sont un chaos ténébreux & profond
Où mon efprit s'abîme & fe confond.
De la matière on touche la furface ;
Mais qui jamais en a fondé le fond ?
L'Être enveloppe à nos yeux fa fubftance
D'un voile épais ; & depuis que l'on penfe,
Fixe & mobile autour du même point,
Le cercle étroit de l'exacte évidence
Tourne fans ceffe & ne s'élargit point.
Je vis, je fens, un Dieu m'a donné l'être ;
Je ne fais quoi, que j'appelle des corps,
Ebranle en moi je ne fais quels refforts :
Voilà, je crois, tout ce qu'on peut connoître
De foi, du monde, au-dedans, au-dehors.
Des vérités (1) voilà quel eft le nombre.
Graves Docteurs, en avez-vous appris
Une de plus ? vous nous en donnez l'ombre,
L'illufion règne dans vos écrits.
Embelliffez du moins cette chimère.
Souvent Platon eft menteur comme Homère ;
Mais il en a le brillant coloris.

Trifte Charon, tu n'as peint que toi-même,
En t'affligeant fur les malheurs d'autrui.
Plus ingénu, Montagne, fans fyftême,
Nous a peint tous en nous parlant de lui.

(1) On ne parle ici que des vérités philofophiques.

J'aime un cenſeur qui fait un badinage
De ſes leçons : c'eſt l'adreſſe du ſage.
L'homme eſt farouche ; il faut l'apprivoiſer.
Il eſt enfant ; il le faut amuſer.
Ne m'offrez donc qu'un miroir véridique,
Qui, ſans flatter, corrige en imitant.
Peintre infidèle, injurieux critique,
S'il me noircit, je le briſe à l'inſtant.

Docteurs amers, votre triſte ſageſſe
N'eſt point la mienne, & je m'en applaudis.
Un Dieu, ſans doute, avec plus de largeſſe,
M'eût pu doter. Quelquefois je lui dis :
« Qui t'empêchoit de me donner des ailes
Comme à l'oiſeau qui plane aux champs de l'air ?
Né pour jouir des clartés immortelles,
Etois-je fait pour ramper comme un ver ?
Mixte bizarre & du ſinge & de l'ange,
D'un feu divin par ton ſouffle animé,
Les yeux au ciel & les pieds dans la fange,
Par un corps vil devois-je être opprimé ?
De biens, de maux, à quoi bon ce mélange?
Ah ! plus heureux t'aurois-je moins aimé ?
Pour toi ma plainte eſt-elle une louange » ?

Puis je reviens ; & pour me conſoler,
Je dis: « Voyons, ſuis-je ſi miſérable ?
Un ſort plus doux eût été préférable ;

Mais, tel qu'il eſt, me doit-il accabler ?
Ramper, voler, ſont au fond même choſe.
Qu'importe, hélas, l'atôme où l'on repoſe ?
L'onde, la flamme, ou tel autre élément,
Subtil, épais, clair, obſcur, ſec, humide,
N'eſt bien ou mal que par le ſentiment
Qu'on en reçoit : où la douleur réſide,
Là, tout eſt mal; où le plaiſir préſide,
Là tout eſt bien. Le bœuf & la fourmi,
L'homme & la brute ont le même ennemi;
C'eſt la douleur. Elle eſt un mal, ſans doute :
A la Nature il vient, je ne ſais d'où;
Mais c'eſt le ſeul enfin qu'elle redoute.
Non, tu n'es point un mal, cruelle goutte,
Diſoit un ſage; & ce ſage étoit fou ».

A cela près, tout eſt bien dans le monde.
Pour nos beſoins la Nature eſt féconde.
Qui n'a qu'un ſens, ne connoît qu'un plaiſir;
Mais il ſuffit à qui n'a qu'un deſir.

La taupe, heureuſe en fuyant la lumière,
Dans les ſentiers qu'a creuſés ſon muſeau,
Se dit tout bas : « Que je plains cet oiſeau
Dont le ſoleil éblouit la paupière!
Il fuit la flèche; il trouve le réſeau :
La Mort l'aſſiège; & des Parques funèbres
Sur lui ſans ceſſe eſt levé le ciſeau;

Tandis qu'au ſein de ces douces ténèbres,
De mes vieux ans tourne en paix le fuſeau ».

Je ſuis comme elle aveugle en mon eſpèce,
Je le ſais bien; mais faut-il pour cela
Me déſoler, m'injurier ſans ceſſe?
Me ſuis-je fait? me ſuis-je placé-là?
L'homme eſt ſuperbe, il ſe flatte, il s'oublie:
Qu'importe, hélas? Cette utile folie
L'élève ſeule au-deſſus du néant.
Il eſt un nain; il ſe croit un géant.
Laiſſez-le faire: il trouvera bien vîte
De ſa grandeur l'affligeante limite.
C'eſt un malheur d'être foible & léger;
Mais un plus grand, c'eſt de s'en affliger.
Si la fourmi, roulant deux grains de ſeigle,
Croit entaſſer Oſſa ſur Pélion;
Pour la punir de ſa rébellion,
Du haut des Cieux verrons-nous fondre l'aigle
De Jupiter? Pour lui quel ennemi!
Il rit de l'homme, il rit de la fourmi.
Nous ſommes vains; nous ſommes dans la règle.
Altérons-nous ſon repos, ſon bonheur?
Quel intérêt l'engage à nous détruire?
Se venge-t-on de qui ne ſauroit nuire?
Non, la Vengeance eſt fille de la Peur.
Dans les accès d'un zèle atrabilaire,
Vous avez beau m'annoncer ſon courroux:

Ce Dieu si bon, que vous nommez jaloux,
Ne se met pas comme vous en colère ;
Et je ferai reçu, sans vous déplaire,
Entre ses bras tout aussi bien que vous.
De mon bonheur consolez-vous d'avance.
Pour son plaisir un Dieu m'a fait ; eh bien,
Je tâche aussi qu'il m'ait fait pour le mien.
Il me permet une douce existence.
Il en a fait le prix de l'innocence.
Cueillir des fleurs, en former le lien
Des foibles jours dont il est le soutien,
Ce n'est qu'user des dons qu'il me dispense.
Je vous révolte, & vous voudriez bien
Que, pour l'honneur de votre pénitence,
Il me damnât ; mais il n'en fera rien.

Laissez-nous donc, importuns moralistes,
Jouir en paix ; & cessez d'accuser
Les gens de bien qui savent s'amuser.
En êtes-vous meilleurs, quoique plus tristes ?
Pourquoi changer, par vos froides raisons,
Ma gaîté folle, en un bon sens pénible ?
Nous sommes tous aux petites-maisons.
Le sage ici n'est qu'un fou plus paisible.
Contre lui-même inspirez de l'effroi
A l'envieux qui ne se plaît qu'à nuire,
A ce cœur bas, sans pudeur & sans foi,
A ce brigand qui règne pour détruire,

Et dont la force eſt la ſuprême loi.
Mais nous, amis de la nature humaine,
Nous, dont le cœur n'a que de doux penchans,
Contre nous ſeuls aurions-nous de la haine?
Que ferions-nous ſi nous étions méchans?
L'humanité, comme elle a ſes vipères,
Et ſes vautours de rapine altérés,
Et ſes lions de carnage enivrés;
N'a-t-elle pas ſes colombes ſincères,
Et ſes moutons qui paiſſent l'herbe en paix,
Et ſes oiſeaux qui gazouillent au frais?
Pourquoi troubler, par vos plaintes amères,
De nos plaiſirs les lueurs paſſagères?
Ils ſont ſi courts, & ſi peu dangereux!
On les compare à des ombres légères;
Soit: mon ſommeil eſt embelli par eux.
L'amour, le vin, nos amis, nos bergères,
Sont de faux biens; mais ils flattent nos vœux.
Ah! laiſſez-nous ces douceurs menſongères.
Avez-vous peur qu'on ne ſoit trop heureux?

ÉPITRE

A MLLE GUIMARD,

Sur les aumônes qu'elle avoit faites dans les grands froids de l'hiver de 1768.

Est-il bien vrai, jeune & belle damnée;
Que du théâtre embelli par tes pas,
Tu vas chercher, dans de froids galetas,
L'humanité plaintive, abandonnée;
Que cette main, qu'on baise nuit & jour,
Verse en secret les tributs de l'amour
Sur l'indigence à languir condamnée?
Quoi! cette Hébé, de roses couronnée,
Qu'environnoit un essaim d'étourdis,
En sœur du pot s'en va, dans un taudis,
Te soulager, famille infortunée!
Elle est, pour toi, l'ange du paradis;
Et tu la crois au moins prédestinée.
Au lieu des Jeux, des Amours & des Ris,
Qui voltigeoient sous ses riches lambris,
Quelle est sa cour? Des marmots en guenille;
Un bon vieillard, une mère, une fille:
A ses genoux je les vois attendris;

Les

Les yeux en pleurs, je crois tous les entendre
Bénir le ciel qui la fit belle & tendre.
Tendre! oui, GUIMARD, ſans tes jolis péchés,
Cent malheureux expiroient dans les larmes;
Et leur ſalut eſt le prix de tes charmes.
Oh! que du ciel les deſſeins ſont cachés!
Rien n'eſt plus beau que de vivre en hermite;
Chacun le ſait; cependant il eſt clair
Que ſi GUIMARD eût été Carmélite,
Cent malheureux ſeroient morts cet hiver.
C'eſt donc ce cœur ſi foible & ſi fragile,
Que pour exemple, au prône, on citera!
O charité! vertu de l'Evangile!
Quoi! ton modèle eſt donc à l'Opéra!

Mais quel dommage, hélas! dans la couliſſe
La vertu même eſt, dit-on, comme un vice.
Chère GUIMARD, ton Curé te louera;
En te louant, il t'excommunira.

A ſon dîner, un dévot Moliniſte,
Pour tous ſes goûts indulgent moraliſte,
Blâme les tiens, te damne en digérant,
Et jette à peine un œil indifférent
Sur le malheur d'un voiſin Janſéniſte.
Tu ne connois Molina ni Queſnel;
Mais l'indigent, mais le foible pupile,
Dans ton corſet trouve un cœur maternel.

Ame céleste! & du ciel on t'exile!
Oui, de tes dons Dieu ne fait aucun cas.
Jamais au ciel on ne monte en cadence.
Tu fais le bien; mais tu danses: tes pas
Sont applaudis ainsi que tes appas.
Depuis David, Dieu ne veut plus qu'on danse.

Si tu mourois (car ce n'est plus le tems
Où le plaisir rajeunissant les Belles,
Leur assuroit un éternel printems;
Les Graces même aujourd'hui sont mortelles):
Si tu mourois, on verroit ton cercueil
Environné de mille Amours en deuil,
Pleurant leur mère; une foule attendrie
De malheureux, à qui tu rends la vie,
Suivroient aussi ce funèbre convoi;
Mais ton Curé, ni même son Vicaire,
Ni du bas-chœur la troupe mercenaire,
Ne marcheroit en heurlant devant toi:
D'encens bénit sans être parfumée,
Hors du bercail tu serois inhumée.

Que fais-je, hélas! j'attriste les Plaisirs.
Aime & jouis; suis tes goûts, ton caprice,
De tes amans couronne les desirs;
Mais au malheur tends une main propice.
Comme un ruisseau qui roule sur les fleurs,
Laisse couler ta brillante jeunesse.

Après avoir régné fur tous les cœurs,
Dans cinquante ans un Grand-Carme à confeffe
Fera ta paix. Un fonge féduifant,
Une erreur tendre, une douce folie,
Peut s'effacer; mais jamais Dieu n'oublie
Qu'on fût fenfible, & qu'on fût bienfaifant.

ODE

A LA LOUANGE DE VOLTAIRE,

Prononcée par Mlle Clairon, au pied de sa statue, en 1772.

Tu le pourſuis juſqu'à la tombe,
Noire Envie; & pour l'admirer,
Tu dis: *Attendons qu'il ſuccombe,*
Et qu'il vienne enfin d'expirer.
Alors, pardonnant à ſon ombre,
Tu jetteras dans la nuit ſombre,
Des cris de douleur ſuperflus;
Et, croyant nous faire un outrage,
Tu diras: *L'honneur de votre âge,*
Votre ſeule gloire n'eſt plus.

Ainſi, toujours envenimée,
Parmi les fleurs que tu répands
Sur une cendre inanimée,
Se gliſſent encor tes ſerpens.
Quoi! d'une généreuſe eſtime
L'offrande pure & légitime
Eſt-elle interdite aux vivans?

Hélas! pour des cendres éteintes,
Que sont nos regrets & nos plaintes,
Qu'un vain bruit perdu dans les vents?

Hâtons-nous de lui rendre hommage,
François; & plaignons nos neveux
De n'avoir de lui qu'une image,
Insensible objet de leurs vœux.
Rendons-le témoin de sa gloire:
Justes garans de sa mémoire,
Devançons un lent souvenir.
Il respire, il peut nous entendre;
Parlons de lui, sans plus attendre,
Comme en parlera l'avenir.

Quel moment! si de cette fête
Un cri renversant les apprêts,
Venoit tout-à-coup en cyprès
Changer le laurier sur sa tête!
Hélas! il est sur le penchant,
Ce bel astre dont le couchant
Brille des couleurs de l'aurore.
Il nous a donné de beaux jours;
Mais sous l'horizon qu'il colore
Il va se plonger pour toujours.

Graces, vertus, raison, génie,
Dont il fut l'organe divin;

Tendre Vénus, ſage Uranie,
Qu'il n'implora jamais en vain;
Beaux-Arts, dont il fut idolâtre;
Dieux du Lycée & du Théâtre,
Venez, deſcendez parmi nous.
Digne de la Grèce & de Rome,
Ce jour, qui célèbre un grand homme,
Doit être une fête pour vous.

O VOLTAIRE! à quelle diſtance
Tu vois, de ton char radieux,
Ramper l'imbécille démence
De tes ennemis odieux!
Ta jeuneſſe, d'un vol agile,
Près de Sophocle & de Virgile,
En prenant l'eſſor s'éleva.
Long-tems Melpomène abattue,
D'un nouvel éclat revêtue,
En te voyant ſe releva.

Du ton ſublime de Corneille
Il a fait parler les Romains.
Racine a formé ſon oreille,
Et mis ſon pinceau dans ſes mains.
Grand comme l'un, quand il veut l'être;
Moins ſage que l'autre peut-être,
Plus véhément que tous les deux,
Le dirai-je? encor plus tragique,

Dans cet art profond & magique
Il a pénétré plus loin qu'eux.

O combien Mérope, Zaïre,
Eleſtre ont déchiré de cœurs !
Combien d'envieux, tout en pleurs,
Sont tombés aux genoux d'Alzire !
Je les vois, dès long-tems aigris,
Venir inſulter par leurs cris
Au chef-d'œuvre heureux qu'il enfante;
Soudain les voilà conſternés :
Aménaïde triomphante,
A ſon char les tient enchaînés.

Et dans ſon immenſe carrière,
Par combien de ſentiers nouveaux
Il atteint, ou laiſſe en arrière,
Ses modèles, ou ſes rivaux !
Notre Virgile eſt notre Horace.
Il eſt l'Ariſtote & le Taſſe.
Il réunit Pope & Milton.
Tour-à-tour terrible & folâtre,
On l'a vu Sophocle au théâtre,
A table il eſt Anacréon.

Que la Fontaine & que Molière,
Parmi tant de noms ſignalés,
Aient eu la gloire ſingulière
De ne pas ſe voir égalés ;

Quel autre génie au Parnaſſe,
Dont il n'ait au moins pris la place ?
Qu'on l'oppoſe aux ſiècles paſſés ;
Son ſiècle, au temple de mémoire
N'eût-il apporté que ſa gloire,
Il les aura tous balancés.

O toi, qui ſans doute incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui, comme d'Hercule,
Un ſeul n'a pas fait ces travaux ;
Ne diviſe point ton hommage,
Poſtérité ; ſur cette image
Fixe tes regards incertains ;
Vois celui qui dans quinze luſtres,
Egal à vingt hommes illuſtres,
En a ſeul rempli les deſtins.

Dans le labyrinthe du doute
Que de fleurs ne ſème-t-il pas ?
C'eſt-là le fil qui ſur ſes pas
A la Raiſon trace la route.
De l'homme qu'il approfondit,
Comme Tacite il nous rendit
L'hiſtoire ſenſible & vivante ;
Et préſent aux ſiècles divers,
Sa plume rapide & ſavante
A mis ſous nos yeux l'Univers.

Auſſi quel ſillon de lumière
Ce grand homme laiſſe après lui !
Voyez, dans ſa ſource première,
La clarté qui règne aujourd'hui.
Quel autre a plus aidé le monde
A ſortir de la nuit profonde
Où l'erreur l'avoit ſubmergé ?
Quelle main plus libre & plus fière
Ebranla l'immenſe barrière
D'un barbare & long préjugé ?

Opinion, bizarre idole,
Dont l'Univers ſubit la loi,
Moins puiſſante que ſa parole,
En lui tu reconnois ton Roi.
Au milieu de l'erreur commune,
L'homme éloquent eſt ce Neptune
Qui s'élève du ſein des eaux.
Il parle aux vagues mugiſſantes ;
Et les vagues obéiſſantes
Vont expirer ſous les roſeaux.

Ainſi devant lui s'abaiſſèrent
Ces flots accumulés d'erreurs,
Que tant de ſiècles amaſſèrent,
Et d'où naiſſoient tant de terreurs !
Utile au monde qu'il éclaire,
Il a conſacré l'art de plaire
Sur l'autel de la Vérité.

Mais plus que la Vérité même,
C'eſt toi qu'il révère & qu'il aime,
Intéreſſante Humanité !

O vous qu'il ennoblit encore
Après vous avoir éclairés ;
Vous qu'il venge, vous qu'il honore,
Hommes de génie, accourez.
Qui jamais avec ce courage,
Du roſeau plié par l'orage,
Oſa ſe déclarer l'appui ?
Infortune errante ou captive,
Innocence foible & craintive,
Qui vous embraſſa comme lui ?

Toi, qui ſous le glaive abattue,
Devenois l'opprobre des loix,
Famille innocente (1), à ma voix
Viens, tombe au pied de ſa ſtatue.
Qu'importe de feintes douleurs ?
Qu'importe les frivoles pleurs
Qu'il a fait répandre au théâtre ?
Ce ſont tes pleurs qu'il a taris,
Qui rendront le monde idolâtre
De ſon ame & de ſes écrits.

De nos bons Rois modèle auguſte,
Henri, le plus doux des vainqueurs,
Simple & grand, magnanime & juſte,

(1) Les Calas.

Tu vis à jamais dans nos cœurs.
Mais ſans ajouter à ta gloire,
Ton Poëte rend ta mémoire
Plus chère à nos derniers neveux.
Sous un pinceau qui nous enchante,
Ton image encor plus touchante,
Reçoit plus d'encens & de vœux.

Et qui ſait ſi ſa voix ſenſible,
En frappant l'oreille des Rois,
N'a point, par un charme invincible,
Adouci leurs mœurs & leurs loix?
L'humanité moins opprimée,
Déjà par l'eſpoir ranimée,
Le bénira peut-être un jour,
En voyant ſes maux à leur terme;
D'avoir ſemé cet heureux germe
De paix, de concorde & d'amour.

Que fais-je? Où m'emporte mon zèle?
Et daignera-t-il l'avouer?
Une voix ſi foible avoit-elle
Acquis le droit de le louer?
Pardonne à la reconnoiſſance,
Grand homme: un modeſte ſilence
N'eſt que le recours des ingrats.
Laiſſe-nous, de tant de merveilles,
Jouir enſemble; & de tes veilles
Viens te repoſer dans nos bras.

ÉPITRE AU ROI

SUR

L'INCENDIE DE L'HOTEL-DIEU,

En 1772.

PRÉFACE(1).

CE n'eſt pas ſeulement le vœu des pauvres, mais le vœu du Public, celui des Magiſtrats, & celui de l'Adminiſtration même de l'Hôtel-Dieu, qu'on a exprimé dans cette Epître.

Il eſt des maux que tout le monde voit, & dont tout le monde gémit, mais auxquels il eſt ſi difficile d'apporter remède, que perſonne n'oſe y penſer; & à moins de quelque accident qui vienne forcer les obſtacles, ou donner à la volonté publique le courage de les franchir, on les ſuppoſe inſurmontables, & on cède à ce qu'on appelle une cruelle néceſſité.

(1) Cette Préface accompagnoit l'Épître, lorſqu'elle fut préſentée au Roi: je fus autoriſé à les faire imprimer enſemble. Ce fut là comme le ſignal de cette réclamation univerſelle qui éclata en faveur des pauvres, & dont enfin nous voyons les heureux effets.

Peut-être auſſi en eſt-il des grandes révolutions comme des grandes vérités : il faut que le tems les mûriſſe.

L'incendie de l'Hôtel-Dieu en 1737, fit penſer un moment à la faute qu'on avoit faite, de placer au centre de Paris, dans l'endroit le plus reſſerré, un hôpital qui devoit recevoir tous les pauvres malades qui s'y préſenteroient, & qui, pour cela, demandoit un grand eſpace & un air libre & pur. On ſouhaita qu'il fût poſſible de le placer ailleurs, mais on ne fit que le ſouhaiter ; & rien n'ayant changé depuis, il a péri à l'Hôtel-Dieu plus de cent mille hommes (1), qu'on auroit pu ſauver en changeant leur aſyle.

(1) Il meurt tous les ans 8000 malades à l'Hôtel-Dieu, dont il ſeroit très-poſſible de ſauver la moitié.

A la Charité de Paris, il meurt un huitième des malades ; à l'Hôpital de Verſailles un neuvième ; aux Hôpitaux de Londres à-peu-près autant.

A l'Hôtel-Dieu de Lyon un quatorzième. A l'Hôtel-Dieu de Paris un quart.

Tel étoit, en 1772, le réſultat des inſtructions que j'avois recueillies.

L'incendie

L'incendie du 30 décembre 1772, a fait une impreſſion plus vive & plus profonde. Il ſemble que le bandeau de l'habitude, qui laiſſe à peine entrevoir les vieux abus, ſoit tombé. Non-ſeulement le danger du feu, pour l'un des quartiers de Paris où les rues ſont les plus étroites, les édifices les plus preſſés, les plus hauts, les plus combuſtibles, mais tous les inconvéniens attachés à cet emplacement ont ſoudain frappé les eſprits. Le cri général a été qu'on ſauve les malades, & que l'Hôpital ſoit brûlé. Toutes les voix ſe ſont réunies pour demander qu'on bâtît un nouvel Hôtel-Dieu hors de la ville & dans un lieu ſain; un grand nombre de citoyens ont même offert le centuple de leur aumône, ſi cela étoit décidé.

D'où peut venir, dans l'intervalle de trente-cinq années, cette différence de zèle? C'eſt qu'à meſure que les eſprits s'éclairent, les mœurs ſe bonifient; que les ſentimens d'humanité ſuivent le progrès des lumières; que la Nature reprend ſes droits en même

tems que la raison; que plus l'homme apprend à penser, mieux il connoît le prix de l'homme; que l'intérêt particulier, mieux entendu, remontant vers sa source, se rapproche du bien public & de l'intérêt général; qu'enfin, les principes de la société, plus développés & mieux approfondis, nous rendent plus chers & plus sacrés tous les objets qui l'intéressent.

Mais quoique ce zèle si tendre se soit manifesté dans toutes les classes de citoyens, ne dissimulons pas que l'exemple en a été donné par les personnes recommandables qui président à l'ordre public. Tant que l'incendie a duré, tant qu'il a menacé d'étendre ses ravages, le Sacerdoce, le Militaire, la Magistrature, la Police, l'Ordre Municipal, ont vu leurs chefs occupés sans relâche, les uns à faire secourir les malheureux qui périssoient, les autres, à leur procurer des asyles & des secours: l'église de Notre-Dame a été leur premier refuge. C'est au pied des autels que la Charité a offert à la Religion le spectacle le plus digne d'elle,

une foule d'hommes empressés à servir & à soulager leurs semblables, tandis qu'au dehors, une multitude encore plus généreuse, se dévouant au bien public, exposoit sa vie au milieu des flammes pour en arrêter les progrès.

Les étrangers, témoins de ces effets, & d'une police sans exemple, ont avoué que par-tout ailleurs un pareil incendie eût fait les plus affreux ravages; & que dans aucun pays du monde, l'humanité n'eût fait, pour le salut des pauvres, de plus incroyables efforts. Mais le zèle ne s'est pas borné au soin de les sauver & de les secourir: revenu du premier effroi que l'incendie avoit causé, on a réfléchi sur des maux plus constans où leur situation les expose; & tout un peuple s'est écrié qu'il falloit bâtir l'Hôtel-Dieu au-dessous de Paris, dans un espace libre, où le malade pût respirer.

Il n'est personne qui ne frémisse d'horreur & de pitié en voyant, au milieu d'une ville opulente, un Hôpital où les malades sont au moins quatre dans un même lit. La seule

idée de l'incommodité que les angoiſſes, les cris, les plaintes de ces malheureux, leur cauſent réciproquement, de l'impoſſibilité de repoſer un ſeul inſtant l'un à côté de l'autre, du tourment de cette inſomnie, dans un état où la nature foible & ſouffrante appelle le ſommeil ; cette ſeule idée eſt épouvantable. L'homme robuſte & ſain ne réſiſteroit pas à une épreuve ſi violente. Auſſi voit-on les femmes, qui en pleine ſanté vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu, par la ſeule incommodité d'être ſix dans un lit, y tomber dans une langueur dont leurs enfans ſont frappés avant que de naître.

Mais combien plus effrayant encore doit être le tableau de ce mélange d'infirmités & de ſouffrances, dans un lieu où ſe raſſemblent la frayeur, le dégoût, la compaſſion mutuelle, & l'image toujours préſente de l'agonie & de la mort! Les pauvres de Paris ſont tous perſuadés qu'on ne les porte à l'Hôtel-Dieu que pour ſouffrir & pour mourir : auſſi les a-t-on vus cent fois, privés de tout ſecours dans leur miſérable demeure, frémir au nom de ce

refuge, & conjurer ceux qui le leur propofoient, de les laiffer expirer en paix. Mais lorfque la néceffité force le malade à s'y rendre, fa femme, fes enfans, jettent les mêmes cris que fi on le portoit au tombeau.

Ce n'eft pas que tous les fecours n'y foient prodigués aux malades : les remèdes, la nourriture, tout y eft excellent; toutes les reffources de l'art y font employées; des femmes dont la piété anime le zèle & foutient le courage, ces femmes, vraiment fortes, veillent fans ceffe pour le fervice & le foulagement de ces malheureux dont les jours leur font confiés. Le manque d'efpace, le mauvais air, le trop petit nombre de lits, inconvénient auxquels il eft impoffible de remédier fans changer le lieu, font les feuls vices d'un établiffement fi précieux à l'humanité, & qu'ils ont rendu fi funefte.

Il ne faut pas croire que l'habitude ait endurci le cœur des hommes refpectables auxquels l'adminiftration de l'Hôtel-Dieu eft confiée: témoins des maux dont nous

gémiſſons, ils en gémiſſent comme nous; mais quand il s'agit d'y remédier, les difficultés ſe multiplient, l'opinion les exagère, la prétendue impoſſibilité de les vaincre produit le découragement. Mais en eſt-il aucune de réellement invincible? c'eſt ce que je ne puis penſer. La crainte que, ſi l'Hôtel-Dieu n'eſt plus au centre de Paris, & à côté de la cathédrale, la charité qui le ſoutient ne ſe ralentiſſe, eſt une crainte vaine. Dans toutes les grandes villes de l'Europe, dans toutes celles du royaume, les Hôpitaux ſubſiſtent; & on les a placés le plus commodément poſſible, ſans faire aux citoyens l'injure de penſer qu'il fallût mettre ſous leurs yeux l'objet de leur compaſſion.

Le motif impoſant de laiſſer l'Hôtel-Dieu près de ſes Adminiſtrateurs, eſt déſavoué par eux-mêmes: ils rougiroient que l'on pût croire que le foible intérêt d'épargner leurs pas, & de leur rendre moins pénible l'exercice de leur fonction, mît obſtacle à un changement que le bien public & l'humanité ſollicitent.

Mais on demande, où placer l'Hôtel-Dieu? Où le placer? Par-tout où les malades pourront avoir un eſpace aſſez vaſte, des eaux ſaines, & un air pur. N'a-t-on pas trouvé où placer les Invalides, & tant d'autres monumens de la piété de nos Rois?

La ſeule difficulté ſolide, eſt celle des fonds néceſſaires pour ce nouvel édifice. Mais Saint Sulpice a été bâti, l'Ecole Militaire a été bâtie, Sainte Geneviève va bientôt l'être; & les dépenſes de ces édifices n'ont point été un fardeau pour l'État. Ils ont été élevés lentement, peut-on me dire encore. Mais qu'un fonds annuel & ſolide ſoit conſacré à la conſtruction du nouvel Hôtel-Dieu, & qu'on propoſe des actions pour le rembourſement ſucceſſif des avances; j'oſe croire que ce moyen de venir au ſecours des pauvres ſera ſaiſi avec ardeur.

Mais indépendamment de la valeur réelle des bâtimens & du terrein qu'ils occupent actuellement, n'a-t-on pas encore une reſſource? Une partie des revenus de l'Egliſe ſont employés à élever des temples : la

réſerve des économats y eſt deſtinée ſpécialement; & n'eſt-ce pas un temple que l'aſyle des malheureux, que la Religion appelle les membres de Jéſus-Chriſt ?

Enfin, quelque difficulté qu'on oppoſe à la conſtruction du nouvel Hôtel-Dieu, la ſituation de celui-ci, eſt, tous les ans, la cauſe de la perte d'une multitude de citoyens; & à quelque prix que ce ſoit, il faut ſauver tant de milliers de victimes, ſelon cette grande maxime, que le ſalut du peuple doit être la ſuprême loi.

LES PAUVRES DE PARIS,

AU ROI.

ÉPITRE

SUR L'INCENDIE DE L'HOTEL-DIEU,

En 1772.

Tu te fouviens, grand Roi, de ce jour d'allégreffe,
Où tu vis de ton Peuple éclater la tendreffe,
Quand du bord du tombeau par nos vœux rappelé;
Tu rendis l'efpérance à l'Etat défolé,
Et qu'à la douleur fombre où tomboit cet empire;
Succéda de l'amour le plus touchant délire;
Tu t'en fouviens: jamais peut-il être oublié;
Ce beau jour, qu'à Louis Titus eût envié?

Eh bien, dans ces tranfports où l'ame fe déploie;
Au milieu des éclats de la publique joie,
En traverfant ces murs étincelans de feux,
En entendant le ciel retentir de nos vœux,
Qui t'attendrit le plus? ou l'élite brillante
Des citoyens heureux d'une ville opulente,

Ou ce Peuple accourant, à flots amoncelés,
Au-devant des courfiers à ton char attelés?

Ah! de ce Peuple obfcur, qui n'a rien à prétendre,
L'amour bien plus naïf, eft auffi bien plus tendre!
Et de cet amour pur les gages folemnels,
Firent couler des pleurs de tes yeux paternels.

C'eft au nom de ces pleurs que ce Peuple t'implore.
Son afyle eft détruit; la cendre en fume encore;
Mais, s'il ofe à tes pieds l'avouer en fecret,
Il l'a vu confumer, & l'a vu fans regret.

Quoi! de la piété ce monument célèbre!....
Ce monument n'étoit qu'une prifon funèbre,
Du pauvre languiffant fépulcre anticipé,
Des ombres de la mort toujours enveloppé.

Permets que l'indigence, à fouffrir deftinée,
T'apprenne à quel fupplice elle étoit condamnée.
O toi, qui fus bon, même envers tes ennemis,
Regarde tes fujets, tes enfans, & frémis.
Dans un lit de douleur, où leurs cris fe répondent,
Où d'un fouffle mortel les vapeurs fe confondent,
Viens les voir entaffés, les mourans fur les morts,
L'un d'un affreux délire éprouvant les tranfports,
L'autre, qu'un feu plus lent auprès de lui confume,
Ceux dont le cœur fe glace, ou dont le fang s'allume,
Tous refpirant un air qui, chargé de poifon,
Eft d'un gouffre empefté l'horrible exhalaifon.

Sur ſon lit, près de lui, dans ſes bras, à toute heure,
Chacun d'eux voit mourir, en attendant qu'il meure,
Cherche en vain dans ſes maux un pénible ſommeil,
Ou ne dort qu'en rêvant aux horreurs du réveil.

Tel eſt, grand Roi, tel eſt ce refuge effroyable.
De nos calamités c'eſt la plus incroyable;
Mais Paris, qui la voit, l'atteſte en gémiſſant.
Tu l'ignorois. Jamais ton cœur compatiſſant
N'eût ſouffert ces horreurs dont frémit la Nature,
Dont l'Europe s'indigne, & dont le Ciel murmure.
Il a permis enfin que ces murs ténébreux
Fuſſent, pour nous venger, dévorés par les feux;
Et le Pauvre, échappé de cet affreux repaire,
Du milieu des débris, tend les bras vers ſon père.

Accorde à nos douleurs un aſyle, où du moins,
Ton Sujet, en mourant, puiſſe bénir tes ſoins.
Un Roi juſte ſuffit à l'opulent paiſible;
Mais le Pauvre a beſoin d'un Roi tendre & ſenſible.
Tu l'es; nous le ſavons. Fais-nous donc reſpirer.
Que ſans horreur du moins nous puiſſions expirer.
Nous bénirons le règne où le ciel nous fit naître;
Et nos derniers ſoupirs ſeront pour notre maître.

Hélas! un bruit affreux ſe répand: on nous dit
Que d'un zèle aveuglé l'erreur & le crédit
Nous condamne à rentrer dans ces priſons infectes;
Que ſa voix à la Cour rend nos plaintes ſuſpectes;

Qu'à prolonger nos maux ce faux zèle attaché,
Craint, s'ils font moins cruels, qu'on en foit peu touché,
Et dit, qu'en nous voyant dans un plus doux afyle,
On n'auroit plus pour nous qu'une pitié ftérile.
Charité meurtrière! à quel prix, jufte Dieu!
Tu nous vendrois tes dons dans ce funefte lieu!
Eh quoi! pour émouvoir notre douce Patrie,
Faut-il donc l'art cruel des tyrans d'Etrurie,
Et fans l'affreux tourment, par Mezance inventé (1),
Le Pauvre, trop heureux, fera-t-il rebuté?
Non, François, cette crainte eft pour vous une injure,
Vos cœurs en font bleffés, l'Humanité l'abjure,
La Piété publique aujourd'hui la dément.
Ne vois-tu pas, grand Roi, Paris dans ce moment,
A pleines mains fur nous répandre fes largeffes?
Mais quand nous périrons au milieu des richeffes,
Qu'aura fervi le zèle? Et d'un air infecté
L'opulent citoyen fera-t-il refpecté?
Et la contagion de nos murs exhalée,
Et dans l'eau falutaire une pefte mêlée,
Et d'un impur limon tout un peuple abreuvé,
Et tout ce peuple enfin juftement foulevé
Du danger volontaire où fans ceffe on l'expofe,
Ne font-ils pas trembler la voix qui t'en impofe?

---

(1) Mezance, Roi d'Etrurie, faifoit attacher un vivant avec un mort.

Cruels! de la Nature épargnez les bienfaits.
Une eau ſaine, un air pur, ſont des dons qu'elle a faits
Au riche, à l'indigent, à tout ce qui reſpire.
Rends-nous ces biens, grand Roi. Que ton aimable empire
Par un crime public ceſſe d'être ſouillé.
De déſenſe & d'appui le Pauvre eſt dépouillé:
Ses larmes, & ton cœur, ſont ſa ſeule eſpérance.
Entends nos foibles voix, cède aux vœux de la France;
Et proſcris cet abus, pire que les fléaux,
D'entaſſer les vivans dans de vaſtes tombeaux.

ÉPITRE

DE M. DE VOLTAIRE

A M. MARMONTEL,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE.

1774.

Mon très-aimable ſucceſſeur,
De la France Hiſtoriographe,
Votre indigne prédéceſſeur
Attend de vous ſon épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obſcurité profonde,
Enſeveli dans mes déſerts,
Je me tiens déjà mort au monde:
Mais ſur le point d'être jetté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.
Si vers le ſoir un triſte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,

Je me ſouviens qu'à votre Cour
Le tems change encor davantage.
Si mes paons, de leur beau plumage,
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir vos jeunes Seigneurs
Avec leur brillant étalage,
Et mes coqs-d'inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.
De vos courtiſans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſes-cours,
Me font penſer à des Jéſuites.
Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore

Lorſque les chantres du printems
Réjouiſſent de leurs accens
Mes jardins & mon toit ruſtique,
Lorſque mes ſens en ſont ravis,
On me ſoutient que leur muſique
Cède aux bémols des Monſignis,
Qu'on chante à l'Opéra-comique.

Quel bruit chez le peuple Helvétique!
B** arrive; on eſt ſurpris:
On croit voir Pallas ou Cypris,

Ou la Reine des immortelles;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
On en voit cent presque aussi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Thomas a fait savamment
Des Dames de Rome & d'Athène:
On me dit: partez promptement,
Venez sur les bords de la Seine;
Et vous en direz tout autant
Avec moins d'esprit & de peine.

Ainsi, du monde détrompé
Tout m'en parle, tout m'y ramène:
Serois-je un esclave échappé,
Qui porte encore un bout de chaîne?
Non, je ne suis point foible assez
Pour regretter des jours stériles,
Perdus, bien plutôt que passés,
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu. Faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.

Nos solides Historiens
Sont des auteurs bien respectables;
Mais à vos chers concitoyens,
Que faut-il, mon ami? des fables.

RÉPONSE

RÉPONSE

DE M. MARMONTEL,

A M. DE VOLTAIRE.

AINSI par vous tout s'embellit ;
Ainſi tout s'anime & tout penſe :
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit !

Pour vous l'âge n'a point de glaces ;
Les fleurs ſont de toute ſaiſon :
Enfant, vous orniez la Raiſon ;
Vieillard, vous couronnez les Graces.

Quand vous parcourez vos hameaux ;
La joie avec vous ſe promène.
Par-tout, dans votre heureux domaine,
Vos ſemblables ſont vos égaux :
Le ſoin de ſoulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux ;
Et pour mieux égayer la ſcène,
Vous obſervez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.

Oui, le monde eſt tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture :
L'art doit cauſer peu de regrets
A qui jouit de la Nature.

Elle a de ſublimes erreurs ;
Et l'Art n'a que de vains caprices.
Elle eſt ſi belle en ſes horreurs !
Et l'Art eſt ſi laid dans ſes vices !
Croyez-moi, vos renards, vos loups,
Sont bien moins cruels que les nôtres ;
Et nos chiens, ſoit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.

De La Ruette & de Clerval
Grétry fait briller le ramage ;
Mais le Roſſignol, leur rival,
De leurs chanſons vous dédommage.

Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas, les traits adoucis,
Ont eux-mêmes flatté nos Dames.
Près de N** il étoit aſſis
Lorſqu'il fit de ſi belles ames :
Sur la Vénus de Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.

Des B***! ah, qu'il eſt loin
Le tems où l'on en comptoit mille !
Notre pays, j'en ſuis témoin,

N'eſt plus en beautés ſi fertile.
On eſt plus jolie à préſent,
Et d'un minois plus ſéduiſant
On a les piquantes fineſſes ;
Mais du *beau* les tems ſont paſſés.
De Nymphes, il en eſt aſſez ;
Mais nous n'avons plus de Déeſſes.

Cependant Paris doit avoir
Pour vous encore aſſez de charmes ;
Et quand Zaïre, ſur le ſoir,
Le remplit de tendres alarmes,
Il vous feroit doux de le voir
Applaudir & verſer des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernoit aux Corneilles ;
Venez : nos tranſports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.

Ah ! ſi j'approchois des grandeurs,
Je dirois bien que c'eſt dommage
Que vous n'adoriez qu'une image ;
Qu'il eſt d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge ;
Et qu'on devroit changer l'uſage
De baiſer par ambaſſadeurs (1).

(1) Une Dame en faveur lui envoyoit des baiſers.

Mais si Paris, qui vous desire,
Vous demande aux Dieux vainement,
J'aurai du moins, en vous aimant,
La douceur d'aller vous le dire.

Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes;
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.

Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelque étincelle,
Pour éclairer l'obscurité
Du nuage qui la recèle.
J'ai fait vœu de suivre ses pas.
Je sais qu'elle a bien moins d'appas
Que des fables enchanteresses;
Mais ce sont de folles maîtresses,
Qu'on aime, & qu'on n'estime pas.

DISCOURS EN VERS

SUR L'ÉLOQUENCE,

Lu dans l'Assemblée publique de l'Académie Françoise du 29 février 1776, jour de la réception de M. l'Archevêque d'Aix.

Aux loix de la penſée, aux loix de l'harmonie,
Heureux qui de ſa langue a ſoumis le génie,
Et qui, ſans la contraindre, ayant ſu la fléchir,
De tours nouveaux pour elle oſe encor l'enrichir!
Mais ces formes du ſtyle, & leur noble élégance
Font le grand art d'écrire, & non pas l'Éloquence.

L'Éloquence eſt l'inſtinct que reçut en naiſſant
L'homme qui ſait à l'homme inſpirer ce qu'il ſent:
C'eſt la force d'une ame au dehors répandue;
C'eſt d'un génie ardent l'influence étendue:
Vaſte & puiſſant moteur, dont la rapidité
Donne à tous les eſprits ſa propre activité.
C'eſt lui qui porte à l'ame une ſoudaine atteinte,
La ſaiſit de pitié, la pénètre de crainte,
Dompte la volonté, ſoumet l'entendement,
Change l'homme, & lui laiſſe un long étonnement.

Quelle eſt donc cette force à qui rien ne réſiſte ?
Un vain déclamateur, un frivole ſophiſte
A-t-il jamais ſur nous cet aſcendant vainqueur ?
Non, ſans ame, il a beau vouloir parler au cœur,
De mouvemens forcés tourmenter la parole,
Et d'un ſouffle pénible enfler une hyperbole,
Ou d'une fauſſe image occupant nos eſprits,
Jetter ſur le menſonge un brillant coloris :
Vain preſtige, lueur trompeuſe & peu durable !
Ce n'eſt point là ce vrai ſolide, inaltérable,
Dont l'ame ſolitaire aime à s'entretenir,
Et conſerve en ſilence un profond ſouvenir.

O combien de l'eſprit l'Éloquence diffère !
Combien de la penſée elle agrandit la ſphère,
Cette raiſon ſublime, à qui la vérité
Darde du haut des cieux ſa rapide clarté,
Et qui répand au loin le feu qui la pénètre,
Brûlant de l'épancher, brûlant de le tranſmettre,
Fière & forte des droits qu'elle venge ou défend,
Et foudroyant l'erreur d'un regard triomphant !

Et ce talent ſuprême, & ce divin génie,
Que la Grèce adoroit ſous le nom d'Uranie,
On prétend le réduire aux manèges de l'art !
Chaſte fille du Ciel, Uranie eſt ſans fard :
Laiſſez-lui ſa candeur. Quoi ! des fleurs & des voiles
A celle dont le front eſt couronné d'étoiles !

Qu'elle ſoit toujours nue & belle innocemment,
Et que ſa majeſté ſoit ſon ſeul vêtement.
Telle s'offre à l'eſprit la Sageſſe éloquente.
Quelquefois, moins auſtère, elle eſt vive & piquante;
Quelquefois, plus timide, elle adoucit ſes traits;
Mais toujours naturelle & ſimple en ſes attraits,
C'eſt pour perſuader qu'elle conſent à plaire:
Rien ne l'embellit mieux que le jour qui l'éclaire.

Et quand du fond des cœurs l'Éloquence à grands flots
S'épanche, eſt-elle encore aſſervie à des mots?
L'art dirige un ruiſſeau; mais voyez dans ſa courſe
Ce grand fleuve, en torrent échappé de ſa ſource,
Bouillonnant, écumant, mugiſſant de fureur,
De ſes bords ſurmontés devenir la terreur,
Reployer dans ſon lit ſes vagues menaçantes,
Les promener long-tems de courroux bondiſſantes;
Les applanir enfin, de nouveau les enfler
Si quelque vent fougueux recommence à ſouffler;
Et franchiſſant l'écueil qui lui rompt le paſſage,
Le laiſſer blanc d'écume, & preſſer ſon ravage:
Tels ſont les mouvemens d'un cœur impétueux.

Et que lui ſert des mots l'appareil faſtueux?
Il y va de la perte ou du ſalut d'Athènes;
La liberté tremblante appelle Démoſthènes;
Et l'on veut que de l'art empruntant le ſecours,
Il aille en période arrondir ſon diſcours!

Au ſeul nom de Philippe il monte à la tribune,
L'ame en feu, le cœur plein de la cauſe commune,
Il parle ; & dans leur ordre enchaînés en naiſſant,
Les mots viennent en foule exprimer ce qu'il ſent.

Mais que dis-je? Et dans l'art de charmer les oreilles,
Quel orateur jamais conſuma plus de veilles ?
Celui qu'on avoit vu, par de ſi longs efforts,
De ſon rebelle organe aſſouplir les reſſorts,
Auroit-il négligé de donner à ſon ſtyle
Un tour harmonieux, élégant & facile ?
Ai-je donc oublié que ce peuple amolli,
L'Athénien, vouloit que tout fût embelli ?
Tous les talens de plaire avoient droit à ſon culte ;
Et d'un âpre cenſeur ſi la rudeſſe inculte
Pour le ſalut d'Athène eût élevé la voix,
Les foyers, les autel, la liberté, les loix,
Tout eût péri plutôt, mais la foule indignée
Eût crié, *Le barbare !* & ſe fût éloignée.

Quel eſt donc mon deſſein ? Sans étude & ſans art,
Voudrois-je abandonner l'Éloquence au haſard ?
Non ; mais au naturel je veux que l'art reſſemble,
Que l'étude & le tems les confondent enſemble,
Que l'Orateur ſe forme ainſi que le ſoldat,
Que dans ſon repos même il s'exerce au combat,
Et qu'au ſein de la paix le ſignal des alarmes
Le trouve agile & prompt ſous le poids de ſes armes.

L'exercice peut tout, quand il est assidu.
Comme un Gladiateur sur l'arène étendu,
Succomboit avec grace, instruit par l'habitude
A garder en tombant une noble attitude,
Tel au milieu du trouble & des séditions,
Au bruit de la discorde, au sein des factions,
Et l'Orateur de Rome, & celui de la Grèce,
Déployoient du langage & la force & l'adresse;
Mais l'art pour eux docile, & prompt à les chercher,
Ne savoit qu'obéir, les suivre, & se cacher.
Tel, & plus sûr encor de maîtriser sa langue,
Méditant son attaque, & non pas sa harangue,
César, le Dieu du peuple & le Dieu des soldats,
César fut éloquent au milieu des combats:
Sa voix, comme son cœur, dut commander au monde;
Et Neptune, moins fier, sortoit du sein de l'onde
Pour imposer aux vents & réprimer les flots,
Que ne parut César au milieu des complots:
Il tonna; la Discorde à sa voix alarmée,
Devant l'homme éloquent vit tomber une armée;
Elle entendit ces mots se mêler à leurs cris:
» *Décime-nous, César, & pardonne à ce prix* ».

Voilà comme triomphe un Orateur sublime:
C'est lorsqu'un peuple esclave à sa voix se ranime,
Et changeant tout-à-coup sa mollesse en fierté,
Tressaille au nom de *gloire*, au nom de *liberté*;
C'est lorsqu'au plus timide il fait prendre les armes;
C'est lorsqu'au plus farouche il arrache des larmes,

Qu'il force à la clémence un Despote inhumain,
Et voit l'arrêt sanglant lui tomber de la main.
Qu'il s'applaudisse alors, sa gloire est légitime.
Ce n'est point le tribut d'une frivole estime ;
Ce n'est point de l'esprit le suffrage inconstant ;
Des cœurs qu'il a domptés c'est l'hommage éclatant.

Plus souvent, sans effort, l'Éloquence ingénue,
Par un tendre intérêt dans nos cœurs s'insinue,
Attire avec douceur nos esprits dissipés,
Comme dans ses filets les tient enveloppés,
S'en saisit par degrés, les agite, les presse,
Et bientôt dédaignant une craintive adresse,
Domine en souveraine, & conduit enchaînés
Ses rebelles captifs, de sa force étonnés.

Telle on voit sur la scène une beauté timide
Que la pudeur retient, que l'espérance guide,
Aborder en tremblant un farouche vainqueur,
Par sa candenr naïve apprivoiser son cœur,
Fléchir la dureté de son orgueil sauvage,
L'engager pas à pas dans un doux esclavage ;
Et lorsque dans sa chaîne il est pris sans retour
A ce maître asservi commander à son tour.

Toutefois rendons gloire à la simple nature.
Dans nos jardins l'arbuste a besoin de culture,
Le chêne inculte règne au milieu des forêts.
Le génie éloquent le sera sans apprêts.

Je l'ai vu: cet exemple a frappé ma jeunesse;
Il m'est présent encore, il le sera sans cesse;
Je l'ai vu: Massillon lui-même en fut témoin.
De s'égaler à lui l'Orateur étoit loin:
Ce n'étoit point ce style ingénieux & tendre
Qui semble attacher l'ame au plaisir de l'entendre,
Ce langage épuré, qu'une sensible voix
Parloit si doucement à l'oreille des Rois;
C'étoit un Orateur saintement populaire,
Qui, content d'émouvoir, négligeoit l'art de plaire.
D'une élégance vaine il dédaignoit les fleurs;
Il n'avoit que des cris, des sanglots & des pleurs;
Mais de longs traits de feu, jettés à l'aventure,
D'une chaleur brûlante animoient sa peinture.
C'étoit l'ame d'un père ouverte aux malheureux:
Son cœur se déchiroit en gémissant sur eux:
Le foible & l'indigent croyoient voir, à son zèle,
L'ange consolateur les couvrir de son aîle.
Mais à l'homme superbe, à l'injuste oppresseur,
Au riche impitoyable, au cruel ravisseur,
Déclaroit-il la guerre; une voix fulminante
A leur ame de fer imprimoit l'épouvante:
Tout trembloit sous sa main: le méchant consterné,
D'un ténébreux abîme étoit environné.
Il domptoit l'habitude, il domptoit la nature;
Il faisoit du remords éprouver la torture;
De son faste à ses pieds l'orgueil se dépouilloit;
La rapine tomboit des mains qu'elle souilloit;

La volupté rompoit ſes chaînes les plus chères ;
Ennemis & rivaux ſe pardonnoient en frères ;
C'étoit un nouveau peuple, & ce peuple charmé,
Béniſſoit l'Orateur qui l'avoit transformé.

Et n'a-t-on pas trouvé, ſur de lointains rivages,
L'éloquente nature au milieu des ſauvages ?
Ainſi que leurs beſoins leur langage eſt borné ;
Le luxe de l'eſprit ne l'a jamais orné ;
Mais pour nous reprocher notre orgueil tyrannique,
Une fière douleur l'a ſu rendre énergique.
A ce peuple ſenſible, indigné de ſouffrir,
L'expreſſion touchante a pris ſoin de s'offrir :
Pour peindre une ame libre elle s'eſt agrandie,
Et comme la penſée elle eſt haute & hardie.
Donnez à l'Éloquence un cœur pour l'animer ;
Ce cœur, s'il eſt ému, ſaura bien s'exprimer.
Plus l'ame eſt à l'étroit, & plus ſon feu s'élance.
Tout devient éloquent, oui, tout, juſqu'au ſilence.
Les yeux, les traits, le geſte, une vive action,
Le cri de la nature & de la paſſion,
Tout parle ; & bien ſouvent, ſous leur ſtérile écorce
Les mots, de la penſée ont énervé la force ;
Plus ſouvent, ſous leur froide & brillante couleur,
Ils ont du ſentiment étouffé la chaleur.
L'éloquence eſt dans l'ame, & non dans la parole.
Des ſons inanimés le vain charme s'envole,

Et ne laiſſe après lui que le foible plaiſir
D'avoir compté des mots cadencés à loiſir.

Eſt-ce avec l'appareil impoſant & ſuperbe
Des phraſes de Balzac, ou des vers de Malherbe,
Que la Nature en deuil exprime éloquemment
Les regrets d'un ami, d'un père ou d'un amant?
Ecoutez-les, ô vous, qui cherchez l'éloquence
Dans la pompe des mots ou leur froide élégance;
Voyez ſi la Nature & l'Amour déſolés,
Ont des tours arrondis & des tons empoulés.
L'ame d'un malheureux vient gémir ſur ſa bouche.
Qui n'eſt pas éloquent ſur l'objet qui le touche?
Qui nous fera ſentir les maux qu'il ne ſent pas?

Ecoutez au Barreau, parmi ces longs débats,
Que ſuſcite la fraude, ou qu'émeut la chicane,
Ecoutez le Suppôt qui leur vend ſon organe:
Le fourbe atteſte en vain l'auguſte Vérité;
En vain ſa voix parjure implore l'Équité;
Le Menſonge, qui perce à travers ſon audace,
L'accuſe & le confond: il s'agite, & nous glace.
Des paſſions d'autrui ſatellite effréné,
Il ſe croit véhément; il n'eſt que forcené:
Charlatan mal-adroit, dont l'impudence extrême,
Donne l'air du menſonge à la vérité même!

Qu'avec plus de décence & d'ingénuité,
L'ami de la juſtice & de la vérité,

La candeur sur le front, la bonne-foi dans l'ame,
Présente l'innocence aux loix qu'elle réclame !
Profondément ému, saintement pénétré,
Dans l'enceinte sacrée à peine est-il entré,
Le respect l'environne; on l'observe en silence,
Et d'un Juge en ses mains on croit voir la balance.
Loin de lui l'imposture & son masque odieux,
Loin de lui les détours d'un art insidieux :
Il ne va point du style emprunter la magie;
Précis avec clarté, simple avec énergie,
Il arme la Raison de traits étincelans,
Il les rend à la fois lumineux & brûlans;
Et si, pour triompher, sa cause enfin demande
Que son ame au-dehors s'exhale & se répande,
A ces grands mouvemens on voit qu'il a cédé,
Pour obéir au Dieu dont il est possédé;
Sa voix est un oracle, & ce grand caractère
Change l'art oratoire en un saint ministère.

Le monde, où tout doit prendre un tour vif & plaisant,
Où rien n'est accueilli qui ne soit amusant,
Prête au plus vain langage une indulgente oreille :
Brillant, on le séduit; piquant, on le réveille;
Mais dans le sanctuaire où siége l'Équité,
Où l'austère Justice attend la Vérité,
Lorsqu'à la Fraude impie, à la Brigue puissante,
Il s'agit d'arracher la victime innocente;

Qu'on vient fermer la bouche à l'injuste agresseur,
De la nuit du mensonge éclairer la noirceur,
Déconcerter le fourbe & le prendre à son piège,
Effrayer le méchant qu'un plus méchant protège,
Démasquer l'un & l'autre, enfin désabuser
Et le monde & son Juge ; est-il tems d'amuser,
De briller par l'esprit, & de songer à plaire ?
Où donc, foible pupile, est ton Dieu tutélaire ?
Homme dur, à vos pieds vous le voyez tremblant ;
L'avide usurpateur triomphe en l'accablant ;
Et vous, tranquille & froid, au moment qu'on l'opprime,
Vous voulez que sa plainte élégamment s'exprime !
Des entrailles, du zèle, un courage enflammé,
Voilà ce qu'il attend, ce qu'il a réclamé :
Songez que c'est en vous, en vous seul qu'il espère ;
Et pour toute éloquence ayez l'ame d'un père.
Dans nos cercles brillans vous serez moins cité,
Moins applaudi peut-être, & moins félicité ;
Peut-être, en vous lisant, un connoisseur futile
Ne s'extasira plus sur les graces du style ;
Pour en être affligé seriez-vous assez vain ?
Et dans l'homme éloquent doit-on voir l'Écrivain ?
On doit voir l'homme vrai, l'homme intègre & rigide,
Et le foible à ses pieds couvert de son égide.
C'est au Poëte à plaire, & son art enchanteur,
L'art brillant de séduire, est vil dans l'Orateur.

Mais de ce monde enfin, si telle est la foiblesse,
Que tant d'austérité le rebute & le blesse ;

Tous les jours enivré d'un ſpectacle charmant,
Où tout eſt volupté, preſtige, enchantement,
Où la Nature parle une langue embellie
Dans les vers de Zaïre ou dans ceux d'Athalie;
Si ce monde, amoureux d'un ſi beau coloris,
Et d'un ſi doux langage éperdûment épris,
Veut retrouver par-tout ou Racine ou Voltaire,
N'eſt-on pas de ſes goûts eſclave involontaire?

Eh bien, joignez la grace à la ſimplicité:
Alliez la méthode à la facilité:
Que l'art chez vous reſſemble à l'inſtinct de l'abeille:
Flattez le goût, ſoyez indulgent pour l'oreille,
Semez de quelques fleurs un détail épineux,
Tracez à la penſée un cercle lumineux;
Par l'image, à propos, que l'idée enrichie,
En préſente à l'eſprit la clarté réfléchie;
Que des mots les plus doux le choix ingénieux
Forme, par leur mélange, un bruit harmonieux;
Et que limpide & pur comme l'eau ſon modèle,
Le ſtyle à la penſée offre un miroir fidèle.
D'un artiſte éclairé c'eſt l'ouvrage élégant.
Mais ſans ce feu divin qui fait l'homme éloquent,
Euſſiez-vous réuni tous les charmes du ſtyle,
L'art n'aura fait pour vous qu'un chef-d'œuvre inutile.
Pour animer Pandore, il fallut dans ſon ſein
Verſer le feu céleſte: imitez ce larcin;
Et que dans vos écrits une rapide flamme,
A la froide beauté donne la vie & l'ame.

Par-là

Par-là font éloquens, ces brillans Écrivains,
Ces heureux féducteurs, ces Poëtes divins,
Dont la plume élégante & la verve féconde
Font de l'art d'émouvoir les délices du monde:
De leur mont fabuleux c'eft le double fommet.

Voyez Britannicus, Alzire, ou Mahomet:
Dans leur langue à la fois que de force & de grace!
De l'art qui l'embellit à peine on voit la trace;
Imitez-le. Eft-ce à vous d'être moins véhément
Qu'un Poëte animé qui peint le fentiment ?
Quoi! dans le vain délire où lui-même il fe plonge,
Il eft ému, troublé, défolé du menfonge;
Il pleure, il fait pleurer, il tremble, il fait frémir;
A fa voix on entend tout un peuple gémir;
Et vous qui reffentez ce qu'il s'amufe à feindre,
Vous n'exprimerez pas ce qu'il excèle à peindre!
Eft-ce l'art qui vous gêne? Et voyez dans fes vers
Le Poëte captif fe jouer de fes fers.
Il invente à fon gré; mais qu'a donc l'impofture
De plus intéreffant que la fimple nature?
A cette veuve en pleurs qui tombe à vos genoux,
Falloit-il un Priam, un Hector pour époux?
Elle eft mère. Et ce fils opprimé, qu'elle adore,
Sans être Aftianax, fans être Polidore,
N'a-t-il pas fur votre ame un droit femblable au leur?
Le droit de l'innocence & celui du malheur?

Mais à qui n'en reçoit qu'une atteinte légère,

A qui des malheureux la cause est étrangère;
A qui l'Humanité, la Patrie, & les Loix,
Dans un vague lointain font entendre leur voix;
A cet homme isolé, dans sa molle indolence,
La Nature indignée interdit l'Éloquence.
Elle interdit la Feinte & l'Imitation
A qui, sans être ému, peindroit la passion.
C'est peu d'un esprit souple & d'une ame flexible:
Nul Poëte éloquent, qui ne soit né sensible;
Et s'il paroît tenir de la Divinité,
C'est par un noble excès de sensibilité.
Mais doutez-vous encor si son ame recèle
Ces semences de feu dont sa plume étincelle;
Ou si d'un vain délire il n'a que les accès?
Dans l'asyle sacré du Sophocle françois
Pénétrez, au moment que son ame élancée
Semble aller dans les cieux rajeunir sa pensée.
Le voilà dans l'ivresse: il sent tout ce qu'il feint;
Il croit voir sous ses yeux le tableau qu'il vous peint.
Venez, rompez le charme, annoncez qu'il arrive
Une famille en pleurs, errante & fugitive.
Ah! c'est dans ce moment que va se déployer
Ce cœur qui du génie est le brûlant foyer;
Dans les yeux du vieillard c'est alors que respire
L'ame de Lusignan, d'Alvarès, de Zopire.
Au nom de l'innocence, à la voix du malheur,
Tout son sang a repris sa première chaleur;
Il s'élance, agité des plus vives alarmes:

Où ſont ces malheureux ? Qu'il les baigne de larmes.
Il croit voir ſes enfans à la mort échappés ;
Dans ſes bras paternels ils ſont enveloppés ;
A venger leur injure il conſacre ſa plume ;
Sa vieilleſſe, pour eux, en travaux ſe conſume ;
Et les derniers accens de ſa mourante voix,
Réclameront pour eux la Nature & les loix.

Orateurs, c'eſt à vous que l'exemple s'adreſſe.
Avez-vous ſon courage & l'ardeur qui le preſſe ?
Abandonnez votre ame à ſes nobles élans.
Sans ces dons, laiſſez-là de vulgaires talens.
L'Éloquence n'eſt pas un frivole artifice ;
De l'homme à la Vertu c'eſt un plein ſacrifice.
Et l'on m'oppoſe en vain ce glaive à deux tranchans
Qu'elle a mis tant de fois dans les mains des méchans :
De tous les dons du ciel mélange inévitable !
Le fer, utile au monde, au monde eſt redoutable ;
L'or, image des biens, eſt la ſource des maux ;
Nos plus doux élémens ſont nos plus grands fléaux ;
Et ce même ſoleil qui féconde la terre,
Attire dans les cieux les germes du tonnerre.
L'Éloquence allumant la fureur des complots,
Aura donc ſes brigands, comme elle a ſes héros.
Mais eſt-ce à l'eſprit foible, au cœur puſillanime,
D'arborer l'étendard du héros qu'elle anime ?
Et pour être des loix l'infatigable appui,
Pour renoncer à ſoi, libre eſclave d'autrui,

Eſt-ce aſſez du talent de feindre & de ſéduire ?
Eſt-ce un rôle à jouer, une ſcène à conduire ?
C'eſt le dernier effort d'un courage éprouvé.
Il faut des mœurs : il faut, d'un eſprit élevé,
Voir dans l'humanité ſa famille adoptive,
Etendre, comme un Dieu, ſa bienveillance active;
Vouer au bien public une ſainte ferveur,
Braver l'opinion, le crédit, la faveur;
Exempt d'ambition, de crainte & d'eſpérance,
Voir la vie & la mort avec indifférence;
Et de ſoi-même enfin ſoi-même abandonné,
Livrer à la Patrie un cœur paſſionné;
L'embraſſer toute entière, & pour briſer ſes chaînes;
S'attendre à voir couler tout le ſang de ſes veines.
Regardez Demoſthène & Cicéron proſcrits :
Voilà de l'Orateur le devoir & le prix.

Comme eux plein de courage & plein de véhémence;
On a vu Boſſuet, dans ſa carrière immenſe,
Pour combattre l'erreur s'avancer en géant,
A l'orgueil confondu dévoiler ſon néant,
Etaler de la mort les funèbres ſpectacles,
Et, d'une voix ſemblable à la voix des oracles,
Conſterner la Nature, & laiſſer après ſoi
Le trouble & le remords, le ſilence & l'effroi.
Qu'eut jamais d'auſſi grand la tribune profane !
C'eſt en chaire, où d'un Dieu l'éloquence eſt l'organe,
C'eſt-là qu'elle eſt ſublime, & que la vérité
Semble émaner du ſein de la Divinité.

Vous en fûtes l'exemple (1) à cette pompe auguste,
Où le meilleur des Rois fit serment d'être juste,
Serment qu'il eût rempli sans l'avoir proféré.
Quel moment! quel emploi pour l'Orateur sacré!
Il s'élève au milieu d'une Cour imposante;
Et comme si d'un Dieu la majesté présente,
De sa vive splendeur l'avoit environné:
Il tient tout un empire à ses pieds prosterné;
La pourpre & les faisceaux, le glaive & la balance;
Tout devant lui s'abaisse; & le monde en silence
Croit le voir au-dessus des peuples & des Rois
Leur assigner à tous leurs devoirs & leurs droits.
Un triomphe pareil dans Athènes ou dans Rome
Honora-t-il jamais l'éloquence d'un homme?
A vous seuls sur la terre il étoit réservé,
Interprètes du ciel; pour vous s'est élevé
Ce siège auguste & saint, où seule & sans rivale,
De l'autel & du trône occupant l'intervalle,
L'éloquence domine, & paroît, dans ses mains,
Tenir l'ame des Rois & le sort des humains.
C'est de-là, qu'à la force opposant son courage,
Et planant comme l'aigle au milieu de l'orage,

(1) M. l'Archevêque d'Aix, qui venoit de prêcher le sermon du Sacre, & qui, dans ce discours, avoit peint les devoirs réciproques des Rois & des Sujets, avec une force & une vérité dignes de son ministère.

Elle a tenu cent fois le foudre menaçant
Suspendu sur le front du coupable puissant.
Alors, ni l'appareil de la grandeur suprême,
Ni l'exil, ni les fers, ni la mort elle-même,
N'effrayoit l'Orateur d'un saint zèle animé.
Il prenoit sous sa garde un empire opprimé;
Et seul, au nom du Ciel, au nom de la Nature,
Jusqu'à l'ame d'un Roi, qu'assiégeoit l'imposture,
Il faisoit retentir les cris des malheureux;
Ou lui-même, en victime, il se livroit pour eux.

Dans nos jours plus sereins, par les mœurs tempérée,
Et sous de justes loix tranquille & révérée,
L'Éloquence n'a plus ces dangers à courir.
A l'ombre de la paix son laurier peut fleurir.
Au pied de la Concorde elle a posé ses armes;
Et plus douce, elle veut dominer par ses charmes.
Qu'elle soit donc l'oracle & l'amour des humains;
Que leurs nœuds mutuels soient serrés par ses mains.
Puisse-t-elle étouffer la haine & la vengeance,
Aux tyrans des esprits inspirer l'indulgence,
Détromper le faux zèle, ou du moins le calmer,
Persuader à tous le besoin de s'aimer!
Telle est de Fénelon l'éloquence touchante.
Né pour rendre meilleur ce monde qu'il enchante,
C'est à lui d'exercer l'empire de l'amour;
D'une clarté pareille aux rayons d'un beau jour,
C'est à lui d'embellir la vérité qu'il aime;
De prêter un doux charme à la sagesse même;

De placer la vertu sur un trône de fleurs ;
D'attirer sous ses loix, d'engager tous les cœurs.
Génie ami du bien, ame sensible & tendre,
Comme un élément pur sa chaleur va s'épandre :
C'est l'astre du printems qui, sans rien consumer,
Doit verser sa lumière & doit tout animer.

Mais si la Vérité, dans les écrits des sages,
Veut briller sans éclairs, ainsi que sans nuages ;
Est-ce avec moins de calme & de sérénité
Qu'elle doit luire aux yeux de l'austère Équité ;
Et si l'art d'émouvoir devient l'art de séduire,
Dans le temple des loix falloit-il l'introduire ?
Du haut de la tribune, où, libre spectateur,
Tout un peuple en tumulte assiège l'Orateur,
Qu'une voix lamentable, une voix effrayante
Trouble, intimide, appaise une foule ondoyante ;
C'est-là que les esprits, avec art maîtrisés,
Peuvent, comme les flots, être émus ou brisés,
Et que des passions l'utile véhémence
Régne, comme les vents, sur une mer immense :
L'Orateur, comme un Dieu, préside à leur combat ;
Les pousse ou les retient, les enfle ou les abat.
Mais où règne la loi tout est calme & paisible :
Le Juge a déposé le droit d'être sensible ;
Sa volonté captive a perdu son pouvoir :
Il faut donc l'éclairer, & non pas l'émouvoir.
Ainsi du moins pensoit l'Aréopage antique :
Il avoit défendu qu'une voix pathétique

Vint remuer fon ame & troubler fa raifon.
D'une Circé nouvelle il craignit le poifon,
Et brifa prudemment la coupe enchantereffe
Qui dans fes fens émus auroit porté l'ivreffe.
Oui, qu'on affure aux loix d'auffi fermes foutiens;
Sage Athène; & dès-lors tous nos vœux font les tiens.
Pour reffembler aux Dieux, ton fénat vénérable
Méritoit de jouir d'un calme inaltérable (1).

Mais du milieu d'un monde où, rivale des loix,
L'opinion préfide & recueille les voix,
Où la brigue a fouvent tant d'adreffe & de force,
Où le crédit préfente une fi douce amorce,
Où l'orgueil fuppliant eft fi fouple & fi bas,
Où l'intrigue rampante a femé tant d'appâts,
Qu'un Juge, encor brûlant des feux de la jeuneffe,
Plein des illufions qui l'obfèdent fans ceffe,
Vienne à fon tribunal opiner fur le fort
Du jufte & de l'injufte, & du foible & du fort,
Et dans un feul inftant, & d'un feul mot réfoudre,
Si la loi doit punir, fi la loi doit abfoudre;
Au crédit qui l'obfède, aux pleurs qui l'ont déçu,
Au choc des paffions que fon ame a reçu,
Ne faut-il oppofer qu'une raifon tranquille,
Des plus grands intérêts contre-poids inutile ?

Ah! trop foible jouet de mille affections,
Voulez-vous le fauver de leurs féductions,

(1) Encore fut-il plus d'une fois corrompu lui-même.

Et de son équité raffermir la droiture ?
Laissez à l'Éloquence exalter la Nature,
Et de l'enthousiasme allumez le flambeau :
Soudain l'amour du vrai, de l'honnête & du beau ;
Le zèle ardent du bien, l'attrait puissant du juste,
La honte d'avilir un ministère auguste,
L'horreur de s'abreuver des pleurs de l'innocent,
L'horreur de l'immoler au coupable puissant,
L'intérêt courageux qu'inspire la foiblesse,
La pitié, qui d'une ame annonce la noblesse,
La gloire, à qui le ciel, voyant l'homme abattu,
Commanda de venir relever la vertu,
Le dirai-je ? La peur du reproche & du blâme,
Ensemble & de concert, vont agir sur une ame;
Et voilà quels ressorts il est beau de mouvoir.

Heureux cet âge d'or, où l'amour du devoir
N'avoit à redouter ni l'erreur ni le vice !
La vérité, si chère au monde encor novice,
Pour gagner les esprits n'eut qu'à briller sur eux :
Les cœurs, simples comme elle, en étoient amoureux.
Mais quand des passions vint l'effroyable règne,
Lorsqu'on vit l'Imposture arborer leur enseigne,
L'Opinion la suivre, & la foible Équité
Embrasser, en pleurant, sa sœur, la Vérité ;
Alors un Dieu, touché de les voir délaissées,
Par la fraude & l'injure impunément blessées,
Un Dieu prit leur défense ; & ce fut là, dit-on,
Que de ses traits de flamme il foudroya Python,

Python, ſymbole affreux des paſſions rampantes;
Que l'Éloquence atteint de ſes flèches brûlantes,
Quand de leur ſouffle impur la noire exhalaiſon
Dérobe la Juſtice aux yeux de la Raiſon,
Et que la Vérité, dans ſa ſplendeur première,
S'élance du nuage, & répand ſa lumière.

DISCOURS EN VERS
SUR L'HISTOIRE;

Lu, en partie, à l'Académie Françoise, le 17 Mai 1777, dans une séance particulière que l'Empereur honoroit de sa présence, & depuis dans l'Assemblée publique du 19 Janvier 1778, pour la réception de M. l'Abbé Milot.

Sur le Nil, autrefois, quand la main de la Parque
Du faîte des grandeurs renversoit un Monarque,
Au milieu de son peuple, à la face des cieux,
Les sages de Memphis, les organes des Dieux,
Interrogeoient sa vie, & marquoient sa mémoire
Ou du sceau de la Honte, ou du sceau de la Gloire.

O combien la Nature a perdu de ses droits !
Mais le ciel a permis, pour l'exemple des Rois,
Que pour eux, sur la terre, il fût encore un Juge.
Ni la mort, ni l'oubli ne leur sert de refuge.
La vérité pénètre au-delà du tombeau,
Et dans la nuit des tems fait briller son flambeau.
C'est alors que pareils à des oiseaux funèbres,
Les crimes révélés invoquent les ténèbres;

Mais produits au grand jour de la poſtérité,
Un vengeur les condamne à l'immortalité.
Ce vengeur eſt L'HISTOIRE; & ſon devoir ſuprême
Veut que l'homme, ſemblable à la vérité même,
Sans détour, ſans foibleſſe, au-deſſus des égards
Qui d'un timide eſclave offuſquent les regards,
Oſe être libre & juſte, & laiſſe aux ames viles
L'eſpérance & la crainte, également ſerviles.

O d'un devoir ſi ſaint comment ne pas frémir!
D'un devoir ſi cruel comment ne pas gémir!
Et quel homme aſſez dur, en paſſant, d'âge en âge,
Sur l'abîme des tems où l'Hiſtoire ſurnage,
De ce malheureux monde y verra les débris,
Sans qu'une larme échappe à ſes yeux attendris?
Laiſſons aux élémens dévorer leurs victimes:
La Nature a ſes loix; ces loix ſont légitimes:
Adorons en ſilence, & paſſons, conſternés,
A travers ces volcans, dont les flancs calcinés
Couvent de nouveaux feux pour de nouveaux ravages;
Pardonnons à la mer d'engloutir ſes rivages;
Pardonnons aux fléaux leurs rapides fureurs;
Au tonnerre égaré pardonnons ſes erreurs.

Mais parmi tant de maux répandus ſur la terre,
S'il faut compter encor les crimes de la guerre,
La diſcorde civile & ſes feux dévorans,
Les fautes des bons Rois, les forfaits des tyrans;

De l'abus du pouvoir l'odieuſe inſolence,
La foibleſſe opprimée & réduite au ſilence,
L'honneur même avili dévorant ſon affront,
Tandis que l'infamie oſe lever le front,
Et que l'injure atroce, en tous lieux redoutée,
Foule aux pieds l'innocence obſcure & rebutée;
Enfin, ſi dans ce monde abſurde & criminel,
Le fanatiſme règne au nom de l'Eternel,
Protégeant d'une main ſa ſœur la Tyrannie,
De l'autre, menaçant la Liberté bannie,
Armé, comme la Mort, d'une ſanglante faulx;
Allumant des bûchers, dreſſant des échafauds,
De meurtre & de débris couvrant la terre entière;
Et juſques dans les cieux portant ſa tête altière;
Comment voir ſans horreur, & comment retracer
Des maux que de ſon ſang on voudroit effacer?
Quel tableau déſolant pour les yeux de L'HISTOIRE!

Enfin, quelque rayon de bonheur & de gloire,
Eclairant des vertus les monumens épars,
Vient, après un long deuil, conſoler nos regards.
Un bon règne eſt pour nous comme une île enchantée,
Qui s'élève au milieu d'une mer agitée:
Le voyageur y trouve un port délicieux;
Sur de fertiles bords il repoſe ſes yeux;
Et le bruit menaçant de la vague en furie,
Lui rend plus douce encor ſa retraite chérie.

Ainsi lorsqu'un héros, tout brillant de vertus;
Un Solon dans Athène, ou dans Rome un Titus;
Vient faire aux Nations adorer son empire;
Sous ses heureuses loix l'Historien respire:
Comme un Dieu bienfaisant il le montre aux humains;
Il croit sur un autel le placer de ses mains;
En songe il voit du moins renaître un si bel âge;
Du poids de vingt tyrans un bon Roi le soulage.

Mais que ce bonheur même est changeant & léger!
Que le mal est durable, & le bien passager!
Cyrus par ses bienfaits va mériter sa gloire;
Il périt écrasé sous son char de victoire.
Au moment d'être juste Alexandre arrivé,
Va consoler la terre; il en est enlevé.
Au coupable César à l'envi tout prospère;
Dans César vertueux Rome égorge son père.
Et pour ne rappeller que nos propres malheurs;
La France est inondée & de sang & de pleurs,
Henri lui tend les bras & prévient sa ruine,
Il va tout réparer; un monstre l'assassine.

Encor, hélas! combien le plus juste des Rois
Voit mêler d'amertume aux douceurs de ses loix!
Rome, au lieu des beaux jours qu'annonçoit Marc-Aurèle
Vit les fléaux du ciel se rassembler sur elle.
Entre une peste horrible & des feux dévorans;
Le bienfaisant Titus régna sur des mourans.

C'est peu même, oui, c'est peu que les fléaux célestes :
Le cœur humain produit des poisons plus funestes.
Là fermente la haine, & de-là sont éclos
L'Envie & ses serpens, la Fraude & ses complots.
Que dis-je ? est-il au monde un si beau caractère,
Que d'un mélange impur quelque vice n'altère ?
Par-tout, la grandeur d'ame approche de l'orgueil ;
Par-tout, de la bonté la foiblesse est l'écueil ;
La franchise est crédule, & tient de la rudesse ;
Dans son aimable excès l'indulgence est mollesse ;
La Justice inflexible exagère ses droits ;
L'abus de la clémence avilit les bons Rois ;
Le noir soupçon voltige autour de la prudence ;
La fière liberté touche à l'indépendance ;
Le courage est bientôt fatigué d'obéir ;
Le cœur qui sait aimer, sait encor mieux haïr ;
Et d'une ame sensible à la reconnoissance,
La vengeance implacable a reçu la naissance.
En un mot, l'intérêt, ce mobile si doux,
Ce lien mutuel qui nous rassemble tous,
De nos divisions est la source féconde :
L'amour de la patrie est la haine du monde ;
Et former un héros, c'est dresser avec soin
Un tigre apprivoisé, qu'on déchaîne au besoin.

Pourquoi donc révéler à la race future
Et les crimes de l'homme & ceux de la nature ?
Pourquoi perpétuer la honte & la douleur,
Et comme un héritage annoncer le malheur ?

Quel âge a profité des leçons d'un autre âge ?
On a beau voir l'écueil, on s'expose au naufrage.
Catane en vain trois fois vit ses murs engloutis ;
Catane au même lieu voit ses murs rebâtis,
Et tranquille à présent sur la lave ennemie,
Entend mugir le gouffre, & se croit affermie.
Ainsi sur les débris du présent, du passé,
Va reposer en paix l'avenir insensé :
Sur les restes fumans d'un trône mis en poudre,
Un nouvel oppresseur va défier la foudre ;
Et ce champ de bataille où vingt peuples rivaux
Ont, pour plaire à leurs Rois, entassé leurs tombeaux,
Verra leurs descendans, après un long ravage,
Venir chercher la mort, pour prix de l'esclavage.

Et que seroit-ce encor, si dans tout l'avenir
Nos vices répandus par un long souvenir,
Chez nos derniers neveux alloient se reproduire ?
A l'école du crime où l'on va les conduire,
N'auront-ils pas le choix du fer ou du poison ?
Un fourbe dans L'HISTOIRE apprend la trahison ;
Et dans l'art rafiné d'enchérir sur Tibère,
Avec Machiavel un tyran délibère,
Tandis que de Séjan la perfide noirceur,
Forme un nouveau complice au nouvel oppresseur.
Les méchans d'âge en âge en seront plus habiles ;
Et pareils, cependant, aux feuillets des Sybiles,

Les

Les exemples des bons, rares jouets des vents,
Voltigeront en vain ſous les yeux des vivans.

Faudra-t-il donc laiſſer périr les faits célèbres;
Et que la vérité, condamnée aux ténèbres,
Cherche en vain ſur la terre un aſyle écarté,
D'où ſa voix, moins timide, éclate en liberté?
Les peuples & les Rois à grands cris la demandent;
Pour ſe guider par elle on diroit qu'ils l'attendent;
Et le premier rayon qu'elle oſera lancer,
S'il ne flatte l'orgueil, eſt ſûr de l'offenſer.
Un ſiècle applaudira la ſatyre d'un autre;
Mais qu'on oſe eſſayer de peindre aux yeux du nôtre
Ce qu'il a d'odieux, d'abſurde, ou de pervers,
Ses honteux préjugés, ſes coupables travers,
De nos républicains l'arrogant deſpotiſme,
De nos ſerviles Cours le nouvel oſtraciſme,
Ces brigues, ces complots, ces cris pour éloigner
Quiconque, ami du peuple, oſera l'épargner,
La guerre en ſes longueurs plus ſavamment cruelle;
Les Rois mal aſſurés ſur leur foi mutuelle,
A leurs caprices vains les peuples immolés,
Les ſermens de la paix ſans pudeur violés,
Le commerce engraiſſé de meurtre & de rapine,
L'homme avili par-tout où le luxe domine,
Et par-tout l'avarice & la vénalité
Du crime, au poids de l'or, peſant l'utilité;

Qui ne va s'écrier qu'avec trop d'amertume
La bile du cenfeur a coulé de fa plume ?
Cependant, fous les yeux du timide écrivain ;
Tout un fiècle impuni paffera-t-il en vain,
Et d'un vil complaifant imitant la baffeffe,
Ne dira-t-il jamais ce qu'il verra fans ceffe ?

Ici, d'un peuple oifif l'indigente fierté,
Qui chérit l'ignorance & craint la liberté,
Des fuperftitions efclave volontaire,
Et perdant fous leur joug le plus grand caractère ;
Coupable & malheureux d'avoir abandonné
Pour des bords inconnus fon climat fortuné ;
Et pour prix d'une audace en cruautés féconde,
Corrompu par le fang & l'or du Nouveau-monde.

Là, d'un peuple abruti le fervile bercail,
Où domine invifible, & du fond d'un férail,
Un maître efféminé, terrible & foible idole
Qu'on adoroit hier, qu'aujourd'hui l'on immole ;
Mais qui, jufqu'au trépas, feul arbitre du fort,
Difpenfe la ruine, & l'exil & la mort,
Et du cordon fatal croit ennoblir encore
L'imbécille profcrit que ce préfent honore.

Sur le Tibre, ce peuple ingénieux, brillant ;
Si terrible autrefois, fi fier & fi vaillant,
Amolli déformais dans fa longue indolence,
Sous le fafte des arts, vaine & fauffe opulence ;

Déguifant fa foibleffe & fa captivité,
De l'éclat d'un grand nom flattant fa vanité,
Et triomphant de voir que fes chaînes légères
Aillent s'appefantir fur des mains étrangères.

Entre l'Elbe & le Rhin, ces enfans des Teutons,
De l'hydre féodale antiques rejettons,
Indigens faftueux, diffipateurs avares,
De leurs propres Etats déprédateurs barbares,
Et qui, foulant aux pieds leurs vaffaux gémiffans,
Sont foulés à leur tour par des Rois plus puiffans.

Là, fous mille tyrans le malheureux Sarmate,
Rebuté de fervir une patrie ingrate,
Se livrant fans défenfe aux premiers raviffeurs,
Et foulagé d'avoir de nouveaux oppreffeurs:
Digne fruit d'un orgueil qui de la fervitude
Fait à l'homme une longue & ftupide habitude.

Là, fous un Roi foldat tout un peuple enrôlé,
Comme un troupeau nourri pour fe voir immolé,
Intrépide à la guerre, & tremblant fous un homme
Qui, femblable au génie ou de Sparte ou de Rome,
D'un coup-d'œil menaçant conduit cent mille bras,
Et fait fervir la crainte à braver le trépas.

Au-delà, vers les bords où la nature expire,
Le Ruffe, encor épars dans fon trop vafte empire,
Souffrant tout fans murmure, ofant tout fans fierté,
Ayant connu la gloire avant la liberté,

Elevant sous le joug sa tête menaçante,
Effrayant l'Univers de sa grandeur naissante,
Mais encor sans lumière, & sans mœurs, & sans loix,
Ignorant qu'il est homme, & que l'homme a des droits.

Dans leur climat glacé, les vaillans Scandinaves,
(Heureux, s'ils n'avoient eu pour rois que des Gustaves)
Par un or corrupteur long-tems empoisonnés,
Aux fureurs des partis long-tems abandonnés,
Mais fatigués enfin d'une longue anarchie,
Repassant la barrière après l'avoir franchie,
Et réduits à risquer sous un Roi généreux,
De leurs droits les plus saints l'abandon dangereux.

Sur la Seine, ce peuple inconstant & frivole,
Qui dans si peu d'instans s'afflige & se console,
S'alarme & se rassure, & passe tour-à-tour
De l'estime au mépris, de la haine à l'amour:
De ses malheurs présens témoin froid & paisible;
Laissant de l'avenir le soin triste & pénible,
Gravement occupé d'amuser ses loisirs,
Qui ne voit que la gloire au-dessus des plaisirs,
S'en détache pour elle, ou plutôt les rassemble,
Jusque sous ses drapeaux les fait voler ensemble,
Ne veut de la victoire emporter que l'éclat,
Et médite une fête au moment d'un combat:
Peuple vaillant & vain, dont l'audace guerrière
S'anime au cri flatteur qui part de la barrière.

Près de lui, le Batave au travail excité
Par l'aiguillon pressant de la nécessité,
Aux menaçantes mers disputant leur rivage,
Courageux un moment pour sortir d'esclavage;
Mais depuis qu'il est libre & qu'il est enrichi,
N'ayant plus que les mœurs d'un timide affranchi,
Ardent pour la fortune & froid pour la victoire,
Faisant tout pour le gain, n'osant rien pour la gloire;
Aussi foible soldat qu'intrépide nocher,
Adorant ses trésors, & tremblant d'y toucher.

Sur les bords opposés, ce superbe insulaire,
De ses Rois les plus doux censeur atrabilaire,
Observant leur puissance en rival ombrageux,
Et ne goûtant jamais qu'un repos orageux:
Dédaigneux & jaloux, misanthrope & sensible;
Erigeant en vertu sa rudesse inflexible,
Fier de sa liberté, qu'il ne doit qu'à ses mers,
Et de son triste orgueil fatigant l'univers.

Quai-je dit? quel murmure autour de moi s'élève?
Tout un siècle, à ces mots, s'irrite & se soulève.
O vous, Peuples, ô vous qui voulez qu'à vos Rois
L'austère vérité fasse entendre sa voix,
Vous, qui l'encouragez, c'est donc vous qu'elle blesse;
De la prospérité vous avez la foiblesse!
Vous voulez des flatteurs! vous n'aurez plus d'amis.
Hélas! s'il fut un tems où le vrai fut permis,

Ce tems n'eſt plus. On veut qu'en eſclave craintive ;
D'âge en âge , à pas lents , la Vérité nous ſuive ;
On veut que du préſent, reſpectueux témoin ,
Pour ne jamais l'atteindre elle en ſoit aſſez loin ;
Et des ſiècles paſſés tardive meſſagère ,
Qu'à celui qui l'entend elle ſoit étrangère.
Vérité ! cache encor un moment ton flambeau ;
Attends; le jour approche où , du fond d'un tombeau,
Celui qui te conſacre un zèle ſecourable ,
Paroîtra comme un Dieu, terrible , invulnérable ,
Retranché dans la tombe, & gardé par la mort.
C'eſt de-là qu'inſultant à l'homme injuſte & fort,
Il entendra frémir, autour d'une ombre vaine ,
L'arrogance & l'orgueil , la vengeance & la haine.
O tyrans ! contre lui raſſemblez vos ſuppôts :
Vous troublerez ſa cendre & non pas ſon repos.
C'eſt lui qui vous tourmente & qui vous perſécute ,
Vous peint vos attentats, vous prédit votre chûte ,
Vous montre ſous le dais le glaive menaçant,
Le glaive ſuſpendu ſur un front pâliſſant....

Et l'Hiſtoire eſt ſans force ! & la honte, & la crainte
Dans les ames , dit-on , ne laiſſe aucune empreinte !
Non , grace aux Dieux vengeurs , il n'en eſt pas ainſi.
Rien n'étonne peut-être un coupable endurci ;
Mais l'exemple en eſt rare ; & l'horreur qu'il imprime,
Arrête ſes pareils ſur le penchant du crime.

Eh quoi ! l'opinion, cette fée aux cent voix,
Créatrice des mœurs, souveraine des loix,
Qui régit l'Univers sous un sceptre fragile,
Pour qui le cœur de l'homme est une molle argile,
N'a-t-elle pas encor, pour mouvoir les esprits,
Ses deux ressorts puissans, l'estime & le mépris ?
Venez à ce théâtre où L'HISTOIRE est vivante,
Et voyez quelle force une plume savante
A nos yeux, sur la scène, imprime à ses leçons.
Est-ce aux crimes heureux que nous applaudissons ?
Et pour un courtisan qui, jaloux de Narcisse,
Etudîra sous lui la fourbe & l'artifice ;
Combien de jeunes Rois, qui du piège ont frémi,
Demanderont au ciel un Burrhus pour ami ?

Ainsi, d'après l'Histoire impartiale & juste,
On déteste un Octave, & l'on aime un Auguste.
Et pourquoi, si Tibère avoit quelques vertus,
Si Néron commença par régner en Titus,
Pourquoi dissimuler ces changemens rapides ?
Nous voyons sans effroi, dans des tyrans stupides,
L'excès de la démence ou de l'atrocité ;
Leur exemple, exécrable à la postérité,
Pour alarmer nos Rois est trop loin de leur ame :
Mais lorsqu'un vieux tyran, dans son repaire infame,
Tourmenté de remords qu'il ne peut assoupir,
Sous la pourpre étouffé rend le dernier soupir ;

Et que L'HISTOIRE ajoute : « Elevé par Auguste;
Il sembloit vertueux, il savoit être juste;
Eloquent, éclairé, ses dehors éclatans,
Le rendoient cher au monde ébloui cinquante ans;
Qui ne frémit alors, comme dut frémir Rome,
De voir en monstre impur transformer un grand homme ?
Qui ne frémit de voir ce tigre caressant,
Néron, par les bienfaits de son règne naissant,
Annoncer la candeur, la bonté, la clémence,
Et tout-à-coup porter sa brutale démence
Aux forfaits les plus noirs & les plus monstrueux ?
Quel exemple effrayant pour les Rois vertueux !
Et lorsque d'un palais que la vengeance assiège,
Le lâche enfin s'évade & court de piège en piège;
Plus tremblant qu'un esclave au supplice échappé,
Cent fois du coup mortel se croyant voir frappé,
Seul au monde, implorant un bras qui le délivre
De la peur de mourir & du tourment de vivre,
Et réduit à verser, par de serviles mains,
Ce sang impur & vil, le rebut des humains;
Que demandez-vous, même à la scène tragique,
Ou de plus éloquent ou de plus énergique ?

Gardons-nous de cacher quel rapide penchant
De l'innocence au crime a conduit le méchant;
Et que par d'heureux dons quiconque lui ressemble,
De sa chûte averti, sonde l'abîme, & tremble.

Montrer ainſi le crime, eſt-ce l'autoriſer?
C'eſt marquer les écueils où l'on peut ſe briſer.
Malheur à l'Ecrivain qui, brillant coloriſte,
Et des forfaits heureux ſervile apologiſte,
Veut nous faire admirer Tamerlan ou Sylla;
Et qui place un Cromwel près d'un Publicola!

Voyez par la louange ainſi proſtituée,
Au culte des forfaits la Terre habituée;
Voyez de ſon Homère Alexandre enchanté;
Et par l'ombre d'Achille en rêvant tourmenté;
Et Céſar, ſous qui Rome alloit être abattue,
D'Alexandre, en pleurant, embraſſer la ſtatue;
Et deux mille ans après, le héros Suédois,
Du vainqueur de l'Aſie envier les exploits.

Pardonnons cependant la louange inſenſée
Aux eſprits dont la gloire exalte la penſée.
Une vaſte conquête, une immenſe grandeur
D'un pouvoir uſurpé l'inſolente ſplendeur,
L'appareil du triomphe ou de l'apothéoſe,
Au vulgaire interdit aiſément en impoſe;
Et ce même aſcendant que l'on repouſſe en vain,
Peut, avec le vulgaire, entraîner l'Écrivain:
Son héros le ſubjugue & le range ſans peine
Au nombre des captifs qu'à ſon char il enchaîne.

Mais qu'un fourbe éloquent pour changer les Etats
Combine comme un jeu, les plus noirs attentats;

Que de l'art de tromper il trace les maximes;
Au glaive des tyrans qu'il marque les victimes;
Et que d'un œil tranquille obfervant les forfaits,
Il juge en curieux la main qui les a faits:
Que non moins criminel, un farouche hypocrite,
Pour abfoudre à nos yeux une ligue profcrite,
Adulateur du meurtre en déguife l'horreur;
Qu'un fou, dont la baffeffe irrite la fureur,
Affectant d'infulter à tout ce qu'on révère,
Ofe outrager Titus en plaidant pour Tibère;
Voilà de ces ferpens dont le fouffle empefté
Seroit trop dangereux s'il n'étoit déteſté,
Et fi de fon empreinte une honte éternelle,
Ne flétriffoit leur rage abfurde & criminelle.

De ces vils corrupteurs diffamés & profcrits,
L'humanité fe venge à force de mépris.
Et pardonnera-t-elle à ces ames vénales,
Qui d'un encens impur ont fouillé nos annales,
Divinifé le crime, élevé des autels
Aux démons ennemis du repos des mortels,
A l'orgueil oppreffeur, au fanatifme atroce,
A cette ambition frénétique & féroce
Qui de la guerre a fait le jeu fanglant des Rois,
Et du fer & du feu leurs raifons & leurs loix?
Et pardonnera-t-elle à ce dur politique
Qui de tant de forfaits fpectateur flegmatique,

Croit que tout eſt dans l'ordre, & que dans tous les tems
Il faut s'attendre à voir ces revers éclatans,
Ce choc de paſſions, de vertus & de crimes,
D'oppreſſeurs, d'opprimés, de tyrans, de victimes;
Juſqu'à ce terme, enfin, de baſſeſſe & d'orgueil,
Où le fort ſur le foible abaiſſant un coup-d'œil,
Lui fait abandonner un courage inutile,
Et ſe croyant un Dieu, foule aux pieds un reptile?

Homme étranger à l'homme, inſenſible témoin
Des maux de tes pareils, que tu vois de ſi loin,
Dis-moi donc ſi Tacite, en voyant ſa patrie
Sous les plus vils tyrans dégradée & flétrie,
En voyant ce grand peuple abruti, dépravé,
Rampant aux pieds d'un monſtre à l'empire élevé;
Ce ſénat (ſous le glaive autrefois intrépide),
D'un ſtupide oppreſſeur adorateur ſtupide,
Et Romain ſeulement pour défier la mort,
Périr avec opprobre & mériter ſon ſort;
Dis-nous donc ſi Tacite à leur chûte effroyable
Oppoſe en écrivant ton flegme impitoyable?
S'il voit d'un œil égal Thraſeas & Séjan?
S'il peint Domitien des couleurs de Trajan?
Auſtère en ſa douleur, conſterné ſans foibleſſe,
D'une femme plaintive il n'a point la molleſſe:
Il gémit comme un ſage, il s'afflige en Romain
Mais au burin vengeur qu'appeſantit ſa main,

On reconnoît une ame indignée & ſouffrante.
Tel, ſuivant au tombeau la Liberté mourante,
Le front pâle & couvert d'un deuil majeſtueux,
Caton, ſans ſe répandre en regrets faſtueux,
Caton, ſur les débris de Pharſale & d'Utique,
Promenoit un regard douloureux, mais ſtoïque;
Et l'on voyoit écrit dans ſes yeux abattus
Ce que Rome & Caton attendoient de Brutus.

Qu'il eſt loin d'éprouver cette douleur profonde,
L'Écrivain qui ne voit dans les faſtes du monde
Qu'un tableau qu'embellit le crime ou le malheur!
La proſpérité calme eſt pour lui ſans couleur:
L'innocence & la paix n'ont plus rien d'énergique:
Il lui faut, pour briller, quelque revers tragique,
Quelque grand criminel pour le peindre à grands traits.
Un règne heureux échappe à ſes regards diſtraits.
Que feroient ſes pinceaux d'une mer ſans orages?
Il lui faut des écueils, il lui faut des naufrages.
L'Univers gémira de l'aurore au couchant;
Qu'importe? le ſpectacle en ſera plus touchant.

Oui, triomphe, barbare, au ſignal des batailles;
Peins-les, du genre humain ces grandes funérailles;
Va comme les vautours t'en repaître à loiſir:
Je ne t'envierai point cet horrible plaiſir.

Tranquillement aſſis ſous l'olive ſacrée,
Je montrerai la Paix des beaux-arts entourée:

Je peindrai ſous le chaume un Roi conſolateur,
Ranimant d'un regard l'humble cultivateur,
Et des champs à la Cour revenant plus ſenſible :
Je le peindrai modeſte, indulgent, acceſſible,
Simple & bon, retraçant à ſon peuple chéri
L'image de ſon père, ou celle de Henri,
Ennemi de l'orgueil, ennemi du menſonge,
Des erreurs de ſon âge écartant le vain ſonge,
Souriant aux plaiſirs, ſans jamais un inſtant
Se dérober pour eux au devoir qui l'attend.
On verra la Bonté conſultant la Sageſſe,
La Vigilance active éclairant la Jeuneſſe,
Aux abus réprimés l'ordre oppoſant ſes loix,
L'économie enfin, ce grand bienfait des Rois,
De l'intrigue vénale écartant les amorces,
Et rendant à l'Etat ſa ſplendeur & ſes forces.
Ah! qu'il aime ſon peuple, & qu'il ſoit en repos;
La paix aura ſa gloire, elle aura ſon héros.
Et n'eſt-ce point aſſez que ſon règne préſente
Au démon des combats une égide impoſante?
Que les lys ſur les mers aient repris leur ſplendeur?
Que la valeur françoiſe ait réglé ſon ardeur?
Que le commerce agile, en déployant ſes aîles,
Ne ſente plus le poids de ſes chaînes cruelles?
Qu'enfin, dans ce climat favoriſé des cieux,
Les plus ſolides biens & les plus précieux,
La culture féconde & l'active induſtrie,
Faſſent fleurir des arts l'opulente patrie?

Bon Roi! si ce présage en effet s'accomplit;
D'accord avec nos vœux, si le ciel les remplit;
Quel exemple à transmettre, & quel règne à décrire!
Je vois à mes récits l'Humanité sourire:
Le père à ses enfans aime à les rappeller;
De leurs yeux attendris je vois des pleurs couler.

O flatteurs! ô méchans! ô séducteurs funestes!
Respectez le plus cher de tous les dons célestes,
Et tremblez de corrompre un cœur comme le sien;
Un cœur qui ne respire & ne veut que le bien.
Vous épiez, cruels, un moment de foiblesse,
Pour l'attirer au sein d'une indigne mollesse,
Et lui persuader qu'au gré de ses desirs,
Tout ce qui l'environne est fait pour ses plaisirs.
Que l'empire est à lui, qu'il n'est point à l'empire;
Et que pour un seul homme un peuple entier respire;
S'il ne veut qu'être juste & par-tout révéré,
Si par de sages loix son règne est tempéré,
S'il a pu se résoudre à fermer sur ses traces
Le gouffre dévorant des faveurs & des graces;
Mesuré dans ses dons, éclairé dans ses choix,
Il n'est plus, à vos yeux, au nombre des grands Rois:
Je sais que la faveur est votre heureuse étoile,
Que le vent du crédit enfle seul votre voile,
Que l'épargne sur-tout vous afflige & vous nuit:
Ce n'est qu'au malheureux qu'en revient tout le fruit;
Et vous, sur qui le faste aura plus d'influence,
Vous en faites aux Rois un devoir de décence:

Les abus font vos droits, & vous les défendez.
Malheur au Souverain que vous perfuadez.

C'eft donc vous que j'obferve avec inquiétude.
D'éclairer vos noirceurs je ferai mon étude.
Pour miner lentement des deffeins vertueux,
Je vous verrai creufer vos fentiers tortueux;
Je faurai démêler vos complots & vos trames;
Je porterai le jour jufqu'au fond de vos ames.
Et ne préfumez pas qu'à des tems reculés
Je confie, en mourant, vos crimes révélés;
C'eft votre âge & le mien que vous aurez pour juge.
Je vois de près la tombe où fera mon refuge:
Dix luftres font déjà retranchés de mes jours;
Mais ma haine vous refte, elle vivra toujours.
Oui, c'eft pour vous punir que je veux me furvivre.
Mes yeux fermés, mon ombre eft prête à vous pourfuivre.
Dans peu, demain peut-être on verra mes écrits
Produire au jour vos noms déshonorés, profcrits;
Vos enfans les liront, vous les lirez vous-mêmes
Ces reproches fanglans, ces cruels anathêmes;
Et le peuple, en montrant l'homme injufte & fans foi,
Dira: *Voilà le traître. Il a trompé fon Roi.*

DISCOURS

SUR L'ESPÉRANCE DE SE SURVIVRE,

Lu dans la séance de l'Académie Françoise, le 4 Mars 1779, jour de la réception de M. Ducis, à la place de M. de Voltaire.

L'homme laisse à la tombe une cendre insensible;
Mais ce souffle divin, cette ame incorruptible,
Semblable à la vapeur que dissipent les vents,
Sera-t-elle à jamais étrangère aux vivans?
Croirai-je à ce Lethé dont l'eau dormante & noire,
Du monde où l'on n'est plus absorbant la mémoire,
Déroberoit au juste un éloge touchant,
Et du blâme vengeur sauveroit le méchant?

Loin de moi cette aveugle & fatale assurance.
Le néant, qui du crime est l'affreuse espérance;
L'oubli, qui de la gloire éteindroit le flambeau,
Ne nous attendent point au-delà du tombeau.

Et si la mort rompoit tous les nœuds de la vie,
Quelle gloire, au-delà, seroit digne d'envie?
D'où naîtroit dans nos cœurs, pour un long souvenir,
Cette ardeur qui s'allume au nom de l'avenir?

Au

Aux plus fiers des tyrans d'où viendroit cette crainte ;
De livrer à l'opprobre une pouffière éteinte ?
D'où viendroit aux héros ce mépris du trépas,
Pour mériter la gloire, & n'y furvivre pas ?

Non, non, l'homme furvit à fa honte, à fa gloire:
Turenne, à qui la mort arrachoit la victoire,
Vit le deuil de fon camp immobile & muet;
Condé du haut des cieux entendit Boffuet.

Ah ! lorfque d'une voix fi fublime & fi tendre,
Boffuet à Condé croyoit fe faire entendre,
Et qu'un peuple, témoin d'un hommage fi beau,
Croyoit voir le grand homme évoqué du tombeau ;
Étoit-ce un vain preftige ? Ou fon ombre appellée,
Planoit-elle en effet fur ce grand maufolée ?

J'en crois, dans tous les cœurs, la voix qui me répond;
J'en crois ce fentiment unanime & profond,
Qui dans tous les climats, comme dans tous les âges,
Enflamme les héros & confole les fages.
Leur pays trop ingrat les a-t-il rebutés ;
Dans des tems malheureux font-ils perfécutés ;
L'avenir fe préfente à leur ame abattue :
Socrate le contemple en buvant la ciguë ;
Caton mourant le voit, charmé de fes vertus,
Se ranger tout entier du parti de Brutus.
Et toi Colomb, & toi, victime de l'envie,
Quel efpoir te foulage au terme de la vie ?

Devant quel tribunal seront-ils présentés ;
Ces fers injurieux que tes mains ont portés ?
Pour qui, dans ce tombeau, veux-tu qu'on les dépose ?
Sur la postérité ton ame se repose :
Elle sera ton juge, & le juge des Rois
Qui de ce prix infame ont payé tes exploits.

Hélas ! puisse de même, au comble de l'outrage,
Se sentir revêtu de force & de courage,
Le citoyen (1) flétri par l'absurde fureur
D'un zèle mille fois plus affreux que l'erreur !
Au pied d'un tribunal que la lumière offense,
Accusé sans témoins, condamné sans défense,
Pour avoir méprisé d'infames délateurs
En peuplant les déserts d'heureux cultivateurs ;
Qu'il regarde ces monts où fleurit l'industrie,
Et fier de ses bienfaits, qu'il plaigne sa patrie.
Le tems la changera comme il a tout changé :
D'une indigne prison Galilée est vengé.

Mais que sert aux mourans la vérité tardive ;
Si jusqu'au sein des morts jamais sa voix n'arrive ;
Et si pour l'innocent & pour le criminel,
Règne autour de la tombe un silence éternel ?

Un Dieu, sans doute, un Dieu punit & récompense ;
Et pourquoi, l'un des prix que ce Dieu nous dispense,

(1) Olavidès. Il étoit alors dans les liens de l'Inquisition.

N'eſt-il pas le plaiſir & ſi pur & ſi doux,
De ſavoir quels regrets nous laiſſons après nous ?
Quoi ! des larmes d'un fils privera-t-il un père?
Des larmes d'un époux l'épouſe la plus chère ?
Un Roi, des vœux d'un peuple heureux par ſes bienfaits ?
Un héros, du triomphe ou des fruits de la paix ?
Il a mis dans nos cœurs ce deſir de revivre ;
Ah! ſans doute il permet que la vertu s'y livre.
L'homme eſt foible, & la gloire en lui tendant la main,
Du devoir, ſous ſes pas, adoucit le chemin,
Lui fait fouler aux pieds les ſerpens de l'Envie,
L'arme contre la mort du mépris de la vie.
Mais s'il ſe voit privé de cet heureux appui,
Quel monument durable attendez-vous de lui?
Naître, vivre, & mourir, ſont un inſtant qui paſſe;
Et qu'une ame timide en meſure l'eſpace,
Aux bornes d'un inſtant tout ſera limité :
Rien de grand, ſans l'eſpoir de l'immortalité.

Trompeuſe illuſion ! préjugé populaire !
Me répond triſtement un ſage atrabilaire :
L'homme crédule & vain ſe prend à ces appâts;
L'homme habile & puiſſant les ſème ſur nos pas;
Les tyrans aux héros ont jetté cette amorce.
Les tyrans ? Eprouvons leur courage & leur force;
Et voyons ſi pour eux tout doit s'anéantir.
Qu'un Tibère, un Commode entende retentir

Jusqu'à son lit de mort, cet affreux cri de joie:
« Qu'il meure, & des vautours que son corps soit la proie;
Qu'il meure dans l'opprobre; & rebut des tombeaux,
Qu'il soit traîné, meurtri, déchiré par lambeaux » ...
Il frémit. Mais pour lui qu'auroient-ils de terrible
Ces vautours appellés à cette fête horrible,
Si son ame exhalée avec un long soupir,
D'un sommeil éternel espéroit s'assoupir?
Il craint, non les vautours affamés de pâture,
Mais cette longue horreur qu'il laisse à la Nature;
Et le pressentiment de la postérité
Venge déjà sur lui tout un siècle irrité.
Dans une heure, il verra sa dépouille insultée;
Dans mille ans, sa mémoire en tout lieu détestée;
Tandis que Marc-Aurèle entendra l'avenir,
Par d'éloquentes voix, à jamais le bénir (1).

Ah! laissons aux méchans cette crainte accablante;
Laissons cette espérance utile & consolante
A l'ami qui, pleurant l'ami qu'il a perdu,
Se flatte au moins encor qu'il en est entendu!
Et pour qui ce besoin n'est-il pas invincible,
De penser que des morts tout n'est pas insensible?
Est-ce une froide cendre, un marbre inanimé
Que je presse, en pleurant sur un objet aimé?

---

(1) Thomas étoit présent à cette lecture.

Et ſi rien n'eſt ému dans cette urne glacée,
Pourquoi ſi tendrement la tiendrois-je embraſſée ?
Je ne ſens point un cœur ſous le mien palpitant ;
On ne me répond point ; mais peut-être on m'entend.
Il me ſemble, aux accens de ma bouche plaintive,
Qu'une ombre qui m'échappe eſt au moins attentive ;
Qu'inviſible & préſente, elle voit mes douleurs,
Recueille mes ſoupirs, & jouit de mes pleurs.

La Nature a mêlé ce charme involontaire
Aux regrets d'un époux errant & ſolitaire,
Aux regrets d'un amant que conſume l'ennui :
Une ombre ſeule au monde eſt encor tout pour lui.
Dans le calme des bois, au ſein des nuits funèbres,
Il l'appelle. Il croit donc qu'au milieu des ténèbres,
Près de lui, pour l'entendre, elle vient quelquefois
Dans la grotte où l'écho s'attendrit à ſa voix ?
Ah ! du moins, dans ſon ame elle ſe plaît à lire.

Mais des vives douleurs n'eſt-ce point un délire ?
On le dit ; & bientôt ſoi-même on ſe dément.
Qui de nous dans le calme & le recueillement
Seul, au fond de ce temple, où de nos grands modèles
S'offrent à nos regards les images fidelles,
N'a pas ſenti ſon ame entre eux ſe balancer,
Et vers le plus chéri doucement s'élancer ?
O toi dont les écrits, où la bonté reſpire,
Donnent à la vertu tant de charme & d'empire,

Fénelon, quand mes yeux attachés fur tes yeux
Se mouilloient devant toi de pleurs délicieux,
Et que mon cœur ému, cherchant à fe répandre,
T'adreffe le tribut le plus vrai, le plus tendre,
Le tribut de l'amour, & ce culte fi doux
Que l'ange de la paix recevroit parmi nous;
Suis-je infenfé? parlé-je à la toile, à l'argile?
Je parle à cet efprit qui fend d'une aile agile
Les champs de la lumière, &, comme elle épandu,
Sur ces murs quelquefois tient fon vol fufpendu.
Au plaifir d'être aimé s'il eft fenfible encore,
Ce Lycée eft un temple où fans ceffe on l'adore:
Il doit s'y plaire. Et toi (1), dont les travaux divers
Ont durant foixante ans étonné l'Univers,
L'aurois-tu dépofée au terme de la vie,
Cette gloire qui fit le tourment de l'Envie;
Et d'un monde par toi fi long-tems éclairé
Ton indigne tombeau t'auroit-il féparé?
Quoi! tandis que tes vers enchantent nos oreilles;
Que nos plus doux plaifirs font le fruit de tes veilles;
Que d'une voix, enfin, tous les cœurs attendris,
Du grand art d'émouvoir te décernent le prix;
Qu'inftruits par tes leçons, des Rois couverts de gloire
T'accompagnent en pompe au temple de mémoire,

(1) Le bufte de Voltaire étoit expofé aux yeux de l'Affemblée.

Et ſur un monument à jamais affermi,
Vont graver de leur main le nom de leur ami;
Tu ne l'entendrois pas ce concert de louange,
Ce cri des Nations qui t'honore & te venge!
Vous, qui deviez former des accords ſi touchans;
Suſpendez votre lyre, interrompez vos chants,
Enfans du Pinde(1): au ſein d'une nuit vaſte & ſombre,
Vos ſons perdus, jamais n'iront flatter ſon ombre.
Aux pleurs des malheureux, aux éloges des Rois,
Voltaire eſt inſenſible; il n'entend plus nos voix.
Elle fut donc bien vaine, hélas! cette eſpérance,
De conſoler ſon ombre & d'acquitter la France,
Lorſque par l'Univers notre zèle avoué,
Promit la palme à qui l'auroit le mieux loué!
Et toi, Molière (2), & toi, lorſqu'un ſiècle plus juſte
Au buſte de Voltaire aſſociant ton buſte,
Conſacre parmi nous ton génie & le ſien,
Eſt-il vrai que pour toi la gloire n'eſt plus rien;
Et qu'en vain mis au rang des mortels les plus ſages,
Tu ne ſauras jamais, ſur les ſombres rivages,
Combien de tes affronts ta patrie a gémi,
Combien de tes ſuccès l'Impoſture a frémi?
Ah! le lâche envieux & le fourbe hypocrite
Peuvent donc avec joie inſulter le mérite!

---

(1) L'Eloge de Voltaire étoit le ſujet du Prix de Poéſie.

(2) Le buſte de Molière étoit auſſi expoſé dans la ſalle en face de celui de Voltaire.

Vivant, il eſt en proie à ſes diffamateurs;
Mort, il n'a plus d'amis ni de conſolateurs.
Aux traits de l'impudence & de la calomnie,
Le ciel aura livré la vertu, le génie;
Ils auront vu l'orgueil dédaigneux & jaloux,
Leur faire de la vie épuiſer les dégoûts,
Et de leurs ennemis, renouvellés ſans ceſſe,
Encourager l'audace & payer la baſſeſſe;
Et lorſque la Juſtice arrivant ſur leurs pas,
Vient venger leur mémoire, ils ne l'entendroient pas!
Ceſſons d'injurier le Ciel & la Nature;
Et quand l'homme a vécu pour la race future,
Croyons que de ſa gloire il va jouir en paix.
Pour la poſtérité les grands hommes ſont faits.
Ils ont ſemé pour elle, & chez elle ils recueillent.
Comme leurs bienfaiteurs les ſiècles les accueillent;
Et préſens d'âge en âge à ce beau ſouvenir,
Leur eſpace eſt le monde, & leur tems l'avenir.

VOUS AVEZ TORT,

AVIS

AUX GENS DE LETTRES.

1779.

OUI, Meſſieurs, vous avez tort.
Tout le monde en eſt d'accord.

Eh quoi! tandis qu'à Voltaire
On refuſe un vain tombeau,
A ſon ombre ſolitaire
Vous décernez ſans myſtère
Le triomphe le plus beau!
Il eût mieux valu vous taire
Que de tant louer un mort:
C'eſt aux vivans qu'il faut plaire;
Et qui les brave a grand tort.

Vous voulez apprendre à vivre
A des gens plus fins que vous;
Vous croyez avec un livre
Guérir des ſots & des fous;
Moutons, vous chaſſez des loups.

Quelle démence profonde !
Le bel esprit se croit fort
Quand la raison le seconde ;
Mais bien souvent dans ce monde
La raison même est un tort.

Votre vie est consumée
En de pénibles travaux,
Et vos sublimes cerveaux
Sont enivrés de fumée.
Vous ne flattez ni l'orgueil
Ni la stupide opulence ;
D'un parvenu d'importance
Vous dédaignez le coup-d'œil :
Plus d'Ode gratulatoire,
Plus d'Épître adulatoire
Pour les favoris du sort.
Aussi quel est le rapport
D'un art si peu méritoire ?
De la gloire. De la gloire !
Pauvres gens, vous avez tort.

D'épurer les mœurs publiques
Vous recherchez les moyens !
Vous voulez, censeurs stoïques,
Des courtisans véridiques,
Des ministres citoyens !

Vous jugez avec audace
L'homme en faveur, l'homme en place :
S'il ne fait pas ce qu'il doit,
Dans vos regards il ne voit
Qu'un froid respect qui le glace.
Vous paroissez engoués
D'un mérite qui l'efface,
Et devant lui, face à face,
Sully, Colbert sont loués.

Ce n'est pas tout. Sous l'empire
D'une paisible équité,
Vous voulez que tout respire
L'ordre & la tranquillité ;
Vous prêchez l'économie !
Le beau moyen de régner !
Le rare effort de génie
Que de savoir épargner !
Vous en parlez à votre aise ;
Vous qui ne possédez rien ;
Mais ailleurs, ne vous déplaise,
Le désordre est un grand bien !
Et si jamais le systême
De tout réduire à des loix,
Est adopté par les Rois ;
Qui voulez-vous qui les aime ?
Des Laboureurs ? des Bourgeois ?

Que fait au cercle où nous sommes
Cette foule d'inconnus?
Qu'ils soient à jeun, qu'ils soient nuds;
Que nous importe des hommes
Que nous n'avons jamais vus?
Tout ce peuple est une espèce,
Un automate à ressort.
Pour lui vous plaidez sans cesse;
Vous avez tort, & grand tort.

Vous faites plus. On publie
Que vous destinez un prix
A celui des beaux esprits
Dont l'éloquente folie
Louera le mieux dans Paris
La servitude abolie!
Par-là vous croyez d'abord
L'humanité relevée;
Mais que devient la corvée?
Le foible est toujours trop fort:
L'affranchir est une fraude;
Et les Seigneurs de Saint-Claude
Vous diront: Vous avez tort.

Que vous fait le cagotisme,
Pour vouloir en dégoûter?
Pourquoi tant vous irriter

Contre le vieux defpotifme ?
Et ce pauvre fanatifme
Pourquoi le perfécuter ?
Vous avez pris pour marotte
L'amour de la vérité ;
Par vous eft décrédité
Le préjugé qui garrotte
La crédule Humanité ;
Auffi par la gent bigotte
Dieu fait comme eft foudoyé ;
Dieu fait comme eft appuyé
L'écrivain qui vous balotte.
Vos ennemis l'aiment fort :
Impudent, foit, mais habile.
Le trafic d'une ame vile
Eft toujours d'un bon rapport.
Vous le traitez de reptile ;
Mais en rampant il vous mord.

Vous vous vantez du fuffrage
De quelques Princes du Nord !
Mais c'eft de quoi l'on enrage ;
Et menacés de l'orage,
Vous n'aurez plus aucun port.
Croyez-moi, gagnez le bord,
Prenez les mœurs de votre âge,

Le frivole & doux langage,
L'humeur ſouple, l'air accort;
Et ce reſpect qui ménage
Le grand, le riche & le fort.
Mais, quoi! d'un conſeil ſi ſage
Vous riez! Vous avez tort.

LÉOPOLD DE BRUNSWICK,

POËME,

Lu dans la séance publique de l'Académie Françoise, le 13 Mars 1788, jour de la réception de M. D'AGUESSEAU, Conseiller d'État.

QUELS que soient les travaux que la gloire environne,
Ils sont récompensés quand sa main les couronne.
Et que faut-il de plus à des cœurs généreux ?

Un immense théâtre, un spectacle nombreux;
Tout un siècle attentif, l'avenir, la Patrie,
Qu'au milieu du péril on croit voir attendrie,
Avec des yeux de mère observer son enfant,
Le pleurer malheureux, l'embrasser triomphant;
Tout inspire aux Héros la constance & l'audace.

Qui daigne alors savoir quel danger le menace ?
La mort même, embellie aux regards du Guerrier,
Pare son front hideux d'un rameau de laurier;
Et si dans les combats, sur les mers des deux Mondes;
A l'éclat de ces feux qui sillonnent les ondes,

Sur le roc Baléare (1), au fommet efcarpé,
Au fommet foudroyant du terrible Calpé (2),
Le Héros voit la Mort, il la prend pour la Gloire.
Prodigue de fa vie, il fonge à fa mémoire.
L'airain tonne; fon cœur n'en eft point effrayé:
Il entend la louange, & fon fang eft payé.

N'allons point cependant, complices de l'Envie,
A qui met à ce prix fon repos & fa vie,
Reprocher un falaire, hélas! trop mérité,
Et rendre ingrats fon fiècle & la poftérité.
La Vertu vit de gloire; & le plus magnanime
Languiroit bien fouvent fans ce feu qui l'anime.
L'homme, toujours fi foible, a befoin d'un appui:
Il fera peu pour nous, s'il ne fait rien pour lui.

Alexandre, accablé de fes courfes lointaines,
Se délaffe en rêvant aux éloges d'Athènes.
Il nous a des grands cœurs révélé le fecret.
Décius à la mort va s'offrir fans regret,
Pourvu qu'à fes neveux, pour exemple on le nomme.
Régulus dans les fers jouit des pleurs de Rome.
Caton même, peut-être, avant de fe frapper,
Du foin de fa mémoire a daigné s'occuper.
Il a vu Rome en deuil aux pieds de fon image.
Laiffons-lui chez les morts emporter cet hommage;

(1) Minorque.
(2) Gibraltar,

Et

Et lorſqu'à ſon pays Cicéron dévoué
Ne voit rien de ſi doux que d'en être loué;
Songeons que, moins ſenſible aux honneurs qu'il eſpère;
Jamais de ſa Patrie il n'eût été le père.

Mais s'il eſt un mortel qui, dans ſon devoûment;
Généreux par inſtinct, ſublime obſcurément,
Sans que ni le devoir, ni la gloire l'ordonne,
Pour le ſalut d'autrui s'oublie & s'abandonne;
Ah! le premier, ſans doute, il a droit d'obtenir
Les regrets de ſon ſiècle & ceux de l'avenir,
Et c'eſt à lui, ſur-tout, que la Gloire elle-même
Doit s'offrir, à côté de la Vertu qu'il aime,
Le pourſuivre, l'atteindre au-delà du trépas,
Et chercher, au tombeau, qui ne la cherchoit pas.

Elevé dans ſon ſein, tu ſemblois né pour elle,
O toi, qu'auroit pour fils adopté Marc-Aurèle,
Prince, en qui, dès l'enfance, à l'ombre du repos;
Germoit l'ame d'un Sage & le cœur d'un Héros,
Jeune BRUNSWICK. Autour de ces foyers antiques,
Dont l'Honneur & la Foi ſont les Dieux domeſtiques,
Tu n'avois qu'à choiſir un modèle à ton gré:
D'exemples immortels je te vois entouré.
FERDINAND (1) t'apprendra quel mouvement rapide
Imprime à tout un peuple un ſeul homme intrépide,

(1) On ſe ſouvient de la révolution que fit dans l'armée Hanovrienne, en 1758, le changement de Général, lorſque le Prince Ferdinand de Brunſwick ſe mit à la tête de cette armée.

Et comment son courage, étonnant l'Univers,
Fait sortir les succès du milieu des revers.
Ce Roi qui, tour-à-tour ambitieux & juste,
Aux beaux jours de César joint les vieux ans d'Auguste;
Ce génie à la fois si sage & si hardi,
FRÉDÉRIC (1), dans un art par lui-même agrandi,
Instruira ta jeunesse. HENRI (2) sera ton guide;
HENRI, de la Vertu l'ami le plus solide;
HENRI, guerrier sensible, & modeste vainqueur;
Qui maîtrisa toujours la fortune, & son cœur.
Enfin si moins épris de ce calme stoïque,
Tu préfères l'éclat d'une ardeur héroïque,
CHARLES (3) à ta valeur offre un modèle heureux;
Tu l'as vu, ce Héros aimable & généreux,
Redouté, mais chéri de ses rivaux de gloire,
Comme dans un tournoi disputer la victoire;
Et couvert de poussière, & de sang inondé,
Applaudir, dans l'arène, aux exploits de CONDÉ.

Hélas! c'étoit à lui qu'eût ressemblé son frère.
Fier & doux, simple & grand, son brillant caractère;

(1) Le feu Roi de Prusse, oncle du Prince Léopold de Brunswick.

(2) Le Prince Henri de Prusse, oncle du Prince Léopold de Brunswick.

(3) Le Prince de Brunswick régnant, frère de Léopold. On sait avec quelle noblesse & quelle loyauté il a fait la guerre.

Sur des bords étrangers, dans des camps ennemis,
Eût trouvé des rivaux, & laissé des amis.
Né pour fixer la Gloire & désarmer l'Envie;
Que de liens puissans l'attachoient à la vie!
Jeune, heureux, cher au monde!... & ces nœuds sont
brisés!
Et tant de biens si chers, il les a méprisés!
Pourquoi? — Lorsque César, sur les mers de l'Epire,
S'expose à la tempête, il y va d'un Empire,
De l'Empire du monde; & toi, plus généreux,
Où vas-tu, LÉOPOLD? Sauver deux malheureux!

Non, ce n'est point ici cette illustre carrière,
Où, tenant dans ses mains la trompette guerrière,
L'attend la Renommée, avec ses yeux ouverts,
Et ses voix, dont le bruit va remplir l'Univers:
Il est seul. — Mais l'Oder a franchi ses rivages,
Et, chargé de débris, il poursuit ses ravages.
Sur les flots mugissans ces débris dispersés,
Dans les plaines au loin les hameaux renversés;
Les troupeaux submergés dans l'étable écroulée;
La moisson sur le fleuve encore amoncelée,
Et le lit où le pauvre, oubliant son labeur,
Du Ciel, au moins en songe, espéroit la faveur;
Et le berceau flottant, où la foible innocence
Voit sans effroi la mort si près de la naissance,
Où dort peut-être encore, au bruit sourd du torrent
Cet enfant suspendu sur son sein dévorant...

O Dieu!.. Tout s'épouvante; & loin du bord funeste,
La fuite a des hameaux dispersé ce qui reste.

Deux hommes seuls encor, de tant d'infortunés,
Luttent contre les flots, par les flots entraînés;
Et le triste habitant de la rive opposée
Au plus grand des périls voit leur vie exposée.
Frémissant, consterné, prêt à les voir périr,
Chacun cherche des yeux qui les va secourir;
Mais qui peut du torrent dompter la violence?
Des plus hardis Rameurs le courage balance;
Lorsqu'un jeune homme arrive, & les mains pleines d'or:
« *Enfans, qui veut me suivre? Il en est tems encor.*
Une barque, & volons au secours de nos frères ».
La barque se présente à ses vœux téméraires:
Il y monte; & rompant le nœud qui la retient,
Il crie aux malheureux que cet espoir soutient:
« *Amis, je viens à vous; redoublez de courage* ».
Alors, fendant le fleuve, & défiant sa rage,
Sur le dos de la vague on le voit suspendu;
Dans le fond de l'abîme on le croit descendu;
Il remonte; & le flot que la rame sillonne,
Etonné d'obéir, autour de lui bouillonne.

A l'audace, à l'ardeur, à l'intrépidité
Qu'inspire à ce mortel la simple humanité,
On s'écrie, en tremblant d'espérance & de joie:
« *Est-ce un ange, un sauveur que le ciel leur envoie?*

C'est Léopold, c'est lui, c'est ce jeune Héros ».
Et la barque à l'instant disparoît sous les flots.

Un lamentable cri frappe le ciel & l'onde.
Tous les yeux, attachés sur la vague profonde,
Redemandent BRUNSWICK au terrible élément.
Dans des sillons d'écume il paroît un moment;
Il nage, il se débat, il s'épuise, il succombe. —

Ah! que du moins les flots le rendent à la tombe.
Avec un saint respect sur le bord recueillis,
Que ses restes sacrés y soient ensevelis.

Et vous, que des vertus la mémoire intéresse,
Accourez, éloquente & sensible Jeunesse,
Venez tous rendre grace, au nom des malheureux,
A celui qui daigna vivre & mourir pour eux;
Venez tous révérer, au nom de la Nature,
Celui qui de l'orgueil abjurant l'imposture,
Et de ses devoirs d'homme occupé constamment,
S'exerça dès l'enfance à ce grand dévoûment.
Dites par quelle aimable & tendre inquiétude,
Fuyant de son palais la froide solitude,
Il venoit dans la foule, ami sage & discret,
A l'indigent timide arracher son secret;
Dites à son aspect, quel rayon de lumière
Sembloit du laboureur éclairer la chaumière;
Dites, à son aspect, quelle noble chaleur
Du soldat, sous la tente, animoit la valeur;

Et, de l'humanité religieux organes,
Puissiez-vous, au tombeau, faire entendre à ses mânes
Les regrets dont pour lui tous les cœurs sont émus !
LÉOPOLD est pleuré comme Germanicus.
Voyez ce deuil profond, ce silence, ces larmes,
Ces Soldats, d'un air morne, appuyés sur leurs armes,
Ces Héros recueillis dans leur sombre douleur ;
FRÉDÉRIC méditant ce qu'eût fait sa valeur,
FRÉDÉRIC attendri, fixant un œil de père
Sur ce tombeau, qu'un peuple en gémissant révère ;
Quel spectacle ! Et jamais un plus illustre prix
A-t-il, Enfans du Pinde, enflammé vos esprits ?

Pour chanter LÉOPOLD, PHILIPPE(1) vous rassemble.
Ah ! qui l'honore ainsi, sans doute lui ressemble ;
Et celui qui de fleurs veut couvrir son tombeau,
Ne voit pas sans envie un dévoûment si beau.
Loin de nous désormais, loin des tems où nous sommes
Ce dur mépris des Grands pour le reste des hommes.
L'Humanité sacrée a recouvré ses droits.
Les Peuples ne sont plus étrangers à leurs Rois ;
Et je crois ne plus voir, dans cet âge prospère,
Que d'heureuses Tribus, dont le chef est le père.

(1) Monseigneur Comte D'ARTOIS.

DAPHNÉ.

ROMANCE.

L'AMOUR m'a fait la peinture
De Daphné, de ses malheurs.
J'en vais tracer l'aventure.
Puisse la race future
L'entendre, & verser des pleurs.

Daphné fut sensible & belle,
Apollon sensible & beau :
Sur eux l'Amour, d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De son dangereux flambeau.

Daphné, d'abord interdite,
Rougit voyant Apollon :
Il approche, elle l'évite ;
Mais fuyoit-elle bien vîte ?
L'Amour assure que non.

Le Dieu qui vole à sa fuite,
De sa lenteur s'applaudit.
Elle balance, elle hésite :
La pudeur hâte sa fuite ;
Le desir la ralentit.

Il la pourſuit à la trace,
Il eſt prêt à la ſaiſir.
Elle va demander grace:
Une Nymphe eſt bientôt laſſe,
Quand elle fuit le plaiſir.

Elle deſire, elle n'oſe.
Son père voit ſes combats;
Et par ſa métamorphoſe,
A ſa défaite il s'oppoſe.
Daphné ne l'en prioit pas.

C'eſt Apollon qu'elle implore:
Sa vue adoucit ſes maux;
Et vers l'amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore
En ſe changeant en rameaux.

Quel objet pour la tendreſſe
De ce malheureux vainqueur!
C'eſt un arbre qu'il careſſe.
Mais ſous l'écorce qu'il preſſe,
Il ſent palpiter un cœur.

Ce cœur ne fut point ſévère;
Et ſon dernier mouvement
Fut, ſi l'Amour eſt ſincère,
Un reproche pour ſon père,
Un regret pour ſon amant.

PÉTRARQUE.

ROMANCE.

En s'éloignant de sa Muse,
L'amant de Laure, en ces mots,
Du rivage de Vauclufe
Fit retentir les échos :
« O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher, qu'attendrit ma lyre,
Redis encor ses accens.

En répondant à mes plaintes,
Echos, vous avez appris
Quels sont les vœux & les craintes
D'un cœur tendre & bien épris.
N'oubliez pas ce langage;
Et si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ses charmes
Tous mes sens sont occupés,
Dites-lui que de mes larmes

Tous mes vers feront trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon fouvenir ne fera
Qu'un miroir toujours fidèle
Où l'Amour me la peindra.

Dites-lui que fon image
Me fuivra dans le fommeil,
Et recevra pour hommage
Le foupir de mon réveil :
Que mon oreille attentive
Croira fans ceffe écouter
Les airs que fa voix plaintive
Vous fit cent fois répéter.

Jurez-lui qu'en vain les Graces
Viendroient pour me confoler,
Que les Amours fur mes traces
Loin d'elle auroient beau voler.
A leur troupe enchantereffe
Je dirois dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendreffe,
Ou laiffez couler mes pleurs.

Infenfible à tout loin d'elle,
Rien ne flatte mes defirs.
Je me croirois infidèle
De goûter quelques plaifirs.

Sur une rive étrangère,
Où le destin me conduit,
Une espérance légère
Est le seul bien qui me suit.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la voir,
Je perdrai bientôt la vie
Quand j'aurai perdu l'espoir.
Puisse la Parque appaisée,
Me laisser, après ma mort,
Préférer à l'Élisée
Les ombrages de ce bord! »

LA BERGERE DES ALPES.

ROMANCE.

Sous ces gazons, depuis deux ans, repofe
Mon feul appui, mon amant, mon époux.
De fes malheurs c'eft moi qui fus la caufe.
Je l'aimai trop; le ciel en fut jaloux.
De mille pleurs tous les jours je l'arrofe;
Et ce font-là mes plaifirs les plus doux.

Quand fes drapeaux voloient à la victoire,
Je le retins dans ce fatal féjour.
C'eft dans mes bras qu'il oublia fa gloire:
Pour s'en punir, il s'eft privé du jour;
Et fon trépas, préfent à ma mémoire,
Expie en moi le crime de l'amour.

VERS

Imités d'une Idylle de KLEIT, *Poëte Allemand.*

ELLE fuit; un eſpace immenſe
Dérobe Thémire à mes yeux:
Ici même, ô cruelle abſence!
Ici j'ai reçu ſes adieux.
Viens-tu d'auprès d'elle, ô Zéphire?
Oui, ſans doute, elle t'attiroit.
Viens, approche, & que je reſpire
Le ſouffle qu'elle reſpiroit.
Ruiſſeaux, ſur les pas de Thémire
Coulez à flots précipités,
Et dites-lui que tout ſoupire
Dans les vallons qu'elle a quittés.
Dites-lui que de la prairie
Son abſence a ſéché les fleurs,
Que des bois la feuille eſt flétrie;
Que je languis, que je me meurs.
Quel heureux vallon ma Bergère
Orne-t-elle de ſes appas?
Foulé par ſa danſe légère,
Quel gazon fleurit ſous ſes pas?
Quel eſt le fortuné boccage,
Que ſes accens font retentir?
Quelle fontaine a le plaiſir
De lui retracer ſon image?

ÉPITHALAME

Pour le mariage de Mlle D. L. S. célébré à G. chez Madame M.... son amie.

DIEUX des hameaux, venez, rassemblez-vous;
L'Hymen, l'Amour, l'Amitié vous convie.
  Enfin l'Amour, abjurant sa folie,
A de l'Hymen appaisé le courroux:
C'est l'Amitié qui les reconcilie;
Et c'est ici le lieu du rendez-vous.
  Plus de dépit, plus de coquetterie,
Plus de caprice, & plus d'étourderie:
Foi mutuelle, & jamais de ces coups
Que le beau monde appelle espiéglerie:
Douceur d'agneau, & dans la bergerie,
Au grand jamais, nul accès pour les loups.
  Dieux des hameaux, &c.

De l'âge d'or cette belle férie,
L'accord parfait des penchans & des goûts;
Se reproduit: Suzanne se marie;
Son cœur lui-même a choisi son époux:
Mortel heureux, s'il en fut dans la vie!
Une ame tendre, un esprit sage & doux,
Où l'enjoument à la bonté s'allie,

Et mille attraits, & mille encore, & tous,
Sont les tréſors que l'Hymen lui confie.
Dieux des hameaux, &c.

A tes côtés, fille aimable & chérie,
Vois ce bon père, honoré parmi nous;
Lui qui des arts éclairant l'induſtrie,
Fut quarante ans utile à ſa patrie,
Et dont la gloire a fait tant de jaloux!
Vois cette mère, agitée, attendrie,
Verſer des pleurs ſi touchans & ſi doux;
Vois ton amant embraſſer leurs genoux.
Que de tourmens pour les yeux de l'Envie!
Dieux des hameaux, venez, raſſemblez-vous:
L'Hymen, l'Amour, l'Amitié vous convie.

Amours, poſez la couronne fleurie
Sur ce front calme où ſiège la pudeur.
Ah! ſi les lys expriment la candeur,
Jamais couleur ne fut mieux aſſortie.
Mais épargnez la tendre modeſtie
De la victime: elle eſt chère à ſon cœur;
Cette vertu qui protégea ſes charmes:
Cette vertu, qui n'eſt pas ſans alarmes,
Court aujourd'hui les dangers les plus grands.
Ne hâtez pas ſes ſoupirs & ſes larmes:
Il faut toujours reſpecter les mourans.

CHANSON.

Pour Mme MARMONTEL, le jour de Sainte Adélaïde sa fête.

Air : *De la Baronne.*

D'ADÉLAÏDE
Que la fête a pour nous d'attraits !
La ſimple Nature y préſide,
Et l'Amour y vient ſous les traits
D'ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE
M'a dit le ſecret du bonheur.
Quand mon cœur nageoit dans le vuide ;
Qu'eſt-ce qui manquoit à mon cœur ?
ADÉLAÏDE.

QU'ADÉLAÏDE
A bien mis le comble à mes vœux !
Qu'on me relègue en Thébaïde,
Je n'y voudrai, pour être heureux,
Qu'ADÉLAÏDE.

D'ADELAÏDE,

D'ADÉLAÏDE
Les charmes triomphent du Tems;
Elle en ſuſpend le cours rapide,
Et je me retrouve au printems
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Qu'avec plaiſir je ſuis les loix!
Un eſprit doux, ſage & ſolide
Eclaire le mien par la voix
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
La candeur a tout déſarmé:
Juſqu'à l'Envie au teint livide,
Tout dit du bien, tout eſt charmé
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Avant d'avoir vu les appas,
J'avois en ſonge une Sylphide;
La Sylphide n'approchoit pas
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Vous aimez l'air ſimple & décent;
Mais c'eſt dans le cœur que réſide
Le charme le plus raviſſant
D'ADÉLAÏDE.

D'ADÉLAÏDE
Je n'ose parler qu'à demi :
L'Hymen est discret & timide ;
Mais heureux l'époux & l'ami
D'ADÉLAÏDE !

CHANSON

Pour M. l'Abbé M. le jour de S. ANDRÉ *sa fête.*

Air : *Chansons, chansons.*

Du Lycée avec le portique ;
Tout le débat philosophique
Fut du caquet ;
Et dans les antiques usages
On ne reconnoît les vrais sages
Qu'à leur banquet.

C'est-là qu'oubliant tout systême ;
Et de la Nature elle-même
Prenant leçon ,
Le vin grec couloit dans leur coupe ;
Et chacun régaloit la troupe
D'une chanson.

A

Ils chantoient l'amour Platonique ;
Quelquefois même un peu physique ;
Mais innocent.
Pour moi, tout me le persuade ;
Et ce qu'on dit d'Alcibiade
N'est pas décent.

Sur l'art de penser & de vivre
Ces gens-là parloient comme un livre ;
Le verre en main.
Le vrai mal étoit la tristesse ;
Le vrai bien, une jeune hôtesse,
Et du bon vin.

Si de l'un d'eux c'étoit la fête ;
Les autres couronnoient sa tête
De pampres verts.
L'Amitié, pour lui rendre hommage ;
Entre la poire & le fromage,
Faisoit des vers.

L'on vantoit sa noble franchise ;
Sa fierté modeste & soumise
Aux loix du sort,
Sa vertu doucement austère ;
Son esprit & son caractère
Toujours d'accord.

Par un mélange inestimable,
On voyoit en lui l'homme aimable
Dans le savant;
Et la louange étoit complète,
Lorsqu'on lui donnoit l'épithète
De bon vivant.

Alors dans un heureux délire,
A son tour, il prenoit la lyre
D'Anacréon,
Ou la lyre encor plus charmante
Que faisoit soupirer l'amante
Du beau Phaon.

Que n'imitons-nous cet exemple!
De l'Amitié voici le temple
Le plus sacré;
Et si de la sagesse antique
La doctrine est mise en pratique;
C'est par ANDRÉ.

Des Philosophes de la Grèce
Il a su prendre avec adresse
Tout le meilleur.
Mais son école favorite
Est celle de ce Démocrite,
Si fin railleur!

Comme lui, ſans croire aux atômes;
Il s'eſt délivré des fantômes
Du noir Léthé;
Et du rieur ſuivant les traces;
Lorſqu'il écrit, il voit les Graces
A ſon côté.

Quelquefois au bout de la ligne,
Il regarde la plus maligne
Qui lui ſourit.
Il en eſt une plus timide,
Qui l'a pris lui-même pour guide;
Et qu'il chérit.

CHANSON

Pour Mme. de M..^u le jour de ſa fête.

Air: *Depuis que j'ai vu Nanette.*

L'AMOUR ayant pris la lyre,
Dit aux Muſes l'autre jour:
Je me ſens dans le délire;
Je veux chanter à mon tour.
Vénus crut voir le myſtère,

Et dit à l'Enfant ailé :
Tu vas donc chanter ta mère ? —
Non, maman, c'est mon Églé.

Aux accords qu'il fait entendre,
A leur mouvement léger,
On croit voir sur l'herbe tendre
Une Nymphe voltiger.
C'est sur moi, dit Terpsicore,
Que ce portrait est moulé.
Non, répond l'Amour encore,
Cette Nymphe est mon Églé.

Bientôt sa voix ravissante
Célèbre un talent nouveau.
On voit la rose naissante
S'animer sous le pinceau.
La Muse de la Peinture
Dit : rien n'a mieux ressemblé ;
C'est mon art d'après nature. —
Non, c'est l'art de mon Églé.

Il peint la sagesse unie
Aux graces de l'enjoument,
Et tous les dons du génie
Joints à ceux du sentiment.
Ah! c'est Minerve qui chante ;

Le ſecret eſt révélé. —
Non, Minerve eſt moins touchante ;
Et c'eſt toujours mon Églé.

Alors Vénus en colère:
Ingrat! c'eſt toi qui te plais,
Pour faire oublier ta mère,
A raſſembler tant d'attraits.
Pour lui donner ſur mes charmes
Un triomphe plus parfait,
Va mettre à ſes pieds tes armes. —
Maman, je l'ai déjà fait.

LA CEINTURE DE VÉNUS.

Air: *Il étoit une fille.*

SAVEZ-VOUS l'aventure
De ce fripon d'Amour,
Quand Célimène vint au jour?
De Vénus la ceinture
Se perdit ce jour-là:
Son fils la lui vola.... ah!

Qui m'a fait cette niche,
Dit-elle avec douleur ?
Je veux qu'on trouve le voleur ;
Je veux que l'on affiche
Que Vénus baifera
Qui le découvrira.... ah !

Pour diftinguer ce voile,
Ce voile qu'on m'a pris,
Il faut favoir qu'il eft fans prix.
Dans les plis de la toile
Sont cachés mille appas
Qui ne s'imitent pas.... ah !

Les charmes que recèle
Ce beau tiffu de fleurs,
Sont des liens pour tous les cœurs.
En approchant de celle
Que mon voile ornera,
Un chacun l'aimera.... ah !

Sérieufe ou badine,
La raifon, l'enjoûment,
En elle tout fera charmant ;
Une grace divine
Toujours fe mêlera
A ce qu'elle fera.... ah !

Tandis qu'elle eſt en peine,
Son voile eſt déjà loin:
De le cacher l'Amour a ſoin.
Ce fut à Célimène
Que ce Dieu l'apporta,
Et ce don lui reſta... ah!

D'abord de ſon enfance
Il orna le berceau,
Puis il fut mis dans ſon trouſſeau.
Vénus de cette offenſe
Tout de bon ſe fâcha,
Et l'Amour dénicha.... ah!

Sur les bords de la Seine
Le voyant s'envoler,
Sa mère eut beau le rappeller;
Auprès de Célimène
Lui-même il s'exila.
Il n'a bougé de-là.... ah!

VERS

*A M. B** le jour de S. MICHEL sa fête.*

IL fut un tems où le jour de ta fête,
Ami charmant, je priois Saint Michel
De t'envoyer quelque jeune conquête,
Belle sans fard, simple comme Rachel.
S'il court, disois-je, après des infidelles,
Et si leur cœur lui vouloit échapper,
Beau Messager, prête-lui tes deux ailes
Pour les atteindre & les mieux attraper.
S'il rencontroit quelque fière tigresse,
Quelque démon qui ne fût que tenter,
Quelque dragon de vertu, de sagesse,
Enseigne-lui comme il faut le dompter.
Qu'il soit aimé, car c'est-là la folie.
Qu'il soit trompé du moins sans le savoir.
Si par Églé, Constance ou Rosalie
Il est quitté, car il faut tout prévoir;
Pour le sauver d'un cruel désespoir,
Fais qu'il en trouve une encor plus jolie.

Telle autrefois étoit mon oraison;
Mais j'ai changé de style, & pour raison.

Au ciel pour toi déformais je demande
Des plaifirs doux, tranquilles, innocens:
C'eft ton verger que je lui recommande,
Tes bois touffus, tes efpaliers naiffans,
Tels font les vœux que j'adreffe à ton ange;
Ceux-là font purs, généreux, fans mélange,
C'eft pour toi feul qu'ils lui font adreffés.
Mais en voici de plus intéreffés :
C'eft qu'au-delà des jours que je dois vivre,
Par la fanté les tiens foient prolongés;
Qu'ils foient fereins, paifibles, dégagés
Des noirs foucis que j'ai vus te pourfuivre;
Que de ton cœur les ingrats foient exclus;
Que de ce cœur jamais rien ne m'efface;
Et, s'il fe peut, que la première place
Y foit donnée à qui t'aime le plus.

ÉPITAPHE

DU MARÉCHAL DE SAXE.

A Courtrai Fabius, Annibal à Bruxelles,
Sur la Meuse Condé, Turenne sur le Rhin,
Au Léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'Aigle rapide il abattit les ailes.

VERS

Ecrits in-promptu dans le pavillon du palais Bourbon; sur la table du cabinet.

Ainsi Mars descendant du char de la Victoire,
Dans les bras de Vénus respiroit à Paphos.
C'est la loi du destin favorable aux Héros,
Que pour eux les plaisirs soient le prix de la gloire:
Les Arts doivent à leur repos
Le même soin qu'à leur mémoire.

VERS

*A Mme la Marquise de M**, chez qui j'avois laissé ma canne.*

DEUX aveugles vous sont connus.
L'un d'eux va sans bâton, c'est celui de Cythère;
Et qu'il suive M**, ou qu'il suive Vénus,
Il croit toujours suivre sa mère.
Mais quand il auroit ses deux yeux,
Il s'y tromperoit encor mieux.
L'autre aveugle, c'est Bélisaire.
Il avoit un bâton, qu'à son Historien
Il a légué, n'ayant plus rien
Qu'il pût lui donner pour salaire.
Or son imprudent légataire
A laissé ce bâton au palais des Plaisirs;
Et la perte n'est pas légère.
Mais comme il emportoit des regrets, des desirs;
Le reste ne l'occupoit guère.

L'AMOUR VENGÉ,

*Vers à Madame de M**.*

L'Amour plaisanté par les Graces
Pour un cœur qu'il avoit manqué,
De leur mépris fut si piqué,
Qu'à l'instant il cessa de voler sur leurs traces.
J'ai partagé, dit-il, tous mes dons entre vous,
Mes regards, mon sourire, & mon tendre langage;
Mais de ces dons cessez de tirer avantage:
Je n'ai, pour vous punir, qu'à les rassembler tous.
De cette vengeance févère
Quel fut le fruit? Tu vis le jour.
Églé, qui croiroit que l'Amour
T'auroit fait naître en sa colère?

RÉPONSE

A une Epigramme de Piron contre Bélisaire.

Le vieil auteur du cantique à P***,
Le cœur contrit s'en alloit à la Trape
Pleurer les maux qu'il avoit fait jadis.

Son Directeur lui dit : bon Métromane ;
C'est bien assez d'un plat *De profundis* (1).
Rassure-toi : le bon Dieu ne condamne
Que des vers doux, faciles, arrondis
Et faits pour plaire à ce monde profane.
Ce qui séduit, voilà ce qui nous damne.
Les Rimeurs durs vont tous en Paradis.

VERS

Ecrits du château de L. T.

Non, ne croyez pas que la vie
Soit si douce aux lieux où je suis.
On n'y connoît pas les ennuis ;
Mais on y connoît bien l'envie !
C'est-là le péché favori
Et du Parnasse & de Cythère ;
Et moi-même, à ne vous rien taire ;
Je suis plus jaloux d'un mari,
Que Le Franc ne l'est de Voltaire.

---

(1) Piron venoit de faire une paraphrase du *De profundis*, insérée dans le Mercure.

VERS

*Sur Mesdemoiselles d'*Escajeul.

Des trois Graces un jour je traçois le tableau;
Et variant les traits de ce grouppe si beau,
A l'une je donnois un air tendre & sensible;
A l'autre un air piquant & fin,
Et ce sourire imperceptible
Qui décèle un esprit malin;
A l'autre un air vif & folâtre;
Mais à toutes les trois de si touchans attraits,
Qu'en voyant sous ma plume éclorre ces portraits;
Nouveau Pigmalion, j'en étois idolâtre.
Eh quoi! me dit l'Amour, tu crois être le seul
Qui te fais de mes sœurs une image fidelle?
Leurs trois vivans portraits sont peints chez d'Escajeul;
Et Vénus pour la mère a servi de modèle.

Vers

VERS

A M. de L. P. le jour de S. Alexandre, sa fête.

1748.

VIVE à jamais, vive ALEXANDRE!
Non celui que l'Asie en cendre
Par crainte éleva jusqu'aux cieux.
Il est mort; des cieux on le chasse:
Ce n'est plus qu'un ambitieux
Qui n'eut de grand que son audace,
Plus digne de remplir sa place
Au rang des fous qu'au rang des Dieux.
Non celui dont nos bons aieux
Ont canonisé la grimace.
Il fut Pape, il est saint, tant mieux.
Mais ce saint-là n'est pas des nôtres;
Et dans le ciel eût-il l'honneur
D'être assis parmi les Apôtres,
Ce qu'il a fait pour son bonheur,
N'est rien pour le bonheur des autres.
Mais vive un ALEXANDRE attentif, complaisant,
Héros de l'amitié, Pontife de la table,
Qui fait sa gloire d'être aimable,

Son bonheur d'être bienfaisant.
Pour lui pas un mot de légende,
Pas une niche au Panthéon;
Mais ceint de la double guirlande
De Térence & d'Anacréon,
Sans bataille & sans oraison
Le plaisir le mène à la gloire.
Sa maison sert de temple aux filles de mémoire;
Leur temple devient sa maison.
Au diable le brigand terrible
Qu'en tremblant encor nous nommons.
Que l'Alexandre des sermons
Reste au ciel oisif & paisible.
Vive l'Alexandre sensible
Qui nous aime & que nous aimons.

CHANSON

*A Mademoiselle C***.*

1748.

J'AI vu de notre Roi
La Cour & l'équipage.
Tiens, Lisette, avec toi,
J'aime mieux le village.

Loin du brillant fracas
De la grandeur ſuprême,
Ton berger, dans tes bras,
N'eſt-il pas Roi lui-même?

Qu'on s'enivre à loiſir
D'une gloire importune:
Nous avons le plaiſir;
Il vaut bien la fortune.

Ceint des myrthes fleuris
Que tu cueillis toi-même,
Je voiș avec mépris
Le plus beau diadême.

L'art s'épuiſe à la Cour
Pour les plaiſirs du maître;
La Nature & l'Amour
Sous nos pas les font naître.

Mon Louvre eſt un berceau;
Mon ſceptre une houlette,
Mon empire, un troupeau
Et le cœur de Liſette.

Je vis loin des grandeurs;
Mais près de ma maîtreſſe:
Je n'ai point de flatteurs,
Mais ſon chien me careſſe.

CHANSON.

Il faut aimer. Une trifte fageffe
Pourfuit une ombre en cherchant le vrai bien:
Ce bien fi doux, qu'elle promet fans ceffe,
Pour le trouver il n'eft qu'un feul moyen:
Il faut aimer, &c.

Le feul amour donne un prix à la vie:
On n'en jouit que fous fes douces loix.
Bergers amans, un Roi vous porte envie;
Vous n'enviez jamais le fort des Rois.
Le feul amour, &c.

Avant d'aimer on ne vit point encore:
Dans le repos le cœur eft engourdi.
Du vrai bonheur le defir eft l'aurore,
Et le plaifir en eft le plein midi.
Avant d'aimer, &c.

Froide Raifon, eft-ce à tort qu'on t'oublie,
Pour fe livrer au délire amoureux?
Comment peut-on accufer de folie
L'art d'être aimable, & le foin d'être heureux?
Froide Raifon, &c.

Il faut aimer. La Nature indulgente
Nous donne à tous cette sage leçon.
Au fond du cœur, Iris, sa voix touchante
Vous dit tout bas, bien mieux que ma chanson,
Il faut aimer, &c.

CHANSON.

Voila le prix
Des soins que de l'Amour j'ai pris,
Quand il est venu,
Comme un enfant inconnu,
Nu.
« Je suis un orphelin,
(Me disoit en pleurant le malin);
Prends pitié de mon sort,
Vois mes pleurs,
Je me meurs,
Je suis mort ».
A cette voix
Je m'attendris, je le reçois:
Mon crédule cœur
N'a point, de ce Dieu trompeur,
Peur.

Sans carquois, sans flambeau,
Il étoit si touchant & si beau!
Pour m'en imposer mieux,
Il avoit un bandeau sur les yeux.
Je m'y livrai,
De son poison je m'enivrai;
Depuis ce jour-là
Un feu caché me brûla,
Là.

CHANSON

Sur un air de Musette.

On dit que l'Amour me guette
Pour me voler mon bien,
A moi qui n'ai que ma houlette,
Mes troupeaux & mon chien;
Mais l'Amour est un enfant,
Et Colin qui me défend,
Ne me laisse point seulette;
Mon fidèle Berger,
Si ce petit Dieu m'inquiète,
Promet de me venger.
Pour me garder de l'Amour,
Il veillera nuit & jour

Sur le trésor de Lisette ;
Ce trésor est le sien.
Moi, mes moutons & ma musette ;
Tout n'est-il pas son bien ?

CHANSON

Pour la fête d'une SUSANNE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

LES Dieux buvant à table ronde,
Amis, dit l'un d'eux, voulez-vous
Reprendre faveur dans le monde,
Et qu'on y parle un peu de nous ;
Aux plus aimables des mortelles
Faisons tous quelque joli don.
L'on n'y réussit que par elles,
Et leur voix y donne le ton.

Moi, dit l'Amour, à la plus belle
Je fais présent d'un de mes traits,
Et d'une fraîcheur naturelle
Qui rende immortels ses attraits.

L'Amitié dit qu'à la plus tendre
Elle donnoit ses nœuds de fleurs,
Et qu'elle auroit, sans y prétendre,
Le choix & l'empire des cœurs.

Vénus à la plus amusante
Fit présent des plus doux appas,
Et d'une grace complaisante
Pour accompagner tous ses pas.
Minerve offrit, pour la plus sage,
Un égide où les traits du sort
S'émousseroient tous au passage,
Et se briseroient sans effort.

A celle dont l'esprit solide
Brille de l'éclat le plus pur,
A celle dont le goût décide
Par le sentiment le plus sûr,
Je veux, dit le Dieu de la lyre,
Adresser mes vœux & mes chants:
C'est le cœur qui me les inspire;
Les plus vrais sont les plus touchans.

Qui fut chargé de ce message?
Ce fut l'aimable Vérité.
De ces dons le juste partage
Fut remis à son équité.

A les placer elle s'empreſſe ;
Mais bientôt ayant deviné
Qu'ils avoient tous la même adreſſe,
A Suſanne elle a tout donné.

L'AIMANT,

CHANSON.

De l'amour faire un badinage,
C'eſt bien la plus ſûre façon ;
Mais d'une ſi bonne leçon
Eſt-il aiſé de faire uſage ?
Tout doucement on forme un engagement.
Pour nous la femme eſt un aimant.

On ſe fait un plan d'être ſage ;
On veut jouir ſans ſe livrer,
Goûter de tout ſans s'enivrer,
Servir l'Amour ſans eſclavage ;
Tout doucement ce beau projet ſe dément.
On ſent l'attrait de ſon aimant.

On a vu Thémire au paſſage ;
Sans le vouloir on s'en ſouvient.

Le soir son image revient,
Le matin encor son image.
Tout doucement on soupire en la nommant;
Le cœur reconnoît son aimant.

On veut être admis chez Thémire,
A son papa l'on fait accueil;
On va le voir, & d'un coup-d'œil
On peint ce que l'on n'ose dire.
Tout doucement le desir en mouvement
Voltige autour de son aimant.

On affecte un ton de sagesse;
A la mère on parle raison:
On est l'ami de la maison;
Au petit chien l'on fait caresse.
Tout doucement, sous l'air de l'amusement,
L'on attire à soi son aimant.

D'une main timide & tremblante
De Thémire on presse la main;
Deux soupirs, croisés en chemin,
Font rougir l'amant & l'amante.
Tout doucement l'on dit un mot seulement.
L'on voit s'émouvoir son aimant.

Laissez-moi, vous dit la friponne,
Conduire le fil du roman;

Faites votre cour à maman,
Et ménagez fur-tout ma bonne.
Tout doucement on attend l'événement.
L'efpoir eft un nouvel aimant.

Sur Thémire en vain chacun veille,
Elle échappe à l'œil le plus fin:
Argus s'endormit à la fin;
Mais l'Amour jamais ne fommeille.
Tout doucement il arrive au dénoûment.
Le cœur s'attache à fon aimant.

PAROLES

D'UN DUO DE LA GARDE.

Sur un air de chasse.

Eh, quoi ! tout sommeille !
Amis, qu'on s'éveille.
Au bruit du cor
Peut-on dormir encor ?
Dieu de la mollesse,
Sommeil, je te laisse :
Pour un Chasseur
Tu n'as point de douceur.

Est-il, pour un cœur,
Rien que n'efface
L'amour de la chasse ?
Plein de son ardeur,
On franchit les guérets,
On parcourt les forêts,
On est toujours frais.
Qu'elle a d'attraits !
Eh quoi ! tout sommeille ! &c.
De Vénus même
La Beauté suprême,

Au Chaſſeur qu'elle aime
Donne en vain des loix.
La trompe ſonne;
Il part, l'abandonne,
Et ſourd à ſa voix
Il eſt dans les bois.
Eh quoi! tout ſommeille! &c.

C'eſt lorſque nous avons mis le cerf aux abois,
Qu'il faut entendre
Vanter nos exploits.
Qu'Amour en ce moment vienne diſter ſes loix;
On devient tendre,
On cède à ſa voix.
La Beauté, de ſes droits
Ne perd rien pour attendre;
Un Chaſſeur vigoureux
N'eſt point un amant langoureux.

PAROLES
D'UN DUO DE LA GARDE.

AIMONS, buvons
Tandis que nous vivons.
La Parque file, & de sa main
Le fuseau peut tomber demain :
Le tems qui passe en vains desirs,
Est un larcin fait aux plaisirs.
C'est à Bacchus, c'est à Cypris
Que nos beaux jours doivent leur prix.
Sans cet accord,
On ne vit plus, on rêve, on dort.
Dans la langueur
Dois-je laisser mon cœur ?
Pourquoi ne me couronner pas
Des fleurs qui naissent sous mes pas ?
Si des sens l'usage est un mal,
Le ciel nous fit un don fatal.
Non, s'il défendoit d'en user,
Il eût su nous les refuser.
Aimons, buvons, &c.

AGAR ET ISMAEL,

DRAME LYRIQUE

FAIT POUR LE CONCERT SPIRITUEL.

ARGUMENT.

Sara voyant le fils d'Agar, l'Égyptienne, jouer avec son fils Isaac, dit à Abraham : « Chassez d'ici cette servante & son enfant ; car le fils de ma servante ne doit point partager votre héritage avec mon fils ». L'amour d'Abraham pour le fils d'Agar souffrit impatiemment ce langage. Mais Dieu lui dit : « N'accuse point Sara de dureté envers ton fils & ta servante ; écoute, & fais tout ce qu'elle dira ; car ce sera son fils Isaac qui donnera son nom à ta postérité. Quant à l'enfant de ta servante, j'en ferai le Chef d'un grand Peuple, à cause qu'il est ton sang ». Abraham se leva au point du jour, il prit un pain & une urne (1) *remplie d'eau, & en ayant chargé l'épaule d'Agar, il lui remit son fils & la renvoya.*

Agar s'en alloit, errant dans la solitude de Bersabée ; & l'eau de l'urne étant consumée, elle laissa son enfant sous un arbre, & s'éloignant de lui, elle alla s'asseoir à une portée de flèche ; car elle disoit en elle-même : « Je ne veux point voir mourir mon enfant ». Mais se tenant vis-à-vis de l'arbre, elle pleuroit & jettoit des cris. Dieu fut touché des plaintes de l'enfant ; & un Ange, du haut du ciel, appela Agar, & lui dit : « Que fais-tu Agar ? Ne crains rien ; car de ce lieu où est ton enfant, sa voix s'est élevée jusqu'au ciel, & Dieu l'a entendue. Lève-toi, prends ton fils, & le conduis par la main ; car il est destiné à être le Chef d'un grand Peuple ». Alors, Dieu ayant ouvert les yeux d'Agar, elle vit une source d'eau ; elle y alla puiser, & donna à boire à son fils. Depuis ce moment elle fut avec lui, l'éleva, le vit croître ; & dans la solitude, où il habitoit avec elle, il devint un chasseur. (Gen. ch. 21.)

---

(1) Le texte sacré dit, *une Outre.*

AGAR

AGAR ET ISMAEL.

PREMIÈRE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

ABRAHAM, *seul.*

L'INSTANT fatal approche. O mon cher Ismael !
Et toi, sa mère, & toi, femme sensible & tendre,
Sans mourir pourrez-vous l'entendre
Cet adieu pour vous si cruel ?
Toi, qui de leur exil m'as porté la sentence,
Soutiens mon ame, ange du ciel.
Du foible cœur d'un père affermis la constance.

SCENE II.

ABRAHAM, AGAR.

ABRAHAM.

FIDELLE Agar, il faut nous séparer !
Je cède en gémissant aux larmes d'une épouse.

AGAR.

De son esclave, hélas ! peut-elle être jalouse ?

ABRAHAM.

Le Ciel en ſa faveur vient de ſe déclarer.

AGAR.

Il eſt donc vrai, cruel ? il faut nous ſéparer !

ABRAHAM.

Eloignez cet enfant, dont la foible innocence
N'a plus que le ciel pour appui.

AGAR.

Que je vais pleurer ſa naiſſance !

ABRAHAM.

Dieu veillera ſur vous, Dieu veillera ſur lui.

AGAR.

AIR.

Ce Dieu veut-il qu'on délaiſſe
L'innocence, la foibleſſe ?
Ah ! nos jours ſont dans ſa main ;
Attendez qu'il en diſpoſe.
Eſt-ce lui qui vous impoſe
Le devoir d'être inhumain ?
Non, il n'eſt pas poſſible
Que le ciel inflexible
Se plaiſe à mon malheur.
Non, il n'eſt pas poſſible
Qu'il vous rende inſenſible
Aux cris de ma douleur.

ABRAHAM.

Sans interroger ſa juſtice,
C'eſt à nous de fléchir, c'eſt à nous d'adorer.
Des rigueurs de ſes loix il permet qu'on gémiſſe ;
Mais il défend d'en murmurer.

AGAR.

O mon fils ! mon cher fils !

ABRAHAM (*à part.*)

Je me ſens déchirer.

DUO.

ABRAHAM.

Enfant d'une mère
Qui me fut bien chère,
Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Enfant de colère,
Quelle eſt ta miſère !
ENSEMBLE. { Tu n'as plus de père,
C'en eſt fait, ô Dieu!
ABRAHAM.
Reçois de ton père
Ce dernier adieu. }

AGAR.

Hélas! en quel lieu
Te conduit ta mère!

ABRAHAM.

Reçois de ton père
Ce dernier adieu.

AGAR.

Quel funeſte adieu!

ABRAHAM.

ENSEMBLE.
A ta loi ſévère
Je cède, ô mon Dieu!

AGAR.

Pour ſa tendre mère
Quel ſupplice, ô Dieu!

SCENE III.

GAR, & autres Eſclaves d'Abraham.

AGAR.

IL s'éloigne, il me livre à ma douleur profonde.
Que deviendrai-je, hélas! me voilà ſeule au monde.

CHŒUR.

Quoi! ſans pitié! quoi! pour jamais
nable Agar nous eſt ravie!

AGAR.

A mon deſtin je me ſoumets.
Vous l'avez vu digne d'envie.
Qu'il eſt changé!

CHŒUR.

Quoi! pour jamais
L'aimable Agar nous eſt ravie!

AGAR.

A mon deſtin je me ſoumets.

CHŒUR.

Qui prendra ſoin de votre vie?
O tendre mère! ô foible enfant!

AGAR.

A mon fils on ôte la vie;
Et de me plaindre on me défend.
Adieu, mes fidelles compagnes.

LES ESCLAVES.

Quoi! ſans pitié, quoi! pour jamais!

AGAR.

A mon deſtin je me ſoumets.

CHŒUR.

Tous les échos de nos montagnes
Vont retentir de nos regrets.

AGAR.

Adieu, mes fidelles compagnes,
Il faut vous quitter pour jamais.

SCENE IV.

ABRAHAM, *seul.*

C'EN est donc fait ! Elle est partie !
Son aimable douceur ne s'est point démentie.

AIR.

Ah ! je succombe à mes douleurs.
Tout mon courage m'abandonne.
O Dieu qui vois le fond des cœurs ;
A ma foiblesse, hélas, pardonne !
Ne t'offense pas de mes pleurs.
Plus la victime m'est chère,
Plus elle est digne de toi.
Mais pardonne, je suis père ;
Mes pleurs coulent malgré moi.
Je suis homme, je suis père.
Mes pleurs coulent malgré moi.

SECONDE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

AGAR & ISMAEL dans la folitude.

AGAR.

DANS cette vafte folitude,
Ah! cher enfant! plus de fecours.
Une accablante laffitude
De tes jours & des miens va terminer le cours.
Cette urne eft épuifée, & ma foif fe rallume;
Un foleil brûlant nous confume;
Et fon ardeur a fait tarir
Le fein qui devoit te nourrir.
Les bras défaillans de ta mère
Ne peuvent plus te foutenir.
O mon fils! pardonne à ton père!
Le moment n'eft pas loin. Nos tourmens vont finir.
Sous ces triftes cyprès repofe-toi, refpire.
Son regard me pénètre, & fa voix me déchire!

AIR.

Non, je ne puis le voir fouffrir.
Je m'éloigne avant qu'il expire,
Et loin de lui je vais mourir.
Grand Dieu! que mon dernier foupir
Porte jufqu'à toi ma prière.
Regarde, avec des yeux de père,
Un innocent prêt à perir;
Et que je meure la première,
Si je ne puis le fecourir.

SCENE II.

AGAR, ISMAEL, UN ANGE.

L'ANGE.

REVIENS, fidelle Agar, & reprends l'efpérance.
Dieu protège ton fils: refpire en affurance.
Dieu commande à la Mort; la Mort va s'éloigner.
Vois jaillir du rocher cette onde falutaire.
Que ton enfant s'y défaltère.
Sur un peuple nombreux cet enfant doit régner.
Au rofeau ployé par l'orage
Dieu fe plaît à fervir d'appui.
Les malheureux trouvent en lui
Le port au moment du naufrage.

Au cri plaintif
De l'innocence,
Il eſt nuit & jour attentif;
Sur l'orphelin foible & craintif
Il fait éclater ſa puiſſance.
Au cri plaintif
De l'innocence;
Il eſt nuit & jour attentif.

AGAR.

Ah, cher enfant! tu te ranimes;
Je me ſens revivre avec toi.
Ton père a ſignalé ſa foi;
Mais Dieu pardonne à ſes victimes.
Ah, cher enfant! tu te ranimes;
Je me ſens revivre avec toi.
De mon fils Ange tutélaire,
Portez mes vœux à l'Eternel,
Offrez-lui l'encens d'une mère.

L'ANGE.

Les vœux de l'amour maternel
Sont bien aſſurés de lui plaire!

AGAR.

ENSEM. De mon fils Ange tutélaire,
Portez mes vœux à l'Eternel.

L'ANGE.

Il n'eſt point de vœux qu'il préfère
Aux vœux de l'amour maternel.

Voyez dans ce lieu ſolitaire
Tout un Peuple accourir ſous les loix d'Iſmaël.

SCÈNE III.

AGAR, ISMAEL, Peuple de chaſſeurs.

CHŒUR.

VIVEZ, aimable enfant,
Roi que le Ciel nous donne,
Vous, que ſa main couronne,
Vous, que ſon bras défend.

Qu'il égale en croiſſant
Le cèdre des montagnes.
Qu'il ſoit juſte & puiſſant.
Qu'il ſoit pour nos campagnes
Comme un aſtre naiſſant.

AGAR (*avec le chœur*).
O Dieu juſte & puiſſant!
Tu ſoutiens l'innocent;
Par-tout tu l'accompagnes.
O Dieu juſte & puiſſant!

FIN.









